This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

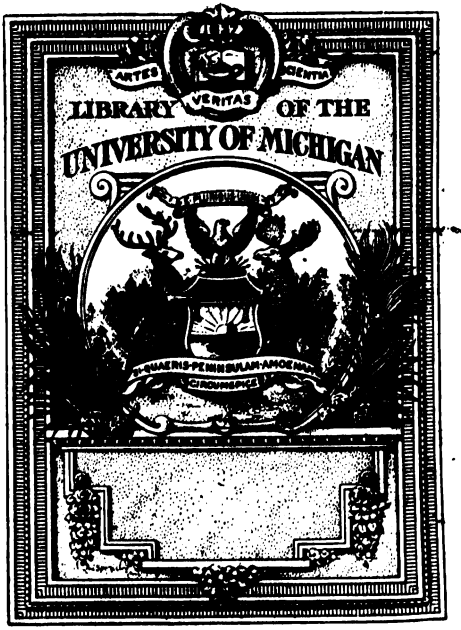
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

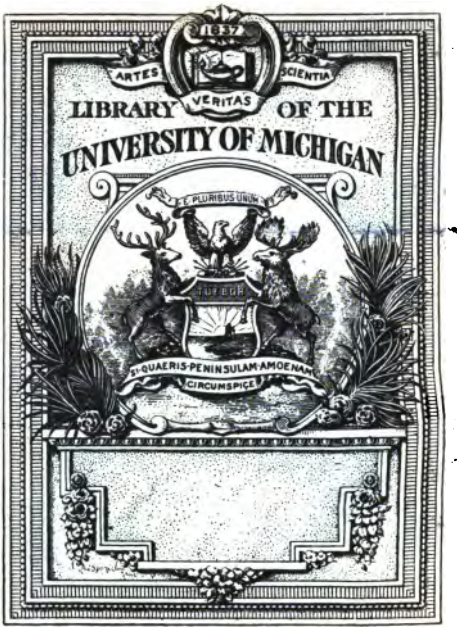
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

πάντα ῥεῖ


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

πάντα ῥεῖ

DC
113
.A3
D8

DC
113
.A3
D8

MEMOIRES

DE MARTIN ET GUILLAUME

DU BELLAI-LANGEI,

MIS EN UN NOUVEAU STYLE:

88567

AUXQUELS ON A JOINT

LES MEMOIRES

DU MARECHAL DE FLEURANGES,

Qui n'avoient point encore été publiés,

ET LE JOURNAL

DE LOUISE DE SAVOYE,

Le tout accompagné de Notes Critiques & Hiſtoriques, & de Piéces Juſtificatives pour ſervir à l'Hiſtoire du Regne

DE FRANÇOIS PREMIER;

Par M. l'Abbé LAMBERT.

TOME QUATRIÉME.

A PARIS,

Chez PRAULT l'aîné, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCCC. LIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

SOMMAIRE
DU
SEPTIÉME LIVRE.

LE Roi ordonne que l'on faſſe le dégât en Provence. L'Empereur arrive à S. Laurent, premier Bourg de France, le vingt-cinquiéme de Juillet ; comme il étoit à pareil jour arrivé à Turin. Il profite de cette circonſtance de tems pour haranguer ſes troupes. Il marche avec une partie de ſon armée vers Graſſe, pendant que le Maréchal de Montmorenci ſe fortifie dans le camp d'Avignon, & le Roi dans celui de Valence. D'Humieres eſt chargé de pourvoir à la ſûreté du Dauphiné. Arles & Marſeille ſont miſes en état de défenſe. Le Maréchal fait démanteler Aix. Imprudente entrepriſe de Montejan. Déroute de Brignole. Empoiſonnement de Monſieur le Dauphin attribué aux Généraux de l'Empereur. Les Impériaux s'emparent de Guiſe, & viennent faire le ſiége de Peronne. Annebaut, Gouverneur de Turin, ſe rend maître de pluſieurs places du Piémont. Le Comte Rangoné leve une nouvelle armée pour la France.

SOMMAIRE

L'Empereur court riſque de la vie. Il arrive à Aix. Envoye reconnoître Arles & Marſeille. Il envoye un Ambaſſadeur au Pape, & lui fait faire les offres les plus ſédaiſantes pour l'engager dans la Ligue d'Italie. Sage réponſe du Pape. Le Dauphin obtient la permiſſion de ſe rendre au camp d'Avignon. Il aſſiſte au Conſeil tenu par le Maréchal qui continue de ſuivre le plan de défenſe, dont il étoit conuenu avec le Roi.

SOMMAIRE DU VIII. LIVRE.

LE Marquis Jean-Louis détenu priſonnier en France, eſt mis en liberté, & reçoit de Sa Majeſté l'inveſtiture du Marquiſat de Saluces. Conſeil tenu au camp de Valence. Le Roi ſe rend à celui d'Avignon. Retraite de l'armée ennemie. Combien elle ſouffre dans les cheuius. La Gendarmerie & une partie de l'Infanterie Françoiſe, marche au ſecours de Peronne. Levée du fameux ſiége de cette place. Le Roi retourne à Lyon, après avoir réparé les dommages que la guerre avoit cauſés en Provence. Il envoye une Ambaſſade en Angleterre. Fait procéder à la condamnation du

SOMMAIRE.

Scélérat qui avoit empoisonné Monsieur le Dauphin. Mort du Maréchal de Fleuranges. Mariage de Magdelaine de France, avec Jacques V. Roi d'Ecosse. Le Comte Rangoné met le siége devant Gênes & échoue dans son entreprise. Les Impériaux levent le siége de Turin, & on leur enleve plusieurs places du Piemont. Burie essaye de surprendre Casal, & est fait prisonnier. Procédure faite contre Charles V. par François I. Les Comtés d'Artois, de Flandres & de Charolois sont déclarés réunis à la Couronne. Prise d'Hesdin, de Liliers & de Saint Venant par les François. Le Roi fait fortifier Saint Pol. Les ennemis reprennent cette place. Se rendent maîtres de Montreuil. Assiégent Terouanne & battent le détachement qui étoit venu la ravitailler. Trêve conclue pour la Picardie & les Bays-Pas. D'Humieres se rend maître d'Albe, fait fortifier Quieras, & est obligé de se retirer à Pignerol, à cause de la mutinerie des Lansquenets. Ces places sont reprises par le Marquis du Guast qui vient bloquer Pignorol. Les Pas de Suse est forcé par le Maréchal de Montmorency. Le Dauphin recouvre la plûpart des places que les François avoient perdues.

SOMMAIRE.

Il préſente inutilement la bataille aux ennemis. L'on convient d'une ſuſpenſion d'armes, & elle eſt prorogée peur dix ans par la médiation du Pape. Le Maréchal de Montmorency eſt fait Connétable. Entrevûe de l'Empereur & du Roi à Aigues-Mortes. Revolte de Gand. Paſſage de l'Empereur par la France. Grands honneurs qu'on lui rend. Mariage du Duc de Cleves avec Jeanne d'Albret. Langei par ſa prévoyance & ſes ſoins fait ſuccéder l'abondance à une affreuſe famine qui déſoloit le Piémont.

MEMOIRES

MEMOIRES
DE MESSIRE GUILLAUME DU BELLAI,

Pour servir à l'Histoire du Regne de François I.

LIVRE VII.

1536.

L'Empereur, résolu de descendre en Provence, malgré les sages remontrances que lui avoient faites ses Généraux, commença, avant que de se mettre en marche, par régler le nombre de troupes qui devoient demeurer en Piémont pour achever d'en chasser les François, & continuer le siége de Turin. Et c'étoit-là, selon lui, une opération facile; mais la suite lui apprit qu'il s'étoit lourdement trompé. Ces dispositions

L'armée Imperiale marche du côté de Nice.

étant faites, il partagea ſon armée
1536. en trois corps pour qu'elle pût marcher avec plus de commodité. L'avant-garde deſtinée à eſcorter l'Artillerie & le gros bagage qui avoient été embarqués, & qui devoient être conduits à Nice, décampa le treiziéme jour de Juillet, & eut ordre de prendre ſa route par la riviére de Gènes. Elle étoit compoſée de la Gendarmerie & d'une bande de Lanſquenets, qui avoient à leur tête le Capitaine Thamiſe. Ferdinand de Gonzague, Capitaine Général de la Cavalerie Légere, conduiſoit le corps de bataille; il étoit accompagné d'une troupe de Gendarmes Néapolitains & des Capitaines Iſelſthein, Spech, & Kurtringhen, ſuivis de leurs compagnies. Après eux marchoit le Marquis du Guaſt avec les bandes Eſpagnoles, puis la Maiſon de l'Empereur, & enſuite Antoine de Leve, eſcorté par un gros de Lanſquenets que commandoit le Capitaine d'Ebenſtein. L'Empereur, accompagné de ſix Gentilshommes ordinaires de ſa Chambre, avoit pris pour ſa garde une troupe de Soldats Eſpagnols, qui étoient ſuivis de l'in-

ſanterie Allemande que commandoit le Comte de Fronſperg. Ce corps de troupes marcha de Foſſan droit à Nice. Les Italiens qui formoient l'arriére-garde, devoient prendre la route de Coni; & il leur étoit ordonné de faire le plus de diligence qu'ils pourroient pour ſe rendre à Saint Laurent & à Villeneuve, premiers bourgs de France du côté de la Provence, & qui ne ſont ſéparés de Nice que par la riviére du Var. 1536.

Cependant le Roi qui s'étoit avancé à Lyon, où il tenoit de fréquens Conſeils, n'eût pas plutôt été informé de la route que prenoit l'armée Ennemie, qu'il expédia les ordres néceſſaires pour la bien recevoir. Bonneval avec ſa compagnie de cinquante hommes d'armes, que nous avons dit avoir été tirée de Marſeille, fut envoyé du côté de Siſteron, & il lui fut enjoint de veiller particuliérement aux paſſages de Roqueparvieres & de Terre-neuve. Il étoit auſſi chargé d'achever le dégât commencé par les troupes auſquelles il devoit ſe joindre; & pour cet effet, on lui avoit donné des inſtruc- Dégât fait en Provence par ordre du Roi.

tions adreſſées aux Magiſtrats &
1536. Baillifs des lieux qu'il devoit ravager, par leſquelles il leur étoit commandé d'exécuter ponctuellement les ordres qu'ils recevroient du Comte de Tende, & du ſieur de Bonneval ſon Lieutenant. Il trouva à Siſteron le Comte Guillaume de Fuſtemberg avec ſes Lanſquenets, qui avoient déja bien avancé la beſogne ; ils avoient pillé Barcelonette, & tous les bourgs & villages circonvoiſins, ſans avoir même épargné les Egliſes. De Siſteron, Bonneval ſe rendit à Aix, où trois Eſpions, qu'il avoit dépêchés de Roman, devoient venir lui rendre compte de leur commiſſion. Le Prince de Melphe, le Comte de Tende, Etienne Colonne, & quelques autres Officiers généraux avoient déja viſité Aix, (a) & ils étoient tombés d'ac-

(a) Le Maréchal de Montmorenci, après avoir viſité deux fois cette place, décida que l'on ne pouvoit la garder & qu'il falloit l'abandonner après que l'on en auroit enlevé tous les vivres qui s'y trouvoient ; ce qui fut exécuté. Varillas ſe trompe donc lorſqu'il dit que le Maréchal fut obligé de changer ſon premier deſſein, qui avoit été d'arrêter les Imperiaux à l'entrée de la Provence,

cord que l'on ne pouvoit la mettre en état de défense : mais ils jugèrent 1536.
que pour couvrir cette place, il falloit qu'une partie de l'armée vînt camper près de l'Eglise de Saint-Jean de Jérusalem, poste où l'on auroit pu se fortifier, mais non sans danger d'y être forcé, à cause d'une montagne voisine qui dominoit cette Eglise. Ainsi il fut réglé qu'avant que de se déterminer pour ce poste, l'on en donneroit avis au Roi ; & qu'en attendant la décision de Sa Majesté, Etienne Colonne & Bonneval iroient visiter la ville de Grasse. Les ordres furent donnés aux habitans de Trez, de Saint Maximin, de Brignoles, de Draguignan, & des autres villes par où ils passérent, de mettre leurs vivres & leur bétail en lieu de sûreté ; & Bonneval les avertit que lors-

en celui de les attendre entre la Rivière du Rhône & celle de la Durance. Son plan de défense étoit formé lorsqu'il vint à Avignon, & il le suivit exactement. L'Auteur de la nouvelle histoire d'Allemagne est tombé dans la même erreur pour avoir copié Varillas. Rapin Toyras dit, que l'Empereur se rendit maître d'Aix, il auroit parlé plus juste, s'il eût dit qu'il trouva cette place abandonnée.

1536. qu'il retourneroit de Graſſe, il leur feroit enlever de force tout ce qu'ils n'auroient pas mis à couvert. Le Comte de Tende & ſon Lieutenant ſe firent eſcorter par la Compagnie de cent hommes d'armes de Montéjan, depuis Maréchal de France, qui étoient à Draguignan & aux environs. Une partie de celle du Comte étoit à Graſſe, ſous la conduite de Germain d'Urre ſeigneur de Miolans. Il y avoit outre cela dans cette place quatre mille hommes de pied Provençaux, commandés par les Capitaines Dumas, l'Eſbenault, Pontenes & autres. Mais la place fut abandonnée, parce que l'on ne jugea pas que l'on pût la mettre en état d'arrêter l'Ennemi (a).

Une partie de l'armée Impériale arrive à S. Laurent.

Cependant l'avant-garde & le corps de bataille de l'armée Impériale étoient arrivés dès le vingt-cinquiéme jour de Juillet à Saint Laurent, premier bourg de France, ſi-

(a) Ferdinand de Gonzague, qui conduiſoit l'avant-garde de l'armée ennemie, reçût cette ville à compoſition ſans coup ferir, dit, Paul Jove. Il ne fut pas queſtion de compoſition, puiſque les ennemis trouverent la ville déſerte.

tué en deçà du Var, & qui ſépare la Provence du Comté de Nice. Il y avoit un an révolu que l'Empereur étoit à pareil jour arrivé en Afrique, lors de ſon expédition de Tunis. Trop habile pour ne pas tirer avantage des moindres circonſtances, il n'eut garde de ne pas profiter de celle-ci, ſoit qu'il la dût au haſard, ſoit qu'il eût ſçu ſe la ménager; & ce qui donne ſujet de le penſer, c'eſt qu'il avoit fait faire ce jour-là ſix grandes lieues à ſon armée, quoiqu'elle fût déja extrêmement fatiguée, & que la diſette de vivres l'eût beaucoup fait ſouffrir durant ſa marche. Charles qui avoit fait autrefois une heureuſe expérience du pouvoir que la ſuperſtition a ſur l'eſprit des Peuples, voulut en faire dans cette occaſion une nouvelle épreuve. Ce vingt-cinquiéme de Juillet, étoit le jour de la fête de Saint Jacques, le Patron de l'Eſpagne, & honoré ſingulierement par les Allemans, qui depuis bien des ſiécles avoient coûtume de faire de fréquens pélerinages à Compoſtelle pour y faire leurs dévotions ſur le tombeau de cet Apôtre. Charles, 1536.

dont l'armée étoit preſque toute com-
1536. poſée d'Eſpagnols & d'Allemans, leur fit un diſcours où il s'abandonna à toute la haine qui l'animoit contre le Roi de France. Il parla de ce Prince comme d'un parjure, d'un traître, d'un perfide, accoûtumé à violer les ſermens les plus ſacrés; qui ne cherchoit qu'à troubler le repos de la Chrétienté; & qui, pour opprimer les Princes Chrétiens, avoit, au grand ſcandale de la Religion, contracté avec les Infidéles, les plus étroites alliances. Ces injures furent ſuivies d'un pompeux éloge, qu'il fit lui-même de ſes propres vertus & de ſes grandes actions; de ſorte que l'on ne pouvoit dire s'il n'avoit pas pris plus de plaiſir encore à ſe louer, qu'il n'en avoit eu à faire de ſon Ennemi le portrait le plus affreux. Paſſant enſuite à la circonſtance du tems de ſon arrivée en France, il parla en termes magnifiques des decrets adorables de la Providence, qui l'ayant conduit comme par la main, avoit voulu que ſa deſcente en France ſe fît le même jour qu'il avoit pris terre en Affrique. La concluſion qu'il tiroit de cette circonſtance, dont il parloit comme

comme de l'augure le plus favorable, étoit que ſon armée, conduite par le même Chef, & aſſiſtée de la même faveur du Ciel, pouvoit hardiment ſe promettre de remporter ſur un Roi, qui n'avoit de Chrétien que le nom, une victoire non moins éclatante que celle qu'elle avoit remportée en Afrique ſur un Roi Infidéle. » Et ce ſera Dieu lui-même, ajouta-t'il, qui prendra ſoin » de venger les outrages faits à ſa » gloire par cet Ennemi de notre » Sainte Religion; & nous qui avons » été outragés & offenſés, nous ſe- » rons entre les mains de Dieu les » inſtrumens de ſes vengeances. S'il » nous a fait triompher en Afrique, » il nous fera triompher en France » d'un Ennemi dont la défaite nous » couvrira d'une gloire éternelle; » & n'eſt-ce pas en effet l'ignorance » & l'erreur qui rendent le Turc en- » nemi de notre Foi? & c'eſt la ma- » lice, c'eſt la haine qui ont aliéné » le Roi de France de notre Reli- » gion, & qui lui ont fait rechercher » l'alliance des Infidéles. Compa- » gnons, n'en doutez pas, ce ſont » ſes crimes dont le ſouvenir le trou-

1536.

Diſcours que l'Empereur fait à ſes ſoldats.

» ble & l'agite, qui le conduiſent à
1536. » ſa perte; & penſez-vous que ce
» Prince que vous avez ſi ſouvent
» vaincu, ſur lequel vous avez rem-
» porté autant de victoires que vous
» lui avez livré de batailles, quoi-
» qu'il fut ſecouru par de nombreu-
» ſes troupes de Suiſſes & d'Alle-
» mans, oſât (ſi Dieu, en punition
» de ſes crimes, ne l'avoit aveuglé)
» ſe préſenter devant vous avec une
» armée compoſée de Soldats levés à
» la hâte? Soyez bien perſuadés que
» ſa témérité, qui cauſera ſa ruine,
» eſt la punition de ſes péchés. Non,
» jamais il n'eût oſé porter ſes armes
» en Piémont, dans un tems où il ſça-
» voit que l'on n'auroit point de
» troupes à lui oppoſer, s'il ne ſe
» ſe fût flaté de la folle eſpérance
» que je ne ramenerois point d'A-
» frique l'armée que j'y avois con-
» duite; & pouvoit-il ſans irréligion
» s'imaginer que Dieu eût voulu
» m'abandonner dans une entrepriſe
» que je ne formois que pour la gloi-
» re de ſon Saint Nom? Mais pour-
» quoi vous entretenir ici de cho-
» ſes que vous ſçavez vous mêmes
» auſſi bien que moi? N'avez-vous

» pas été vous-même témoins de
» la promptitude avec laquelle les 1536.
» troupes Françoiſes ont repaſſé les
» monts, dès qu'elles ont eu avis de
» votre retour en Italie ? de-ſorte
» qu'il n'eſt reſté de François au de-
» là des Alpes, que ceux, qui pour
» s'être amuſés au pillage, n'ont pas
» eu le tems de joindre le gros de
» leur armée. Et ne vous imaginez
» point que ceux de cette nation qui
» ſe ſont enfermés dans Foſſan &
» dans Turin, ayent eu deſſein de
» défendre les places où ils s'étoient
» jettés ; ils n'ont eu en vuë que l'in-
» térêt de leur propre ſûreté ; ils
» vouloient gagner du tems ; ils eſ-
» péroient que la grande envie que
» j'avois de hâter la marche de mon
» armée, & qui ne me permettoit
» pas de m'arrêter, m'engageroit
» à leur accorder la liberté de ſe re-
» tirer en ſûreté dans leur pays. Par
» votre valeur vous avez obligé la
» garniſon de Foſſan de capituler ;
» & à quelles conditions ? artillerie,
» chevaux, bagage, ils vous ont
» tout abandonné ; ceux de Turin
» oſeroient-ils ſe promettre une ca-
» pitulation plus honorable ? Nous

1536. „ leur avons coupé les vivres, en
„ nous rendant Maîtres de la forte-
„ reſſe qui eſt conſtruite ſur le Po.
„ Nous ſommes donc aſſurés que
„ nous apprendrons dans peu de
„ jours la reddition de cette place ;
„ c'étoit cependant l'élite des trou-
„ pes de France qui avoit entrepris
„ de la défendre. Quelle armée au-
„ ra-t'on à nous oppoſer? un amas de
„ gens à demi armés, tirés par for-
„ ce de la charrue, & qui connoiſ-
„ ſent auſſi peu leurs Capitaines
„ qu'ils en ſont eux-mêmes connus.
„ Penſez-vous qu'une telle armée
„ oſe, je ne dis pas combattre, mais
„ ſeulement ſe préſenter devant
„ nous?

„ Ainſi commencez à regarder
„ comme un bien qui vous appar-
„ tient, tout ce qui eſt entre les Al-
„ pes, depuis cette mer juſqu'à l'O-
„ céan, auſſi bien que tout ce qui
„ ſe trouve entre le Rhin & les Py-
„ rénées: & pour conquérir une ſi
„ vaſte étendue de pays, il ne ſera
„ pas néceſſaire que vous en veniez
„ aux mains avec l'Ennemi ; il ſuffi-
„ ra que vous paroiſſiez vous diſpo-
„ ſer à lui livrer bataille. Le che-

„ min que vous avez à faire eſt la
„ ſeule choſe qui retardera les con- 1536.
„ quêtes qui vous attendent, & qui
„ ſeront la glorieuſe récompenſe
„ que Dieu vous prépare pour tant
„ de peines & tant de travaux que
„ vous avez eſſuyés pour la gloire
„ de ſon ſaint nom.

Tel fut en abrégé le diſcours que Charles fit à ſes Soldats. J'ai entendu raconter à pluſieurs perſonnes qui l'avoient ouï, que la plupart des aſſiſtans ne purent cacher l'ennui que leur cauſa la longueur de cette impertinente harangue, qui ne fut qu'un tiſſu d'injures groſſieres dont il accabla le Roi de France; ce qui excita contre Charles l'indignation de tous les honnêtes gens. Il y en eut cependant qui applaudirent à ſa vanité, ou parce qu'ils ſçavoient qu'il n'aimoit point à être contredit dans la proſpérité, ou parce qu'ils étoient peut-être eux-mêmes perſuadés qu'il ne pouvoit lui arriver aucun revers de fortune. Par leurs acclamations ils témoignerent le regret qu'ils avoient de ne pouvoir ſignaler leur valeur, en combattant contre un Ennemi qui oſât les

attendre de pied ferme Ainſi n'ayant
1536. plus à délibérer ſur les moyens qu'ils employeroient pour rendre leur victoire certaine, ils commencérent d'avance à partager entre eux les dépouilles de l'Ennemi. On les vit ſolliciter comme vacans les charges & emplois des plus grands Seigneurs de France. L'Empereur, à qui une orgueilleuſe préſomption fondée ſur tant de victoires qu'il avoit remportées, faiſoit eſpérer les plus glorieux ſuccès; & qui ne doutoit pas qu'il ne dût être bientôt en état d'accorder les graces qu'on lui demandoit, prenoit plaiſir à écouter ceux de ſes Courtiſans qui flattoient ſi agréablement ſa vanité, & pendant les huit jours, qui ſe paſſérent avant que ſon armée eût été toute raſſemblée, il ne fut parlé que d'Emplois, de Charges, de Gouvernemens, de Villes, de Châteaux & de Provinces. (a)

(a) L'Empereur, dit Dupleix, compaſſa ſi juſtement ſes journées, qu'il arriva à Saint Laurent premiere ville du Royaume de France le XXV de Juillet, le même jour que l'année précedente il étoit deſcendu en Afrique dédié à la mémoire de ſaint Jacques, patron d'Eſpagne. Cela ſe pouvoit rencontrer ainſi ſans deſſein: mais il y a de l'appa-

Ferdinand de Gonzague, qui comme nous l'avons dit, avoit le commandement général de la Cavalerie légére, marcha en avant avec le Prince de Salerne & quatre mille hommes de pied, & s'avança vers Graſſe par un pays couvert de montagnes. Son deſſein étoit de paſſer outre; mais les Coureurs, à qui il avoit fait prendre les devans pour aller à la découverte, lui ayant rapporté qu'ils avoient apperçu un détachement de gens de pied, qui marchoient en ordre de bataille le long des côteaux, il prit le parti de retourner ſur ſes pas, ſans avoir livré de combat. Ce détachement cependant n'étoit compoſé que de deux mille Fantaſſins; mais Gonzague s'imagina ſans doute que c'étoit une embuſcade qu'on lui tendoit, & qu'il étoit attendu par d'autres troupes poſtées en deçà de la montagne. Un

1536. Les Impériaux marchent vers Graſſe vers Antibes.

rence que comme c'étoit un Prince artificieux il y apporta de l'artifice. Pendant huit jours qu'il ſéjourna en ce lieu attendant le reſte de ſon armée, il ne ſe fit pas ſi grande quantité d'expéditions pour toutes autres affaires, que pour les proviſions des Gouvernemens des Provinces de France, des Villes, Châteaux, Dignités, & Offices de ce Royaume.

gros d'Eſpagnols, qui s'étoient approchés d'Antibes (*a*), fut vivement
1536. chargé par les légionaires du pays ; mais ceux-ci à leur tour furent repouſſés ; & ils eurent la lâcheté d'abandonner leurs Capitaines, qui ne laiſſérent pas que de ſoutenir courageuſement les efforts de l'Ennemi, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent retirés en lieu de ſûreté.

Bonneval continue de faire le dégât en Provence.

Le jour précédent Etienne Colonne & Bonneval étoient arrivés à Graſſe ; & comme l'on ne pouvoit eſpérer de mettre la place en état de défenſe, Colonne ſe chargea d'en aller rendre compte au Roi, & Bonneval demeura pour faire le dégât. La ville fut promptement démantelée, & l'on n'y laiſſa rien de tout

(*a*) Cette ville, dit Paul Jove, fut vaillamment défendue par les habitans, qui ayant fait approcher leurs Galeres tuerent bien du monde aux Impériaux ; mais la vigoureuſe réſiſtance qu'ils oppoſerent n'empêcha pas que la ville ne fût pillée & ſaccagée. Il eſt plus que probable que Paul Jove ſe trompe. Graſſe n'eſt éloignée que de trois lieues d'Antibes : il avoit été ordonné que l'on feroit le dégât dans la premiere de ces deux places ; pourquoi l'autre que l'on ne pouvoit eſpérer de garder auroit-elle été épargnée ?

ce qui auroit pu servir à l'Ennemi. Trente hommes d'armes qui avoient été en même tems envoyés à la découverte vers Antibes, amenerent trois prisonniers ; & ce fut d'eux que l'on apprit, que les Impériaux se trouvoient près de cette place au nombre de cinq à six mille hommes. Bonneval, sur cet avis, qui lui apprenoit qu'il ne pouvoit user de trop de diligence, dépêcha le Capitaine Miolans avec une partie de la compagnie d'hommes d'armes du Comte de Tende, & deux mille Fantassins, pour aller faire le dégât dans tous les lieux par où les Ennemis devoient passer. On brula tous les fourages & tous les grains que les particuliers avoient négligé de transporter dans des lieux surs; on ruina les fours & les moulins; on enfonça tous les tonneaux de vin; on jetta du bled dans les puits ; & d'autres choses qui pouvoient gâter l'eau ; & Bonneval alla de son côté à Callian, bourg appartenant au Capitaine Dumas, qui fut le premier à mettre le feu à ses granges, & à détruire ses moulins ; son exemple fut suivi par un autre Capitaine qui étoit Seigneur de Calds. On marcha de- 1536.

là à Draguignan ; & le ſieur de Vaſſé
1536. fut détaché avec quarante ou cinquante hommes d'armes de la compagnie de Montéjan, pour aller renforcer le Capitaine Miolans. Le Capitaine Maure de Novate, Guidon de la compagnie de Jean-Paul Cerès, eut ordre d'aller faire le dégât aux environs de Digne ; & on lui donna mille hommes de pied de la troupe de Chriſtophle Guaſco, qui venoient du Dauphiné, où commandoit le ſieur d'Humiéres. Bonneval, après ces expéditions, marcha droit à Carces, continuant de ravager tous les bourgs & villages qui ſe trouvérent ſur ſon paſſage. Le Seigneur de Carces mit le premier la main à l'œuvre, brulant ſes fourages & ſes grains, & paroiſſant prendre plaiſir à faire boire ſon vin aux Soldats François. Tel fut le zéle des Provençaux pour le ſervice de leur Souverain ; grands & petits, tous parurent oublier leurs intérêts particuliers, pour ne conſulter que l'utilité publique (*a*).

(*a*) Ces exécutions ne s'accordent guères avec ce que rapporte Paul Jove, qui dit, que ſi les Payſans fuyoient, c'étoit en laiſſant dans leurs Villages une ſi grande abondance

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, l'arrière-garde de l'Armée Impériale arriva à Saint Laurent. Dès que l'Empereur vit toutes ſes forces raſſemblées, il réſolut de marcher droit à Avignon, ſe propoſant de délibérer enſuite ſur la route qu'il feroit prendre à la tête de ſon armée, s'il la feroit paſſer au delà du Rhône, ou s'il la retiendroit en decà de ce Fleuve. Il jugeoit avec raiſon qu'il ne pouvoit prendre un plus ſage parti; & il oſoit ſe flater que rien ne pourroit retarder la marche de ſes troupes. Le Roi avoit bien prévû que ſi l'Empereur paſſoit en Provence, il commenceroit par tâcher de ſe rendre maître d'Avignon, à cauſe de la facilité que le Rhône devoit lui donner pour ſe procurer des vivres en abondance : rien n'étoit donc plus important que d'empêcher que l'ennemi ne pût s'emparer d'un poſte auſſi avantageux ; & ce furent ces conſidérations qui déterminerent Sa Majeſté à le choiſir pour

1536. Ordres donnés pour avitailler le camp d'Avignon.

de vivres, qu'il y en avoit plus qu'il n'en falloit pour fournir à la ſubſiſtance d'une nombreuſe armée.

y raſſembler la nombreuſe armée
1536. qu'elle ſe propoſoit d'oppoſer à ſon Ennemi, & qui devoit être commandée par le Maréchal de Montmorenci, depuis Connêtable de France, celui de tous ſes Généraux en qui elle avoit le plus de confiance, & qu'elle eſtimoit particuliérement à cauſe de ſa prudence & de ſa ſageſſe, accompagnées d'une promptitude merveilleuſe dans l'exécution. François I ne mit aucune borne à l'autorité dont il revêtit ce Seigneur, qu'il établiſſoit Lieutenant-Général tant en deçà qu'au delà des Monts. Et parce qu'il vouloit achever de régler avec lui les opérations de la Campagne, il ordonna que le Maréchal d'Aubigni prît les devans avec huit mille Suiſſes nouvellement arrivés, & quatre cens hommes d'armes effectifs; mais qui étoient de différentes Compagnies, les autres devant ſe rendre ſucceſſivement au Camp d'Avignon ſelon les ordres qu'ils en avoient reçu & qui leur aſſignerent un jour précis. D'Aubigni ſe ſignala par ſon activité & ſa prévoyance, qui lui fit prendre tous les arrange-

mens que pouvoient exiger les conjonctures préſentes. On lui avoit 1536.
aſſocié le Préſident Poyet, qui fut depuis Chancelier de France, Gilbert Bagart Conſeiller d'Etat, La Martonie & la Pommeraye, Maîtres d'Hôtel ordinaires de la Maiſon du Roi, & Pierre Vive, l'un des quatre Tréſoriers Généraux de France, qui par les ſoins qu'ils prirent de faire venir des Fourages & des Vivres de toutes les Provinces du Royaume, eurent la conſolation de voir regner l'abondance dans le Camp d'Avignon.

Le Roi délibere avec le Maréchal de Montmorenci

Cependant le Roi ne ceſſoit de délibérer avec le Maréchal de Montmorenci, ſur les meſures qu'il convenoit de prendre pour faire échouer les ambitieux projets d'un Ennemi redoutable qui ſe préparoit à attaquer la France avec toutes ſes forces. Les conſidérations les plus intéreſſantes ſembloient demander toute l'attention du Maréchal. C'étoit d'un côté la gloire immortelle dont il ſe couvriroit, s'il étoit aſſez heureux pour ſauver ſa Patrie des dangers extrêmes dont elle étoit menacée ; & de l'autre la honte

éternelle qui rejailliroit sur lui, si
1536. le malheur vouloit que toutes les précautions que sa sageſſe lui auroit fait prendre, ne fuſſent ſuivies d'aucun ſuccès. Il ſçavoit qu'il alloit être attaqué par un Ennemi dur & inſenſible, réſolu de pouſſer la guerre à toute outrance; par un Ennemi qui ſe voyoit à la tête d'une armée innombrable, toute compoſée de vieux ſoldats, encouragés par les victoires qu'ils avoient remportées, & dont le nombre égaloit les batailles qu'ils avoient livrées: & dans l'armée dont on lui donnoit le commandement, il ne voyoit ou que des troupes mercenaires ou des ſoldats nouvellement enrollés, qui n'avoient enſemble aucune habitude, qui n'avoient aucune connoiſſance de la diſcipline militaire; & ſi le cas arrivoit qu'on fût obligé de les faire marcher à l'ennemi, avant que leurs Capitaines euſſent appris à commander, & que ces nouveaux ſoldats ſçuſſent ponctuellement obéïr; quelles ſeroient les épouvantables ſuites de la perte d'une Bataille? Les Vainqueurs ne trouveroient aucune place qui pût les

arrêter ; les Vaincus ne ſe croi-
roient en ſûreté, que lorſque leur 1536.
fuite précipitée les auroit conduit juſqu'aux portes de Lyon. Ce qui redoubloit l'inquiétude du Maréchal, c'eſt qu'il ſçavoit que ſa réputation dépendoit en quelque façon des caprices de la fortune ; que l'on ne jugeroit de ſa ſageſſe & de ſon habilité, que par les bons ou mauvais ſuccès dont ſes deſſeins ſeroient ſuivis. Ces mêmes conſidérations ne pouvoient échapper à la pénétration de Sa Majeſté ; & elles faiſoient ordinairement le ſujet des entretiens que ce Prince avoit avec le Maréchal. Ils péſoient d'un côté ce qu'ils pouvoient eſpérer, & de l'autre ce qu'ils avoient à craindre. Une victoire qu'ils auroient remportée ſur l'Ennemi ne pouvoit le priver ni de l'Empire, ni de l'Eſpagne, ni d'aucun des autres Royaumes qu'il poſſédoit : que ſi au contraire le ſort des armes lui eût été favorable, la ruine entiere de notre armée devoit être le premier fruit d'une Bataille qu'il auroit gagnée. Sans parler des dangers où le Royaume eût été expoſé, il ſuffiſoit à l'ennemi de ſe

rendre maître du passage du Rhône,
1536. pour qu'il eût la mer du Levant en sa disposition; & par là il auroit été assûré que les vivres n'auroient pu lui manquer, & que rien n'auroit pû l'empêcher de marcher vers telle Province de France qu'il lui auroit plu d'attaquer.

Il est donc certain que nous avions bien plus de sujet de craindre que d'espérer; & que le hazard bien plus que tous les conseils que la sagesse pouvoit inspirer, décideroit du succès des opérations de la Campagne. » Vous avez donné, dit le » Roi au Maréchal pour l'encoura- » ger, les plus éclatantes preuves » de votre intrépidité, de votre va- » leur dans les guerres précédentes; » jamais je n'oublierai les importans » services que vous m'avez rendus » par votre prudence, votre sagesse » & vos bons conseils: & ce sont » là les qualités essentielles que doit » avoir un Général d'armée; quali- » tés qui ne contribuent pas moins » que la force à la défense & à la » conservation d'un Etat. Une » Justice que je dois vous rendre, » c'est que votre sagesse ne m'a rien

» laiſſé à déſirer. Mais n'oubliez
» pas que dans la guerre préſente 1536.
» vous devez la conſulter bien plus
» que votre courage. J'eſpére que
» la gloire que vous acquérerez,
» mettra le comble à celle dont vous
» vous êtes couvert dans les pré-
» cédentes guerres ; & c'eſt dans
» cette aſſurance que je vous con-
» fie avec joie le commandement gé-
» néral de mon Armée : ſoyez aſ-
» ſuré que de mon côté je donnerai
» tous les ordres néceſſaires pour
» que l'abondance regne dans votre
» Camp. Je ne vous parlerai point
» de la conduite que vous devez
» tenir : votre expérience vous tien-
» dra lieu de tous les conſeils que
» je pourrois vous donner. Songez
» ſeulement à bien profiter de toutes
» les occaſions que la Fortune pourra
» vous préſenter. Un moment ſuffit
» pour apporter bien du changement;
» le tems, le lieu, les deſſeins mê-
» me de l'ennemi vous décideront
» ſur les divers arrangemens que
« vous aurez à prendre. »

Conſeil tenu par le Maréchal.

Le Maréchal raſſuré par le diſcours plein de ſageſſe & de bonté que le Roi venoit de lui tenir, prit

congé de Sa Majeſté, & arriva le
1536. quatriéme jour du mois d'Août au Camp d'Avignon. Il commença par aſſembler les principaux Officiers de l'armée, & appella même au conſeil les Officiers ſubalternes les plus expérimentés. Dans le diſcours qu'il leur fit, il expoſa quelles étoient d'un côté les forces de l'ennemi, & de l'autre celles que le Roi avoit actuellement ſur pied, auſſi bien que les nouveaux ſecours qu'il eſpéroit de tirer, ſoit de ſes propres États, ſoit des Suiſſes ou d'Allemagne; les meſures qui avoient été priſes pour que le camp fût abondamment pourvû de munitions de guerre & de bouche. S'il leur repréſenta les avantages ineſtimables que nous aſſureroit le gain d'une Bataille, il ne leur cacha pas auſſi quelles ſeroient pour nous les ſuites funeſtes d'un échec déciſif. Il peſa nos craintes & nos eſpérances; fit voir que puiſque dans la guerre préſente, il étoit queſtion du ſalut de la Patrie, il n'y avoit perſonne qui ne dût ſe ſignaler par des prodiges d'intrépidité & de valeur: que tous devoient être prêts à ſacrifier

leur vie & leur fortune pour chaſſer un ennemi préſomptueux, qui mépriſant nos forces oſoit ſe flatter de l'eſpérance de conquérir dans une ſeule Campagne le Royaume tout entier. Le Maréchal voulut enſuite que chacun dît librement ſon avis, après que l'on auroit délibéré; s'il convenoit de marcher avant, ou s'il étoit plus à propos d'attendre que l'armée eût reçu tous les ſecours dont elle devoit être renforcée. 1536.

Il leur fit entendre que venant de quitter le Roi, & qu'ayant délibéré longtems avec Sa Majeſté, il étoit parfaitement inſtruit de ſes intentions : & il ajoûta que ce Prince pouvant, à cauſe de ſa grande expérience, mieux juger que perſonne de la conduite que l'on devoit tenir dans les circonſtance préſentes, il étoit naturel qu'il réglât lui-même les opérations de la campagne : mais que le cas particulier que Sa Majeſté faiſoit de leur ſageſſe & de leurs lumieres, l'avoit engagé à prendre leurs avis. Et là deſſus le Maréchal les invita à déclarer librement leurs penſées. Il étoit convenu avec le

Roi de n'en venir à une Bataille
1536. rangée que dans le cas qu'il y feroit forcé, ou qu'il pût le faire avec l'assurance de remporter la victoire; parce que la raison de la guerre exige qu'un Général d'armée qui a à défendre les Terres de son Maître, ne s'expose qu'avec beaucoup de circonspection aux hazards d'un combat décisif. Le Marechal cependant parla d'un air, & s'exprima en des termes qui sembloient faire entendre qu'il étoit bien éloigné de vouloir se tenir sur la défensive. Mais il n'ignoroit pas ce qui se pratique ordinairement dans les conseils : la plupart de ceux qui y sont appellés opinent rarement selon leur propre idée; il leur suffit d'avoir deviné le sentiment de leur Général pour s'y conformer, & ils ne cherchent même qu'à l'appuyer par de bonnes raisons. Ainsi le Maréchal déguisoit ses véritables sentimens, pour que chacun pût dire librement sa pensée, & que par-là il eut occasion de contrebalancer les raisons qui seroient proposées de part & d'autre.

Doit-on attendre l'ennemi.

Il y eut dans les commencemens bien des avis différens : mais l'on

convint à la fin qu'il falloit néceſſairement s'en tenir à l'un de ces deux partis, qui étoient de marcher en avant, & de s'approcher de l'ennemi pour le combattre dans les défilés, ſans attendre qu'il fût deſcendu dans la plaine, où il lui eût été facile d'étendre ſes forces & de ſe ranger en bataille. Les autres au contraire penſoient que l'on ne devoit point ſonger à paſſer outre, avant la jonction des différens corps de troupes dont l'armée devoit être renforcée. Les raiſons qu'ils apportoient pour appuyer leur ſentiment, étoient les mêmes que celles que nous avons déja expoſées. Ils repréſentoient que nous allions avoir ſur les bras une armée formidable, toute compoſée de vieux Guerriers, fiers des victoires qu'ils venoient tout recemment de remporter en Afrique, & accoutumée depuis bien des années à combattre ſous les mêmes Enſeignes & ſous un même Chef qui étoit leur Seigneur naturel; que l'on ne voyoit au contraire dans notre armée, ou que des troupes mercénaires, ou que des ſoldats levés à la hâte, qui 1536.

étoient comme étrangers les uns
1536. aux autres ; & qu'il étoit par conſéquent dangereux de les faire marcher à l'ennemi, parce que l'on avoit tout à appréhender de la néceſſité où ils ſe trouveroient de combattre, & cela peut-être dans un lieu peu avantageux ; & qu'ainſi en attendant que ces ſoldats, différens de mœurs & de religion, & qui parloient différentes langues, euſſent enſemble quelque habitude, & fuſſent un peu plus faits au ſervice, il convenoit que l'on ſe fortifiât dans le Camp que l'on avoit choiſi, & où on avoit la facilité de ſe procurer toutes ſortes de rafraîchiſſemens : que pendant que notre armée ſe renforceroit, il falloit, pour aguérrir les nouveaux Légionnaires les mener quelquefois au feu, & éprouver comment ils ſe tireroient d'une eſcarmouche. L'on concluoit enfin qu'il étoit d'une conſéquence extrême de temporiſer dans les conjonctures préſentes ; & que c'étoit là un moyen ſur de réprimer la premiere impétuoſité de l'ennemi : & l'on faiſoit remarquer que le ſuccès des plus grandes entrepriſes avoit ſou-

vent été l'effet d'un délai de quelques jours. 1536.

Doit-on marcher à sa rencontre.

Les raisons qu'apportoient ceux qui jugeoient que l'on devoit marcher à l'ennemi, (& il y avoit parmi eux plusieurs Officiers d'un mérite distingué) n'étoient pas moins spécieuses. Ils faisoient observer que l'ennnemi étoit encore éloigné de vingt-cinq à trente lieues : que lui laisser tout ce pays ouvert, c'étoit lui fournir les moyens de se procurer des fourages & des vivres en abondance : que c'étoit outre cela tacitement confesser que l'on redoutoit ses forces, puisque l'on n'osoit marcher à sa rencontre : & n'étoit-ce pas là accroître son courage & abbattre celui de nos troupes ?» Que » pourront penser ceux qui délibe- » rent encore sur le parti qu'ils doi- » vent embrasser, & qui attendent » pour se décider que la fortune se » soit déclarée en faveur de l'un des » deux partis ? Ils ne pourront sça- » voir les raisons qui nous engage- » ront à temporiser : ils ajoûteront » donc foi aux bruits communs ; ils » s'imagineront que la crainte seule » nous empêche de marcher en

1536. » avant ; que le ſort des armes continue de favoriſer notre Ennemi : » & de là il arrivera, ou qu'ils s'attacheront aux intérêts de l'Empereur, ou que du moins ils n'auront plus d'égards ni de ménagement pour la France. Que ſi » au contraire nous prenons la généreuſe réſolution de nous approcher de l'ennemi, avant qu'il » ſoit bien établi en Provence, ſi » nous allons l'attendre dans les défilés qui retardent ſa marche, nous » arrêterons, nous réprimerons ſes » premiers efforts. Je veux qu'il ſe » rende maître de Frejus & de » Toulon, qui eſt-ce qui pourra » nous empêcher de fortifier la » Capitale de la Provence ? ou du- » moins d'exécuter le deſſein que » nous avions formé de la couvrir » par un Camp bien retranché, avant » que l'Empereur pût ſe préſenter » devant cette Place. En la défendant nous fermerons le paſſage à » l'ennemi & nous l'empêcherons » de paſſer outre ; nous ne devons » pas au reſte nous mettre dans la » néceſſité de combattre ; nous préluderons par des embuſcades, que nous

„ nous pourrons tendre journelle-
„ ment à l'ennemi dans les détroits 1536.
„ des Montagnes ; nous le fatigue-
„ rons par de continuelles eſcar-
„ mourches ; & ce qui ne pourra
„ manquer d'arriver, c'eſt qu'il ſe
„ préſentera infailliblement quelque
„ occaſion favorable de l'attaquer
„ avec une certitude morale de rem-
„ porter ſur lui une entiere victoire.
„ La raiſon de la guerre, l'état pré-
„ ſent de nos affaires ne nous per-
„ mettent pas de tenir la campagne.
„ Tâchons donc, par l'avantage du
„ poſte où nous combattrons de ſup-
„ pléer à la ſupériorité du nombre.
„ Nous ne pouvons diſconvenir, que
„ jamais nous n'avons vu d'armée
„ plus redoutable & plus nombreuſe
„ que celle qui ſe prépare à nous at-
„ taquer : mais les troupes qui la com-
„ poſent ſont éparſes çà & là ; elles
„ ſont affoiblies par les fatigues d'un
„ long chemin ; elles n'ont encore
„ aucune connoiſſance des détroits
„ des Alpes. Si nous leur laiſſons le
„ tems de deſcendre dans la plaine,
„ ſans leur oppoſer aucune réſiſtan-
„ ce, elles ſe retrancheront dans
„ un Camp, où elles auront la com-

1536. „ modité de s'étendre à leur aise ; & „ là elles se referont, elles rétabli- „ ront leurs forces, elles reprendont „ courage ; leurs recherches, leurs „ découvertes leur feront connoître „ la carte du Pays. Nous attendons, „ disons-nous, que notre armée ait „ été renforcée par tous les secours „ qui doivent nous venir, tant de „ l'intérieur de la France, que de la „ Suisse & de l'Allemagne : & l'Em- „ pereur ne peut-il pas, avec plus „ de commodité que nous encore, se „ procurer les mêmes secours? Ajoû- „ tons, que les troupes que nous „ avons en Piémont, trop foibles „ pour résister, pourront à peine se „ défendre jusqu'à la fin de ce mois : „ & avant ce tems-là, les troupes „ que l'Empereur aura laissées au dé- „ là des Alpes auront renforcé son „ armée ; c'est-à-dire, qu'au lieu „ d'un armée nous en aurons deux à „ combattre, & nous n'aurons à „ leur opposer qu'une milice mal „ disciplinée & nouvellement levée. „ Voici une autre réflexion bien „ capable de nous allarmer : Nous „ sçavons que l'Empereur attend „ d'un jour à l'autre l'arrivée de la

» Flote commandée par André Do-
» ria : rien ne l'empêchera de pren- 1536.
» dre terre en Languedoc, & d'y
» descendre avec autant de monde
» qu'il voudra. Que si son débar-
» quement se fait avec peu de trou-
» pes, il aura l'Espagne derriere
» lui, d'où il pourra tirer chaque jour
» de nouveaux renforts : & c'est
» un avantage que nos délais pro-
» cureront à l'ennemi. Ainsi ce qu'il
» doit souhaiter avec le plus d'ar-
» deur, c'est que, continuant de tem-
» poriser, nous nous tenions en-
» fermés entre deux armées dont
» l'une auroit en sa disposition le
» Languedoc & l'Espagne, & l'au-
» tre l'Italie & la Sicile, & qui par
» cette disposition se trouveroient
» à portée d'être journellement ra-
» fraîchies : sans parler des secours
» d'argent que l'ennemi pourra ai-
» sément tirer de la Flandre & de
» l'Allemagne, de l'Italie & de la
» Sicile, & qui lui suffiront pour
» fournir aux frais de la guerre. Et
» est-il possible, que la France épui-
» sée par les guerres passées, & par
» celles qu'elle a encore à soutenir
» en Provence & en Picardie, suf-

1536. „ fiſe pendant longtems à l'entretien
„ des troupes qu'elle a ſur pied, &
„ dont le nombre doit être conſidé-
„ rablement augmenté? Or ſi la guer-
„ re ne peut ſe faire ſans ſoldats,
„ & ſi l'entretien d'une armée eſt in-
„ finiment diſpendieux, quel fruit
„ recueillerons-nous de nos délais,
„ ſi l'argent vient une fois à nous
„ manquer? Des emprunts faits de
„ toute part ont mis le Roi en état
„ de lever une armée nombreuſe:
„ & nos retardemens ſeront cauſe
„ que cette armée, faute de paye-
„ ment, ſe diſſipera avant d'avoir
„ été employée. Une autre conſidé-
„ ration importante, qui ne doit pas
„ nous échapper, c'eſt que notre
„ armée eſt toute compoſée de Fran-
„ çois, de Suiſſes & d'Allemands,
„ nations belliqueuſes, dont on ne
„ doit pas laiſſer rallentir l'ardeur.
„ Les conduiſez-vous d'abord à l'en-
„ mi? leur intrépidité leur fait bra-
„ ver les plus grands dangers, rien
„ ne leur réſiſte: les retirez-vous
„ du combat? leur courage diminue,
„ leur feu ſe ralentit: vérité qui peut
„ ſe prouver, ſans avoir recours
„ aux exemples des ſiecles paſſés.

„ Si lorſque nous approchions de
„ Verceil, l'on ne nous eût pas obligé 1536.
„ de ſuſpendre notre marche, il n'eſt
„ pas douteux que nous n'euſſions em-
„ emporté cette place de vive force :
„ & ſi cela fût arrivé, l'on nous ver-
„ roit aujourd'hui porter nos armes
„ victorieuſes en pays ennemis, &
„ nous ne nous trouverions pas dans
„ la triſte néceſſité de combattre pour
„ la défenſe de nos propres foyers.

„ Ainſi, Monſeigneur, ſoyez aſſuré
„ que vous ſerez accompagné de
„ gens qui ne deſirent rien avec plus
„ d'ardeur, que de vous ſeconder
„ dans la glorieuſe entrepriſe que
„ vous avez formée. Et pour que
„ vous ne doutiez pas de nos réſolu-
„ tions, nous vous déclarons que
„ nous ſommes d'avis que vous mar-
„ chiez à l'ennemi, & que vous ap-
„ prochiez ſi près de lui, que vous
„ ſoyez à portée d'obſerver tous ſes
„ mouvemens, afin que, s'il lui arri-
„ voit de faire quelque faute, com-
„ me de mal aſſurer ſon Camp, ou
„ de ne pas y faire une garde exacte,
„ négligences aſſez ordinaires à ceux
„ qui préſument trop de leurs for-
„ ces, vous ſoyez prêt à profiter

1536. „ des occaſions favorables que la „ Fortune vous préſentera. Le cou„ rage, la promptitude dans l'exé„ cution, aſſurent ordinairement le „ ſuccès des plus grandes entrepri„ ſſs : & la négligence, la timidité „ les font ſouvent échouer. Nous „ oſons de plus avancer, qu'il vous „ ſera d'autant plus facile de ſur„ prendre l'Ennemi & de l'attaquer „ avec avantage ; qu'il ſera bien „ éloigné de ſoupçonner, que vous „ ayez pu en ſi peu de tems raſſem„ bler aſſez de forces pour marcher „ à ſa rencontre, & ne pas craindre „ de lui livrer bataille. “

Telles furent les remontrances que firent ceux qui penſoient que l'on dût marcher en avant. Ils entraînerent dans leur ſentiment la plus grande partie de l'Aſſemblée, parce que l'on étoit perſuadé que le parti qui venoit d'être propoſé s'accordoit parfaitement avec les vuës du Maréchal, que l'on ſçavoit n'être occupé que de grands deſſeins, & qui ne manqueroit pas de ſaiſir avec avidité les occaſions qui ſe préſenteroient de ſe ſignaler par quelque exploit mémorable, qui mît le com-

ble à la gloire que ſes hauts faits d'armes lui avoient déja acquiſe : & ce qui ne permettoit pas d'en douter, c'eſt que l'on ſçavoit qu'il n'avoit pu s'empêcher de blâmer l'Amiral, qui n'avoit pas ſçu profiter de ſes avantages. 1536.

Il eſt vrai que le Maréchal, ainſi que nous l'avons déja remarqué, n'avoit, à l'exemple de quelques grands Capitaines, déguiſé ſes véritables ſentimens, que pour mieux avoir occaſion de connoître ceux des principaux Officiers de ſon Armée. Il comprit que ceux qui avoient ouvert le premier avis, avoient parlé conformément à leurs penſées, & que les autres n'avoient eu en vue que de le flater. Après avoir paru pendant quelques momens occupé à réfléchir ſérieuſement ſur les différentes opinions qui venoient d'être propoſées, il prit la parole, & commença par rendre grace au Ciel, de ce que les deux partis s'accordoient à témoigner un zéle égal pour la gloire & les intérêts de leur Souverain. „ Je vois, Meſſieurs, dit-il, „ que vous n'avez tous qu'un même „ but, qui eſt de vaincre l'Ennemi. Diſcours du Maréchal.

1536. „ Votre vie, votre fortune, vous
„ êtes prêts à tout ſacrifier pour le
„ ſervice de votre Maître, & pour
„ le ſalut de votre Patrie ; vous
„ vous propoſez tous la même fin :
„ & ſi vous différez de ſentiment, ce
„ n'eſt que par rapport aux moyens
„ que l'on doit employer pour y par-
„ venir. Les uns penſent que nous
„ devons attendre l'Ennemi, & les
„ autres que nous, devons marcher
„ en avant. Je vais commencer par
„ examiner les raiſons qui ſemblent
„ appuyer ce dernier ſentiment.
„ Ceux qui le ſoutiennent paroiſ-
„ ſent craindre deux choſes, & non
„ ſans quelque raiſon : la premiere,
„ qu'en différant de marcher à l'en-
„ nemi, nous ne laiſſions en ſa diſpo-
„ ſition tout le pays qu'il a à traver-
„ ſer pour venir juſqu'à nous, & par
„ là nous lui aſſurons la commodité
„ de pouvoir ſe pourvoir abondam-
„ ment de fourages & de vivres ;
„ avantage qu'il ne pourroit eſpérer
„ ſi nous allions l'attendre dans les
„ défilés qu'il a à traverſer : la ſecon-
„ de choſe qui ſemble être à craindre,
„ c'eſt que l'Empereur ne faſſe par-
„ tout répandre le bruit, que la crain-

„ te ſeule nous retient dans notre
„ Camp ; & de là il arriveroit que 1536.
„ ceux qui ſont encore indécis ſur
„ le parti qu'ils doivent prendre,
„ n'auroient garde de s'attacher aux
„ intérêts de la France, par la crain-
„ te qu'ils auroient de partager ſa
„ mauvaiſe fortune.

„ Or pour répondre à la premiere
„ difficulté, je dis que ſi je me dé-
„ termine à m'arrêter ici, ce n'eſt
„ que dans la ſuppoſition que l'on
„ aura commencé, ainſi qu'il a été
„ ordonné, par faire le dégât gé-
„ néralement dans tous les lieux par
„ où l'Ennemi doit paſſer, & que
„ l'on aura conduit dans les places
„ fortes tout ce qui peut s'y tranſ-
„ porter. Il arrivera de là, que plus
„ l'Ennemi marchera en avant, plus
„ il s'éloignera de la Mer, & plus
„ s'augmentera pour lui la difficulté
„ de ſe procurer des vivres.

„ Quand au ſecond ſujet de crain-
„ te qui a été propoſé, je ne diſcon-
„ viens pas qu'en temporiſant, nous
„ ne fourniſſions à l'Ennemi un pré-
„ texte dont il ſe ſervira pour dimi-
„ nuer la réputation de nos armes :
„ mais eſt-ce là une choſe autant à

1536. „ craindre, que le ſeroit le malheur
„ où nous nous expoſerions, ſi une
„ imprudente bravoure nous faiſoit
„ abandonner le Camp où nous ſom-
„ mes retranchés ? En nous appro-
„ chant de l'Ennemi, il peut arriver
„ que nous lui fournirons, malgré
„ nous, quelque occaſion de nous
„ attaquer à ſon avantage : nous
„ nous trouverons donc dans la né-
„ ceſſité de combattre, c'eſt-à-dire,
„ que nous aurons témérairement
„ expoſé le ſalut de la Patrie aux
„ hazards d'une Bataille. Toute
„ guerre, de quelque nature qu'elle
„ ſoit, eſt ou néceſſaire ou volon-
„ taire ; & l'on doit ſe conduire
„ différemment dans l'une & dans
„ l'autre. Il convient que celui qui
„ fait la guerre hors de ſon pays,
„ ait toutes ſes forces raſſemblées
„ avant d'attaquer ſon Ennemi ; il
„ faut qu'il ſe préſente avec une ap-
„ pareil qui répande la terreur de ſes
„ armes : celui au contraire qui a
„ à ſoutenir la guerre dans ſes pro-
„ pres États, doit par de ſages délais
„ réprimer la premiere impétuoſité
„ de ſon Ennemi ; il doit affecter de
„ craindre plus qu'il ne craint en ef-

„ fet. Par cette ruſe nous augmen-
„ terons l'orgueilleuſe préſomption 1536.
„ de notre Adverſaire ; nous l'en-
„ gagerons à venir nous attaquer
„ dans nos retranchemens, ou dans
„ quelque poſte où tout l'avantage
„ ſera de notre côte : ou bien, en
„ l'amuſant, nous lui laiſſerons tout
„ le tems de ſe morfondre, & nous
„ aurons la conſolation de voir ſon
„ Armée ſe ruiner d'elle-même.

„ Vous dites, que cette Armée eſt
„ la plus belle & la plus nombreuſe
„ qui ait encore paru en campagne :
„ mais que les troupes qui la compo-
„ ſent ſont répandues cà & là, qu'el-
„ les ſont embarraſſées dans les défi-
„ lés des Montagnes ; qu'elles ſont
„ épuiſées par les fatigues d'une lon-
„ gue marche, & que les vivres com-
„ mencent à leur manquer : je con-
„ viens de tout cela avec vous.
„ Mais vous ajoûtez que ſi on leur
„ laiſſe le tems de marcher en
„ avant, elles en profiteront pour
„ venir camper dans quelque poſte
„ avantageux, où elles pourront
„ s'étendre bien au large, & là ſe
„ refaire des peines & des travaux
„ qu'elles ont eſſuyés : & je penſe

1536. „ au contraire, que ſi nous avons
„ ſoin de leur couper les vivres,
„ le tems ne fera qu'augmenter leur
„ embarras. Vous paroiſſez craindre
„ que l'Empereur ne renforce ſon
„ Armée des troupes qu'il a laiſſées
„ en Piémont, ſans qu'il ait à ap-
„ préhender que nous ne faſſions
„ marcher de nouvelles troupes
„ qu'il auroit derriere lui: & vous
„ ne faites pas réflexion, que plus
„ ſon Armée ſera nombreuſe, &
„ plus elle ſouffrira de la diſette des
„ vivres; ſur-tout ſi contre ſon eſ-
„ pérance nous nous étudions à fai-
„ re traîner la guerre en longueur.
„ Je veux que la Provence où l'on
„ n'aura peut-être pas pu faire par-
„ tout exactement le dégât, four-
„ niſſe à l'Ennemi des vivres pour
„ quelques jours: mais lorſqu'ils
„ ſeront conſumés, peut-il eſpérer
„ d'en faire venir des lieux qu'il au-
„ ra laiſſés derrierelui? Les fruits de
„ la récolte de deux années ont été
„ ou pillés, ou brulés, ou gâtés,
„ ſoit par nos gens de guerre, ſoit
„ par les Ennemis qui ont trouvé le
„ pays ouvert & abandonné. Le peu
„ de vivres qui aura échappé au dé-

„ gât, peut-il être d'un grand se-
„ cours pour une Armée ? Mais sup- 1536.
„ posons que d'autres pays plus éloi-
„ gnés puissent fournir des vivres à
„ l'Ennemi, où pourra-t'il trouver
„ assez de bêtes de somme pour les
„ transporter ? Il se trompe s'il es-
„ père que les troupes qu'il a laissées
„ en Piémont pourront renforcer
„ son Armée : je sçais que ceux des
„ nôtres qui défendent Turin n'y
„ sont pas si étroitement enfermés,
„ qu'ils ne fassent de tems en tems
„ de vigoureuses sorties, & rare-
„ ment il leur arrive de rentrer dans
„ la place sans être chargés de butin.
„ Je dois aussi vous apprendre que
„ la garnison que nous avons à Tu-
„ rin doit en peu de jours être ren-
„ forcée par les troupes que com-
„ mandent le Comte Gui-Rangone,
„ & Caguino de Gonzague ; & alors
„ nous nous trouverons en Piémont
„ avec des troupes supérieures, ou
„ du moins égales à celles de l'En-
„ nemi : je ne dis pas seulement éga-
„ les en nombre, mais en expérien-
„ ce & en courage ; car vous ne
„ devez pas vous imaginer, Mes-
„ sieurs, que l'Empereur se trouve

1536. „ que quelques proviſions de vivres, „ avec une partie de l'argent néceſ- „ ſaire pour payer ſon Armée : foi- „ bles ſecours qui ſeront bientôt épui- „ ſés ; & où pourra-t'il en trouver „ de nouveaux, pour fournir à „ l'entretien des troupes innombra- „ bles qu'il a ſur pied. Les guerres „ paſſées, & en particulier celle d'A- „ frique, ont dû néceſſairement di- „ minuer prodigieuſement ſes finan- „ ces ; quand même nous ſuppoſe- „ rions que ce nouveau monde dont „ la conquête enfle ſi fort ſa vanité, „ fut pour lui une ſource intariſſable „ de richeſſes.

„ Ce qui fait, dites-vous, la foibleſ- „ ſe de notre Armée, c'eſt qu'elle eſt „ compoſée de nations différentes, „ qui n'ont enſemble aucune habi- „ tudes : & ne ſçavez-vous pas auſſi „ bien que moi, que les forces de „ l'Ennemi, de même que les nô- „ tres, conſiſtent principalement „ dans les troupes que nous fourniſ- „ ſent la Suiſſe & l'Allemagne? Nés „ ſous un même Ciel, nourris dans „ les mêmes contrées, auroient-ils „ une complexion différente ? „ Nos Suiſſes & nos Allemands ſe-

„ roient-ils moins propres à suppor-
„ ter les fatigues de la guerre, que 1536.
„ ceux de l'Armée Ennemie ? ces
„ derniers auroient-ils plus de
„ fermeté & de constance ? sera-t'il
„ plus facile de les retenir dans la
„ soumission & le devoir, lorsque
„ l'on n'aura point d'argent à leur
„ donner ? leur ardeur sera-t'elle
„ moins sujette à se rallentir, s'ils
„ voyent que la guerre traîne en
„ longueur ? autant d'inconveniens
„ que notre Ennemi à plus à crain-
„ dre que nous. Si nous tempori-
„ sons, les troupes étrangeres qui
„ sont à sa solde, rabattront insen-
„ sensiblement de leur impétuosité :
„ ennuyées d'être obligées de te-
„ nir la campagne plus longtems
„ qu'elles ne pensoient, elles ne
„ s'occuperont que des moyens de
„ hâter leur retour dans leur Patrie.
„ Mais que n'auront-elles pas à souf-
„ frir de la disette des vivres ? De
„ nombreux détachemens que nous
„ aurons destinés à garder les pas-
„ sages, empêcheront leurs foura-
„ geurs de s'étendre dans la campa-
„ gne ; ils ne pourront marcher
„ qu'avec de fortes escortes, &

1536. „ le peu de vivres qu'ils trouve-
„ ront ſera conſumé preſque dans
„ le même moment. Des figues,
„ des raiſins & d'autres fruits, ils
„ n'auront rien autre choſe pour
„ appaiſer leur faim : une ſi mau-
„ vaiſe nourriture, jointe au chan-
„ gement de climat, à l'intempé-
„ rie de l'air, aux chaleurs de l'au-
„ tomne, entraînera après elle tou-
„ tes ſortes de maladies ; pendant
„ que nous verrons regner l'abon-
„ dance dans notre Camp, dont nous
„ pourrons chaque jour augmenter
„ les fortifications.

„ Nous avons heureuſement & la
„ la commodité & le tems de nous
„ bien retrancher : Au lieu que ſi
„ nous marchions en avant, outre
„ que nous épargnerions à l'Enne-
„ mi la moitié du chemin qu'il a à
„ faire pour venir nous attaquer,
„ nous perdrions bien des jours que
„ nous aurions pu utilement em-
„ ployer à nous fortifier. Une ſe-
„ conde réflexion que nous devons
„ faire, c'eſt que plus nous nous
„ éloignerons de notre Camp, plus
„ les dépenſes que nous ſerons obli-
„ gés de faire, pour le tranſport de

„ nos munitions augmenteront: & 1536.
„ en nous arrêtant ici, nous avons
„ l'avantage d'avoir en tout tems
„ des vivres en abondance: après
„ avoir consumé ceux du Pays,
„ nous pourrons par la voye du Rhô-
„ ne en faire venir des Provinces les
„ plus éloignées. Je conclus donc
„ qu'il y a moins de danger à tempo-
„ riser, qu'il n'y en auroit à mar-
„ cher à l'Ennemi: je dis plus, je
„ soutiens que ce n'est ni par la bra-
„ voure, ni par la hardiesse, mais
„ par la prudence & la sagesse, que
„ nous triompherons de l'Ennemi.
„ Ce qui doit servir infiniment
„ à nous rassurer, c'est que nous
„ avons en notre disposition tous les
„ pays qui sont derriére nous, & nous
„ ne craignons pas d'être surpris par
„ quelque accident inopiné: la sage
„ prévoyance du Roi notre Maître
„ a sçu pourvoir à tout.

„ Je me rappelle à ce sujet, que
„ vous avez paru allarmés de la
„ guerre qui se fait en Picardie:
„ ôtez-vous de l'esprit cette vaine
„ crainte. L'Ennemi peut bien ra-
„ vager le plat-pays: mais que pour-
„ ront tous ses efforts, contre tant

1536. „ de places fortes, défendues par de
„ nombreuſes garniſons, & abon-
„ damment pourvuës de munitions de
„ guerre & de bouche ? & qui ne
„ connoît la valeur & l'intrépidité
„ des habitans de cette Province,
„ leur zèle extrême pour la gloire
„ & les intérêts de leur Souverain ?
„ Ajoûtons la proximité de l'Allema-
„ gne, d'où la France peut tirer de
„ nouveaux renforts, auſſi bien que
„ de la Suiſſe : & je puis bien aſſu-
„ rer, quoiqu'on ait publié le con-
„ traire, que le Roi peut hardiment
„ compter ſur l'affection de ces deux
„ nations. Rien donc ne l'empêche-
„ roit de livrer bataille : & ſi le
„ malheur vouloit qu'il la perdît,
„ l'Ennemi pourroit-il faire un ſeul
„ pas, ſans ſe trouver arrêté par de
„ nouvelles Places qu'il ſeroit obli-
„ gé d'attaquer avec toutes ſes for-
„ ces ? Mais je le répéte, il vaut
„ mieux vaincre ſon Ennemi en tem-
„ poriſant, que de s'expoſer aux
„ hazards d'une Bataille ; & heu-
„ reuſement nous pouvons diſpoſer
„ du tems, ſans que nous ayons à
„ craindre que les vivres ou l'argent
„ nous manquent. C'eſt en particu-

„ lier dans la guerre préſente que le
„ François à fait éclater ſon amour 1536.
„ pour ſon Roi : grands & petits,
„ tous ont fait offrir à Sa Majeſté leurs
„ biens, & tout ce qui étoit en leur
„ pouvoir pour la défenſe du
„ Royaume.

„ Mais pourrez-vous apprendre
„ ſans étonnement, que le Roi n'a
„ pas encore touché aux épargnes
„ particulieres qu'il a faites, & qu'il
„ réſerve pour un beſoin preſſant ?
„ Au reſte, ne penſez pas que mon
„ deſſein ait été de réfuter ici toutes
„ les raiſons que vous avez ſage-
„ ment expoſées : je ne craindrai
„ pas de vous avouer, que j'em-
„ braſſerois moi-même avec empreſ-
„ ſement le parti que vous avez pro-
„ poſé, ſi la défaite de notre Armée
„ étoit le ſeul mal qui pût nous arri-
„ ver en marchant à l'ennemi. Mais
„ je vois que du ſuccès de la guerre
„ préſente, dépend le ſalut de la
„ France ; & c'eſt dans l'Armée qui
„ ſe trouve ici raſſemblée qu'elle
„ met toute ſa confiance. Peſons
„ d'un côté les dangers qui nous
„ menacent, & de l'autre les avan-
„ tages que nous pouvons eſpérer,

1536. „ Si nous ſommes vaincus, il n'eſt „ rien que l'Ennemi n'oſe entre- „ prendre, & nous n'oſerons plus „ nous préſenter devant lui : ſi nous „ remportons la victoire, quel fruit „ en receuillerons-nous ? l'Ennemi „ n'aura rien perdu, & nous n'au- „ rons rien gagné. Il eſt donc pour „ nous d'une conſéquence extrême „ de ne pas fonder nos eſpérances „ ſur les fautes que pourroit faire „ notre Ennemi. La prudence veut „ que nous ne donnions rien au ha- „ zard ; la victoire eſt entre nos „ mains : ne livrons point de ba- „ taille ; ne nous mettons pas nous „ mêmes dans la néceſſité de com- „ battre, & nous ſommes Vain- „ queurs. Je ſçais que le hazard, „ que les caprices de la Fortune „ ont ſouvent plus de part au ſuccès „ des plus grandes entrepriſes, que „ les conſeils les plus ſages & les „ plus prudents : mais je ſçais auſſi „ que pluſieurs grands Capitaines, „ dont les forces étoient non-ſeu- „ lement égales, mais encore ſupé- „ rieures à celles de leurs Ennemis, „ n'ont échoué dans leurs projets, „ que pour n'avoir pas fait aſſez d'at-

„ tention aux conjonctures où ils se
„ trouvoient ; pour n'avoir pas as- 1536.
„ sez prévû, & ce qu'ils devoient
„ craindre, & ce qu'ils pouvoient
„ espérer. Je conviens que les deux
„ opinions que vous avez propo-
„ sées, sont toutes les deux ap-
„ puyées sur d'excellentes raisons :
„ mais l'une me paroît trop donner
„ au hazard ; & en suivant l'autre,
„ nous serons assûrés, quoiqu'il arri-
„ ve, d'avoir éloigné tous les dan-
„ gers dont la Patrie pouvoit être
„ menacée. Je souhaiterois, il est
„ vrai, pour les raisons que vous
„ avez vous-même apportées, que
„ nous puissions conserver la Ca-
„ pitale de la Provence : mais je me
„ souviens, que lors de la descente
„ du Connêtable de Bourbon, plu-
„ sieurs Capitaines expérimentés,
„ & qui avoient une parfaite con-
„ noissance de la carte du pays, ju-
„ gerent que cette place devoit être
„ abandonnée, parce qu'il auroit
„ fallu employer trop de tems pour
„ la mettre en état de défense. Ce-
„ pendant avant de nous décider sur
„ le sort d'une ville si considérable,
„ je suis d'avis que nous montions

1536. „ demain le matin à cheval ; & que „ ſuivis d'un certain nombre de gens „ choiſis, nous allions nous mêmes „ en faire la viſite. Si nous jugeons „ que cette place puiſſe être con„ ſervée, dès ce moment même „ nous donnerons les ordres néceſ„ ſaires pour qu'elle ſoit prompte„ ment miſe en état de défenſe : que „ ſi au contraire, il ne nous paroît „ pas qu'elle puiſſe ſe garder, nous „ la ferons démanteler, & nous n'y „ laiſſerons rien de tout ce qui pour„ roit être de quelque uſage à l'En„ nemi. "

Le Maréchal va viſiter Aix.

L'avis du Maréchal fut généralement applaudi, & il exécuta le lendemain ce qu'il avoit projetté la veille. S'étant rendu à Aix, il examina le lieu où l'on avoit propoſé d'établir un camp : mais pour les raiſons que nous avons dites, il ne crut pas que l'on pût y être en ſûreté. Il jugea de même avec la plupart des Officiers qui l'avoient accompagné, que la ville d'Aix ne pouvoit ſe défendre, parce qu'elle étoit dominée de deux côtés par quelques collines, où les ennemis auroient pu dreſſer leurs batteries. Il y en eut cependant

dant qui furent d'un avis contraire, & qui s'offrirent à garder cette place & à la défendre. Le brave Montéjan, qui dans bien des occasions avoit donné d'éclatantes preuves de son intrépidité & de sa valeur, sollicita vivement qu'on lui confiât la garde de cette Capitale. Le Maréchal loua beaucoup sa bonne volonté ; & quoiqu'il prévît bien que Montéjan promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir, il voulut bien cependant se rendre à ses instances, & lui permit de demeurer à Aix, l'exhortant à faire de sérieuses réflexions sur l'entreprise dont il se chargeoit : mais il le prévint qu'il ne se décideroit sur le sort de cette place qu'après avoir ouï le rapport qu'il lui en feroit au retour du voyage que le Maréchal alloit faire à Marseille. 1536.

Il pourvoit à la sureté de Marseille.

Barbesieux qui commandoit dans cette place, l'avoit mise en état d'opposer une longue résistance à l'Ennemi, par les nouvelles fortifications qu'il y avoit fait ajoûter. Les compagnies d'hommes d'armes qui avoient défendu Fossan, & les bandes de Christophle Guasco, furent destinées à renforcer la garnison de Marseille.

1536. On assigna à chaque Capitaine le poste qu'il devoit garder ; & le Maréchal, pour les encourager à bien faire, leur représenta que les services qu'ils rendroient au Roi dans cette importante occasion ne demeureroient pas sans récompense, & il leur promit d'être lui-même leur intercesseur auprès de Sa Majesté. Après avoir pourvu à la sûreté de la ville, il alla faire la revue de l'armée de mer, & choisit treize Galéres des mieux équipées, pour être à ses ordres ; il en donna le commandement au Baron de Saint Blancart, & voulut que les autres galéres demeurassent dans le port pour la défense de la ville. La garnison étoit composée des compagnies de Barbesieux, Lieutenant pour le Roi, de Montpezat, de Villebon, & de la Rochedumaine, chacune de cinquante hommes d'armes ; de celle du Duc d'Orléans, aussi de cinquante hommes d'armes, commandés par Boutiere, & enfin de celle du Grand-Ecuyer, qui étoit une fois plus forte, & dont le sieur de la Roque avoit le commandement. Rochecouart, à qui l'on avoit confié la garde de la

porte, étoit à la tête de mille hommes de pied de la légion de Languedoc. D'Amboise, Fonterailles, Guasco, & le Baron d'Ecuciſſon, en commandoient chacun un pareil nombre ; & les Capitaines Wartis Navarrois, & San Petre Corſe avoient chacun ſix cent Fantaſſins ſous leurs ordres. 1536.

Il fait démanteler Aix.

Le Maréchal ne s'en tint pas à ces arrangemens. Sa prévoyance qui s'étendoit à tout lui fit juger qu'il étoit d'une conſéquence extrême de fortifier Arles ; il ne voulut cependant ſe décider qu'après avoir pris l'avis des principaux Officiers qui l'accompagnoient. Tous jugérent que puiſque l'on en avoit la commodité, l'on devoit commencer par aller viſiter cette place, avant que de prendre une derniere réſolution. Le Maréchal étant retourné à Aix, trouva que Montéjan avoit fait abattre quelques Egliſes & d'autres édifices qui étoient hors de la ville, & qui empêchoient que l'on ne pût juger de l'effet qu'auroient produit les batteries que les Ennemis auroient pu dreſſer ſur les collines dont nous avons parlé. L'on mit de nouveau

en délibération si l'on garderoit cette place, ou si on l'abandonneroit, Montéjan, trop avide de gloire pour que les plus grandes difficultés pussent le décourager, réitéra les mêmes offres qu'il avoit faites, & parut résolu de répandre plutôt jusqu'à la derniere goutte de son sang, que de rendre la place dont on lui confieroit la défense. Outre sa compagnie de cent hommes d'armes, il demandoit qu'on lui en laissât une autre de pareil nombre, avec six mille hommes de pied & un train d'artillerie convenable; mais ce fut en vain qu'il exposa bien au long les avantages qu'il y auroit à garder cette place, ou du moins à y arrêter l'Ennemi jusqu'à ce que l'hiver l'obligeât d'en lever le siége. Le Maréchal de Montmorenci jugea que ce seroit tenter l'impossible que de vouloir la mettre en état de défense; parce que, outre qu'il auroit fallu trop de tems pour la fortifier, l'on n'auroit sçu où trouver le nombre de pionniers nécessaires pour un si grand ouvrage; ainsi il fut décidé que cette ville seroit abandonnée. Une des raisons du Maréchal

1536.

étoit, que si l'Ennemi échouoit devant la premiere place qu'il attaqueroit, cet échec rabattroit beaucoup de son orgueil, & ne contribueroit pas peu à lui faire perdre courage. Il étoit de même évident que si nous nous voyions enlever de vive force une place importante que nous aurions entrepris de défendre, c'en seroit assez pour décourager nos troupes, en leur faisant perdre l'espérance de résister à l'Ennemi. L'heureux succès des opérations de la campagne dépendoit des commencemens : il falloit que l'Ennemi apprît qu'il n'étoit pas invincible, & que le François connût qu'il pouvoit vaincre quelquefois. Telles furent les considérations qui déterminerent le Maréchal à ordonner, que la capitale de la Provence fût démantelée, & que l'on enlevât de cette place tous les vivres qui s'y trouveroient. 1536.

Cependant Bonneval, à qui il avoit été commandé de faire le dégât, étoit arrivé à Brignolles, où Miolans, Vassé, & quelques autres Capitaines avoient ordre de se retirer, après qu'ils auroient exécuté les commissions dont ils avoient été chargés; L'Armée Impériale hâte sa marche.

& là ils devoient délibérer enſemble ſur ce qu'il convenoit de faire pour le ſervice du Roi. Le Comte de Tende, Grand-Sénéchal & Lieutenant de Sa Majeſté en Provence, & le ſieur de Boiſſi, Chevalier de l'Ordre & premier Gentilhomme de la Chambre, s'étoient rendus à Brignolle avec des lettres du Maréchal adreſſées à Bonneval, par leſquelles il lui étoit ordonné de faire tout ce qu'il pourroit pour ſurprendre quelques Coureurs de l'armée Impériale, afin que l'on pût être informé des deſſeins de l'Ennemi & de la route qu'il devoit prendre : il lui étoit auſſi enjoint de hâter le dégât, parce que l'on avoit appris par des Eſpions que l'Empereur s'étoit avancé vers Canes, & que Ferdinand de Gonzague devoit le lendemain marcher en avant avec dix-huit cent chevaux & ſix mille Lanſquenets. L'on ſçut auſſi que les habitans du Luc, petite ville qui ſe trouve ſur le chemin de Fréjus, n'avoient pas voulu ſouffrir que les gens de guerre, qui avoient été envoyés pour faire le dégât, exécutaſſent leurs ordres. Pour mettre ces mutins à la

1536.

raiſon, l'on fit partir un renfort de cinq cens hommes de pied, qui acheverent de ravager le plat-pays. Le ſieur de Vaſſé, qui venoit de Fréjus, & qui avoit paſſé par le Luc, rapporta que l'avant-garde de l'armée ennemie marchoit vers cette derniere place; & ſur ce qu'il avoit appris que le Mèſtre de Camp s'éloignoit aſſez ſouvent du gros de la troupe pour aller en avant, il demanda qu'il lui fût permis de marcher à ſa rencontre pour prendre langue des Ennemis, ainſi qu'il avoit été ordonné par le Maréchal. Mais cette entrepriſe parut trop hazardeuſe; vu ſur-tout que le Roi avoit expreſſément commandé que l'on ſe tînt ſur la défenſive, & que l'on évitât avec un ſoin extrême toute occaſion, qui nous mettant dans la néceſſité d'en venir aux mains avec les Ennemis, auroit pu leur donner ſur nous quelque avantage. Il faut ajoûter que Bonneval, qui entretenoit juſques dans le camp de l'Empereur des Eſpions, dont il recevoit chaque jour des avis bien ſûrs, étoit informé, que lorſque l'Ennemi faiſoit prendre le devant à quelque petite 1536.

1536. troupe, il avoit coûtume de la faire soutenir par de nombreux détachemens qui avoient ordre de marcher par un autre chemin ; & ce jour-là même il en avoit fait lui-même l'épreuve. Averti que quatre-vingt chevaux étoient venus se poster près d'un moulin à deux lieues en deçà de Fréjus, il avoit détaché quelque monde pour les surprendre ; & il fut informé que plus de six cent chevaux avoient profité des ténebres de la nuit pour venir se mettre en embuscade près du même endroit.

Nous nous retirons à S. Maximin.

Ainsi il fût arrêté que pour ne s'exposer à aucune surprise, l'on iroit ce jour-là loger à Saint Maximin, que le bagage marcheroit en avant, & que l'on feroit la plus grande diligence qui se pourroit pour achever le dégât de Brignolles (*a*) & des environs.

Vassé n'ayant pu obtenir la permission qu'il avoit sollicitée avec

(*a*) Un Auteur, qui pour l'exactitude peut être mis en parallèle avec Varillas, c'est Gregorio Leti ; il dit, dans son histoire de la vie de Charles V, que Ferdinand de Gonzague prit Brignolle, place assez considérable, qu'il abandonna au pillage, & où les Impériaux firent un riche butin.

ardeur, se hâta d'aller rejoindre Montéjan son Capitaine, à qui il fit un fidéle rapport de tout ce qu'il avoit vu & entendu depuis qu'ils avoient été éloignés l'un de l'autre. Ce récit ne servit qu'à enflammer toujours plus le courage du brave Montéjan, qui brûloit d'envie de se signaler par quelque action mémorable. S'étant adressé au Maréchal de Montmorenci, qui se préparoit à aller visiter Arles, il lui demanda, que pendant son absence il lui fût permis d'aller se mettre à la tête de sa Compagnie, & d'essayer s'il ne pourroit pas surprendre quelque détachement de l'armée ennemie : & là-dessus il apprit au Maréchal qu'un Mestre de Camp de l'Empereur marchoit avec un petit corps de troupes qui pouvoient être aisément enlevées ; mais quoiqu'il pût dire, le Maréchal lui témoigna que ce n'étoit en quelque façon que malgré lui qu'il se rendoit à ses instances ; & ce ne fut qu'après l'avoir vivement exhorté à ne rien donner au hazard, & à ne pas s'engager si avant qu'il ne pût se retirer le même jour en quelque lieu de sûreté, sans trop fa- 1536.

tiguer ſes chevaux, de peur qu'il ne
1536. lui arrivât quelque déſaſtre, qui, dans les commencemens de la guerre, ſeroit d'une dangereuſe conſéquence.

Le Maréchal ayant depuis reflé-chi ſur la bouillante vivacité de Montéjan, qui ſelon toutes les apparences ne lui permettroit pas de ſe ſouvenir des ſages conſeils qu'il venoit de lui donner, ce qui devoit cauſer le malheur qui arriva bientôt après, lui dépêcha en toute diligence un Ecuyer avec un ordre exprès de revenir ſur ſes pas : & pour adoucir la peine que pouvoit lui faire ce ſubit changement d'avis, il lui marquoit qu'il avoit à le charger de l'exécution d'une entrepriſe dont le ſuccès étoit plus certain, qui lui feroit beaucoup plus d'honneur, & dans laquelle il s'agiſſoit de rendre au Roi un ſervice très-important ; mais le malheur voulut que l'Exprès qu'on lui avoit envoyé prît un autre chemin, & qu'il arrivât trop tard. Montéjan tranſporté de joye pour le conſentement qu'il avoit extorqué plutôt qu'obtenu, s'étoit ſur le champ mis en marche ; & ayant

rencontré sur sa route le bagage que l'on conduisoit à Saint Maximin, il obligea ceux qui le menoient de retourner sur leurs pas : mais Bonneval qui achevoit de ravager les environs de Brignolle, étant arrivé sur ces entrefaites, ordonna que le bagage continuât de marcher en avant. 1536.

Imprudente entreprise de Montejan.

Montéjan trouva à Brignolles le Comte de Tende & Boissi, à qui il apprit que son intention étoit de s'approcher de l'Ennemi, & qu'il se proposoit d'enlever le Mestre de Camp dont nous avons parlé. Boissi, non moins hardi & entreprenant que Montéjan, s'offrit à partager avec lui la gloire & les dangers de l'exécution : mais ils convinrent qu'avant toutes choses ils prendroient l'avis de Bonneval qui étoit leur ancien, & qu'ils n'oublieroient rien pour lui faire approuver leur projet. L'ayant donc fait prier de se rendre chez le Comte de Tende, où ils s'étoient assemblés, l'on délibéra sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans les conjonctures présentes. Montéjan dit que le Maréchal lui avoit permis de s'approcher de l'a-

vant-garde Impériale, & de char-
1536. ger l'Ennemi, s'il ſe préſentoit une occaſion favorable de l'attaquer avec avantage; que cette occaſion s'offroit heureuſement telle qu'il pouvoit la deſirer, & qu'il étoit réſolu d'en profiter: ſur quoi il rapporta ce que Vaſſé lui avoit appris de la marche du Mèſtre de Camp Impérial. Bonneval, réſolu de s'en tenir à ce qui avoit été décidé dans le Conſeil, repréſenta que le ſuccès de l'entrepriſe que l'on propoſoit, ne pouvoit être que d'une très-médiocre utilité pour le ſervice du Roi; & que ſi au contraire le malheur vouloit que l'on échouât, l'échec que l'on eſſuyeroit auroit les plus funeſtes ſuites. Que l'intention de Sa Majeſté & celle de ſon Général étoit, que l'on évitât avec un ſoin extrême tout ce qui pourroit fournir à l'Ennemi l'occaſion de remporter ſur nous le moindre avantage; que c'étoit-là en effet le parti le plus ſage que l'on pût prendre; & qu'il falloit le ſuivre. Montéjan repartit qu'il n'étoit pas douteux que l'on ne dût ponctuellement exécuter les ordres du Roi & ceux du Maréchal;

mais qu'il ne penſoit pas que leur intention fût, que l'on ne tirât pas avantage des occaſions favorables qui pouvoient ſe préſenter. Bonneval ſçavoit que Montéjan avoit donné des preuves ſignalées de ſa valeur dans la derniere guerre du Piémont; & il ne pouvoit intérieurement déſapprouver la bouillante ardeur, qui ſouvent ne lui permettoit pas de réfléchir ſur les dangers auſquels il s'expoſoit. Mais s'étant imaginé qu'il avoit voulu le déſigner dans la réponſe qu'il venoit de lui faire, il ne put diſſimuler qu'il ſe ſentoit vivement offenſé: & répondit avec aigreur qu'on l'avoit vu dans pluſieurs occaſions marcher de bonne grace à l'Ennemi; & que, s'il ſe fût préſenté quelque choſe de bon à faire pour le ſervice du Roi, il n'auroit pas laiſſé échapper une ſi belle occaſion, & qu'il ſe feroit bien gardé d'attendre que ni lui ni perſonne autre vînt lui apprendre ce qu'il devoit faire: & enfin il ajoûta qu'ayant des avis certains de la marche de l'Ennemi, & que connoiſſant d'ailleurs les intentions du Roi & l'état préſent des affaires du Royau- 1536.

me, il perſiſtoit dans le deſſein
1536. ſe retirer à Saint Maximin, ainſi qu
avoit été réſolu dans le Conſeil
qu'au reſte il ne pouvoit qu'exho
ter Montéjan à renoncer au proje
qu'il méditoit; mais que s'il s'obſti
noit à vouloir l'exécuter, il ne de
voit pas eſpérer qu'on lui donnâ
pour l'eſcorter le peu de troupes
qui ſe trouvoient alors raſſemblées
à Brignolles, & qui ne conſiſtoient
qu'en deux cent cinquante hommes
d'armes & trois mille hommes de
pied, parce que ce ſeroit s'expoſer
à s'attirer ſur les bras l'avant-gar-
de toute entiere de l'Empereur, &
qu'ainſi l'on riſqueroit de perdre
beaucoup ſans eſpérance d'aucun
avantage conſidérable.

La concluſion fut donc priſe de dé-
loger promptement, & de continuer
le dégât. Les Légionaires du pays
ſe mirent les premiers en marche,
& ils étoient ſuivis du Capitaine
Claude Gaſcon qui achevoit de ra-
vager ce qu'ils avoient épargné;
parce qu'ils ne pouvoient ſe réſou-
dre à gâter les bleds, & à piller
les maiſons de leurs parens & de
leurs voiſins. Montéjan mit pied à

terre à Tourbes, village qui se trouve à mi-chemin de Brignolle & de Saint Maximin, parce qu'il y avoit une partie de sa compagnie logée dans cet endroit. Bonneval s'y arrêta aussi pour s'y rafraîchir. Montéjan déclara qu'il ne passeroit pas outre, & que son dessein étoit d'aller donner ce jour-là même quelque chaude allarme à l'Ennemi; & là-dessus il pria Bonneval de lui donner quelques-uns de ses gens, qui avoient une parfaite connoissance du pays. Ce fut en vain que celui-ci tâcha de le détourner de son premier dessein: n'ayant pu vaincre son obstination, il lui donna un homme d'armes, & douze archers de sa compagnie, le recommanda à Dieu, & remonta à cheval pour suivre sa troupe qui approchoit de Saint Maximin. Le lendemain matin, Boissi, accompagné de vingt-cinq hommes d'armes de sa compagnie très-bien équippés, vint prendre congé de Bonneval & du Comte de Tende, à qui il apprit qu'il alloit se joindre à Montéjan. Ils lui représentérent, mais inutilement, les dangereuses suites que pouvoit avoir une si dan-

1536.

gereuſe entrepriſe ; qu'il devoit con-
1536. ſidérer qu'ils étoient l'un & l'autre Chevaliers de l'Ordre de Sa Majeſté, & qu'ils occupoient les premieres places auprès de la perſonne du Roi. Boiſſi répondit que ſi ſa parole n'étoit pas engagée, il ſe garderoit bien de la donner ; mais que ſon honneur ne lui permettoit pas de reculer : il promit cependant que dès qu'il ſeroit arrivé à Tourbes, il n'oublieroit rien pour gagner Montéjan & le ramener avec lui.

Bonneval & le Comte de Tende s'arrêtérent à Saint Maximin, & dépêchérent de-là le Capitaine Claude pour aller ravager les environs de Marſeille. Ils firent auſſi venir de Bargemont les hommes de pied & de cheval, qui étoient ſous les ordres de Paul Cerès, & les envoyérent du côté de la montagne pour y faire le dégât. L'on apprit le lendemain que Boiſſi & Montéjan avoient été faits priſonniers ; & ſur cet avis l'on depêcha vingt chevaux juſqu'à Tourbes pour avoir des avis certains du détail de cette affaire. Bourguignon, un des hommes d'armes de la Compagnie de Boiſſi, rappor-

ta qu'il les avoit lui-même vu prendre & ramener à Brignolles. La Jaille, un des Lieutenans de Montéjan, étoit d'avis que l'on ſe mît ſur le champ en marche pour aller les délivrer ; mais Bonneval & le Comte de Tende ne jugerent pas qu'avec cinq Enſeignes de Gendarmerie & trois mille hommes de pied, l'on pût entreprendre de forcer l'avant-garde de l'armée Ennemie, compoſée de dix-huit cens chevaux & de ſix mille Lanſquenets. Ainſi ils prirent le chemin de Treiz, & trouvérent près de là la troupe du Capitaine Cérès qui s'étoit déja rafraîchie. Vingt chevaux furent détachés avec ordre de s'approcher de Saint Maximin, pour ſçavoir ſi les Ennemis marchoient en avant ; & une partie de la troupe fut deſtinée à faire le guet pendant que le reſte faiſoit halte. Ce fut à Treiz que Bonneval & le Comte de Tende reçurent des lettres du Maréchal de Montmorenci qui leur furent remiſes par Bois Dauphin, à qui ils avoient ordre d'apprendre comment ils s'étoient acquittés de la commiſſion dont ils avoient été chargés. Bois Dauphin 1536.

fut renvoyé au Maréchal, avec la
1536. triſte nouvelle de la perte que nous venions de faire à Brignolles.

Sac d'Aix. Treiz fut livrée au pillage ; parce que les habitans avoient obſtinément refuſé d'obéir aux ordres réitérés qui leur avoient été donnés de tranſporter leurs vivres en quelques places fortes. De Treiz l'on marcha à Aix, où ſe rendirent dès le même ſoir les divers corps de troupes, qui avoient été diſperſées en Provence pour y faire le dégât. L'on trouva dans cette place une prodigieuſe quantité de munitions de bouche ; parce que tous les habitans des environs y avoient tranſporté leurs vivres & leurs meubles. Dès que l'on eût commencé à mettre cette Capitale en état de défenſe, le ſieur de Bonnes & les autres Capitaines qui y avoient été envoyés pour faire le dégât, ne furent obéis que lorſqu'ils ſe virent ſoutenus par de nouvelles troupes ; chacun ſauva à la hâte ce qu'il put de plus précieux ; & le reſte fut ou brûlé ou gâté, les tonneaux de vin furent défoncés, les moulins détruits, les meules briſées; on enleva tout le fer qui pouvoit ſer-

vir à les rétablir, & on envoya au camp d'Avignon tous les artisans dont les Ennemis auroient pu s'aider. Le sac de cette malheureuse ville se fit avec tant de précipitation, que l'on n'eut pas le tems de gâter ou d'enlever toutes les provisions qui y avoient été amassées. Sur l'avis que l'on eut de la proximité de l'armée Ennemie qui étoit venuë loger à Saint Maximin, nous abandonnames promptement Aix, & nous nous retirâmes à Salon, où la compagnie d'hommes d'armes du Maréchal d'Aubigni avoit été envoyée dès les commencemens pour ravager les environs. *Mais le Lieutenant qui avoit charge de ce faire avoit plus mis de peine*, dit notre Historien, *à vuider les borses de deniers, que les greniers de bled, ne les granges de fourages.* 1536.

Je reviens au Maréchal de Montmorenci, qui comme nous l'avons dit, étoit parti de Marseille à dessein d'aller visiter la ville d'Arles. Il sçut par ses espions & par les prisonniers qui lui avoient été envoyés, que quoique l'on raisonnât différemment sur la route que de-

voit tenir l'Empereur, la commune
1536. opinion cependant étoit, qu'il ſe propoſoit de marcher droit à Marſeille, & d'aſſiéger cette place par Mer & par Terre; parce qu'il eſpéroit qu'il arriveroit de deux choſes l'une; ou qu'il l'emporteroit d'aſſaut, ou que le Roi, obligé de venir la ſecourir en perſonne, ſe verroit dans la néceſſité d'accepter le combat qu'il étoit bien réſolu de lui livrer. L'on apprit de plus, que l'Empereur méditoit un autre projet, qui étoit d'attaquer Arles, s'il ne réuſſiſſoit pas dans ſon premier deſſein; & qu'il n'attendoit plus que l'arrivée de ſa Flotte, où il avoit fait embarquer ſa groſſe Artillerie avec la plus grande partie de ſes munitions de guerre & de bouche.

Le Maréchal fait fortifier Arles.

Quoique la plûpart de ces avertiſſement, fuſſent donnés par des eſpions ou des priſonniers, dont le raport pouvoit être ſuſpect, l'on avoit cependant tout ſujet de penſer, que c'étoient là les véritables deſſeins de l'Empereur: & c'eſt ce qui détermina le Maréchal à hâter les fortifications d'Arles. Après en avoir exactement viſité les dehors & les

dedans, les Officiers qui l'accompagnoient convinrent tous de la nécessité qu'il y avoit de la mettre en état de défense ; à cause de sa situation, qui auroit rendu l'Ennemi maître du Rhône, si le malheur eût voulu qu'il se fût emparé de cette place. Mais la difficulté étoit que l'on n'avoit que bien peu de tems pour la fortifier. L'activité du Général suppléa à ce défaut : il traça lui-même le dessein des fortifications, fit venir de toute part un grand nombre de Pionniers & de Travailleurs, leur donna des Chefs, chargés de les diriger dans leurs ouvrages, & de les faire diligenter : & pour mettre la place en état de soutenir un long siége, il la pourvut abondamment de munitions de guerre & de bouche, & y nomma les Officiers qui devoient y commander. Ces dispositions étant faites, il envoya ordre à Chandenier, son Lieutenant en Languedoc, de se tenir prêt à faire dans cette Province de nombreuses levées de troupes, dès qu'il apprendroit que l'Ennemi voudroit y faire une descente : précaution, qui comme nous le verrons 1536.

1536. fut prise très-sagement. D'Arles, le Maréchal alla visiter Tarascon & Beaucaire, villes situées sur le bord du Rhône, à l'opposite l'une de l'autre : son dessein étoit d'en faire réparer les fortifications ; mais il ne voulut se décider, que lorsqu'il seroit de retour au camp d'Avignon, où avoit déja été portée la nouvelle de la défaite de Montejan ; & il n'étoit que trop à craindre que ce bruit répandu dans toute l'Armée, n'eût fait sur les esprits de mauvaises impressions, que l'on ne pouvoit trop tôt dissiper ; voici le détail de cette premiere action, qui nous causa les plus vives allarmes.

Montejan & Boissy sont faits prisonniers.

Montejan & Boissi, avoient, ainsi qu'ils en étoient convenus, assemblé leurs gens à Tourbes ; leur troupe consistoit en cent trente ou quarante hommes d'armes de leurs compagnies, & un petit nombre de chevaux & d'archers de la compagnie du Comte de Tende, & de celle de Bonneval, & en quelque Infanterie, qui étoit sous les ordres de San-Petre Corse, de Wartis Navarrois, & du Capitaine la Molle, Provençal. L'armée ennemie, après

avoir séjourné trois jours à Frejus, où elle s'étoit arrêtée pour délibérer sur la route qu'elle devoit prendre, s'étoit avancée vers les bords de l'Argense. Gonzague qui conduisoit l'avant-garde avoit passé cette riviere à la tête de la Cavalerie légére, & s'étoit approché de la petite ville du Luc. Montejan & Boissi, avertis par leurs espions de ces mouvemens de l'armée ennemie, étoient montés à cheval de grand matin, & ils étoient arrivés un peu après midi aux portes du Luc, où le Mestre de camp Impérial, étoit venu avec un détachement marquer les logis pour l'avant-garde. Peu s'en fallut que Vassé, Lieutenant de Montejan, & Torigni, Guidon de la compagnie du Comte de Tende, qui étoient à la tête des coureurs, ne le surprissent avec tout son monde; mais il eut le bonheur de se sauver; & ayant rejoint l'avant-garde, l'allarme fut en un moment répanduë dans tout le camp ennemi. Montejan & Boissi jugeant par le bruit des Tambours & des Trompettes, qu'ils alloient avoir sur les bras une partie de l'Armée Impériale, firent sonner prom- 1536.

ptement la retraite, & reprirent le
1536. chemin d'Aix, étans réſolus de s'éloigner le plus qu'ils pourroient : mais étant arrivés à Brignoles, à l'entrée de la nuit, ils furent obligés de s'y arrêter pour y faire repoſer leurs troupes, également épuiſées & par les fatigues d'une marche précipitée, & par les chaleurs exceſſives qu'elles avoient eſſuyées. Vaſſé eut ordre de faire conſtruire des barrieres & de mettre des gardes avancées à tous les avenues de la place ; & les Officiers ne deſcendirent de cheval, que lorſque tous leurs ſoldats eurent pris leur logement. (a)

(a) L'Auteur de la nouvelle hiſtoire d'Eſpagne, dit, qu'un corps de ſix cens hommes commandé par les Chevaliers Montejan & Boiſſi, fondit tout-à-coup proche de Brignolles, ſur l'avant-garde de l'armée Impériale mais Dom Ferdinand Goncaga, le reçut avec tant de valeur, que tous ces François furent tués ou fait priſonniers avec leurs Commandans. Quelle valeur dans ce Général ennemi ! il eſt à la tête de dix huit cent chevaux & de ſix mille hommes de pied, & ſes forces lui ſuffiſent pour défaire un détachement ennemi de ſix cens hommes ! Montejan étoit bien éloigné de vouloir attaquer l'avant-garde, il n'avoit deſſein que de ſurprendre ou d'enlever un Meſtre de Camp, qui marchoit avec une très-petite eſcorte.

Cependant

Cependant l'avant-garde de l'armée ennemie, avoit pris les armes, & Ferdinand de Gonzague, qui croyoit ou feignoit de croire, que 1536.

Il arriva, au ſujet de la priſe de Montejan, un fait aſſez ſingulier : Trois Officiers ſe diſputerent à qui il appartiendroit ; le premier alleguoit pour raiſon qu'il lui avoit ôté ſa maſſe de fer ; le ſecond ſe fondoit ſur ce qu'il lui avoit arraché le gand de la main ; & le troiſiéme repréſentoit qu'il l'avoit arrêté en prenant la bride de ſon cheval. Ferdinand de Gonzague fut établi juge de cette diſpute, & il décida en faveur de Marſilio Sola de Breſſe, qui avoit ſaiſi la bride du cheval, parce que par là il avoit ôté au priſonnier le moyen de pouvoir s'enfuir.

Voici comme Paul Jove, auteur fécond en bévües, raconte la priſe de Montejan. Il dit que les Impériaux s'approchant de Brignolle, Montejan & Boiſſi furent avertis par les gens du pays de la venue de l'ennemi : que Boiſſi fut d'avis que l'on ſe retirât promptement ; mais que Montejan s'y oppoſa ; & que ſans s'embarraſſer du nombre, il fit monter ſa petite troupe à cheval. Le fait eſt qu'ils furent ſurpris l'un & l'autre, & qu'ils n'étoient pas aſſez forts pour vouloir en venir aux mains avec toute l'avant-garde de l'armée ennemie : mais ce que je ne pardonnerai pas à Paul Jove, c'eſt d'avoir avancé que le brave Boiſſi ſe déguiſa pour ſe ſauver en ſimple ſoldat, ayant jetté ſes plus riches ornemens ; que malgré ſon déguiſement il fut reconnu & conduit à Gonzague.

1536. la nôtre toute entiere s'étoit avancée jusqu'aux portes du Luc, résolut de fondre sur les derrieres decette partie de notre armée. S'étant mis pour cet effet à la tête d'une troupe de gens d'élite, il prit les devans; ayant eu la précaution de se faire suivre de près par le reste de l'avantgarde, qui, comme nous l'avons dit, étoit composée de dix-huit cent chevaux & de six mille Lansquenets, auſquels il se proposoit de se rejoindre s'il arrivoit qu'il fût obligé de se retirer. Le rapport de quelques voyageurs qu'il rencontra à mi-chemin de Brignolle & du Luc, lui apprit que le détachement qui avoit donné l'allarme étoit peu nombreux. Cependant pour avoir des avis plus certains, & être en même tems informé de la route que les nôtres avoient prise; il dépêcha quelques coureurs à qui il fit prendre les devans, & leur donna pour guide un Provençal né à Brignolle, qui après la levée du premier siége de Marseille, avoit suivi le Connétable de Bourbon à Milan, où il avoit été pourvû d'une charge de Sénateur. Il ne s'acquitta que trop bien de la commission dont il avoit

été chargé; il eut bientôt rejoint Gonzague, à qui il rapporta que le détachement qu'il poursuivoit n'étoit composé que de cent quarante chevaux, soutenus par trois cens hommes de pied, qui se trouvoient extrêmement fatigués & avoient été obligés de s'arrêter à Brignolle, d'où ils devoient déloger le lendemain matin avant le jour. Gonzague, sur cet avis, ordonna à une partie de son monde de prendre les devans, de côtoyer Brignolle, & d'aller se mettre en embuscade près du chemin par où nos gens devoient nécessairement passer. Ses ordres furent fidéllement exécutés. Un peu avant minuit, ceux qu'il avoit détachés de sa troupe passerent à côté de Brignolle, sans que notre guet s'apperçût de leurs mouvemens. Mais les chiens effarouchés par la multitude de la cavalerie Impériale qu'ils sentoient approcher, réveillerent Montejan & Boissi, qui monterent à cheval, & firent sortir de Brignolle quelques cavaliers pour sçavoir la cause de tant d'aboyemens extraordinaires. Mais ce bruit ayant cessé, & les cavaliers qui avoient été envoyés 1536.

1536. à la découverte ayant rapporté qu'il n'y avoit aucun sujet d'allarme, il fut ordonné que chacun se retireroit dans son logis pour s'y reposer, & que l'on continueroit de faire paître les chevaux sans cependant les déseller. C'étoient alors les nuits les plus courtes de l'année ; ainsi le jour ne tarda pas à paroître. Déja nos gens se préparoient à déloger, & pour éviter toute surprise l'on avoit fait sortir quelques cavaliers pour prendre langue. Ils eurent à peine fait un mille de chemin, qu'ils rencontrerent dix Chevaux-Legers qui alloient informer Gonzague de l'endroit où leur troupe s'étoit mise en embuscade. Nos gens les chargerent si vivement, qu'ils en prirent huit : les deux autres qui échapperent allerent promptement rendre compte à leur Général de ce qui venoit de se passer. Gonzague qui n'étoit qu'à cent pas de Brignolle, se flata qu'en se hâtant un peu il trouveroit nos gens en désordre, & que rien ne l'empêcheroit d'entrer dans la place qu'il pensoit être ouverte de toute part, ainsi qu'il en avoit été assuré par ses espions.

Dans cette espérance, il laissa à ses gens la liberté de doubler le pas, ne doutant pas que les troupes qui étoient à Brignolle ne dussent être surprises, avant que l'on eut pû les ranger en bataille; & c'est en effet ce qui seroit infailliblement arrivé, sans la sage précaution que l'on avoit eue de fermer la ville par des barrieres qui tenoient lieu de porte. Le jour qui paroissoit à peine ne permit pas aux ennemis de s'en appercevoir, & il y en eut plusieurs qui furent renversés de cheval pour avoir malheureusement heurté avec trop de violence contre ces barrieres. Notre guet, & une troupe d'arquebusiers commandés par le Capitaine Wartis, qui avoit été chargé de garder les deux côtés de l'avenue, soutinrent les premiers efforts de l'ennemi, pendant que Montejan & Boissi rangeoient leur monde en bataille. Quarante Chevaux-Legers des Impériaux furent laissés morts sur la place: de ce nombre fut un Officier de marque, Jean-Baptiste Peliacan, Boulonois, qui s'étoit mis à la tête du détachement ennemi, avec Valere Ursin & Etienne Delcamp 1536.

1536. l'ami particulier de Gonzague. Cependant l'embarras de Montejan & de Boiſſi étoit extrême. Ils avoient néceſſairement à opter entre ces deux partis, qui étoient, ou d'abandonner leur infanterie, ou de s'expoſer à être accablés par des forces bien ſupérieures à celles qu'ils avoient à oppoſer à l'ennemi. Pleins de confiance dans le courage de leurs troupes, ils ſortirent de Brignolle, ayant ordonné que les gens de pied marcheroient ſur les aîles, & que douze hommes d'armes commandés par Vaſſé formeroient l'arriere-garde. Le gros de l'avant-garde ne fut pas longtems ſans paroître; mais ce fut ſans d'abord oſer approcher. Il n'y eut qu'un Capitaine Eſpagnol nommé Sanche de Leve qui invitât Vaſſé à faire un coup de lance. Le défi fut accepté: les deux champions, après avoir rompu leurs lances, combattirent avec leurs maſſes d'armes, & éprouverent longtems leurs forces; mais enfin l'Officier Eſpagnol s'avoua vaincu, & donna ſa foi.

Cependant nos gens marchoient en ordre de bataille, ſe tenant extrê-

mement ſerrés enſemble, & ayant ſur les aîles quelques troupes d'arquebuſiers pour les ſoutenir. Les eſcarmouches commencerent bientôt, & elles nous reuſſirent preſque toutes, par l'attention que les hommes d'armes avoient de ne pas s'écarter & de venir reprendre leur rang dès qu'ils avoient chargé l'ennemi; il y eut un grand nombre d'Impériaux de tués ou de bleſſés à coups d'arquebuſe. Mais les choſes changerent de face, dès que les ennemis ne furent plus reſerrés dans des chemins étroits où ils ne pouvoient étendre leurs forces. Nous nous vîmes alors aſſaillis de toute part, & nous tombâmes peu de momens après dans l'embuſcade où nous étions attendus par une partie de la cavalerie ennemie. Il n'étoit plus poſſible à nos hommes d'armes de venir rejoindre leur troupe dès qu'ils avoient fait leur charge. Tous ceux qui ſe détachoient pour combattre ſe trouvoient ſur le champ enveloppés par les ennemis. Nos gens de pied, qui juſqu'alors avoient fait des prodiges de valeur, ne purent plus garder aucun rang, étant obligés de marcher 1536.

pêle mêle avec la Gendarmerie ; &
1536. ce qui augmentoit le courage de l'ennemi, c'eſt que ſes forces croiſſoient à chaque inſtant par les troupes qui arrivoient à la file ; & déja l'on découvroit les Lanſquenets avec le reſte de l'avant-garde ennemie. Depuis le point du jour juſqu'à huit à neuf heures du matin que nous battions en retraite, nous n'avions fait encore qu'une lieue de chemin. Enfin, accablés par le nombre, nous fûmes entiérement rompus & obligés de céder à la force. Nous eûmes environ ſix vingt hommes de pied de tués, avec huit hommes d'armes de la compagnie de Montejan, & quatre de celle de Boiſſi. De toute la troupe, il n'échappa que trois hommes d'armes, tout le reſte fut ou taillé en piéces ou fait priſonnier. On fait monter la perte des ennemis à ſix vingt hommes d'armes & à deux cent Chevaux-Legers, ſans parler d'un grand nombre de bleſſés. Montejan, Boiſſi & neuf autres Capitaines avec quelques jeunes Gentilshommes (*a*) qui avoient

(*a*) De ce nombre fut Meſſire Jean de Voyer, Vicomte de Paulmy, pour lors aſſez jeune d'â-

voulu partager la gloire de cette entrepriſe, demeurerent priſonniers. 1536.
De ce nombre fut Louis de Silly, Seigneur de la Rocheguyon, qui faiſoit ſa premiere campagne, & qui s'acquit en cette rencontre une grande réputation.

Gonzague, à la tête des Lanſquenet Impériaux arriva peu de momens après à Brignolle où avoient été conduits les priſonniers François. Après avoir fait placer des guets dans toutes les avenues de la place, il permit à ſes troupes de prendre quelque repos, & profita de ce tems pour écrire à l'Empereur, à qui il rendit compte de l'avantage que ſes armes venoient de remporter; il n'en falloit pas tant pour enfler la vanité de Charles V. Il parla de cet avantage comme d'une victoire qui étoit due, non au nombre, mais à la valeur de ſes ſoldats; il ne

ge; mais de haut cœur & vaillant: comme lors il en donna preuve, étant pris & bleſſé à la gorge d'un coup de lance, en danger de ſuivre une pareille fortune que ſon aîné avoit experimenté à la journée de Pavie, ſi Dieu ne l'eut réſervé pour encore faire de plus grands & remarquables ſervices à la Couronne. *Belleforet, dans ſes annales de France, page 558.*

1536. s'en tint pas-là ; habile dans l'art de mettre tout à profit, il écrivit en Italie & en Allemagne des Lettres qui devoient être rendues publiques, & où il s'exprimoit de façon, qu'il n'y avoit perſonne qui en les liſant, ne ſe fût imaginé que l'avant-garde de l'armée Françoiſe avoit été entiérement défaite ; & il donnoit même lieu de penſer que cette prétendue victoire avoit à demi abbatu le courage & les forces de ſes ennemis. Le but qu'il ſe propoſoit en cela étoit de s'attacher ceux qui deliberoient encore ſur le parti qu'ils devoient prendre, de lier toujours plus à ſes interêts ceux qui s'étoient déclarés en ſa faveur, & d'intimider ceux qui lui étoient oppoſés.

Sages arrangemens pris par le Maréchal de Montmorency.

Cependant la nouvelle de cette malheureuſe défaite ayant été portée au camp d'Avignon, elle y répandit une conſternation générale ; & ce qui l'augmentoit journellement étoit, que la peur qui s'étoit emparée des eſprits faiſoit le mal bien plus grand qu'il n'étoit. Le Maréchal de Montmorenci, qui avoit toujours craint l'infortune qui venoit de nous arriver, n'étoit pas peu embarraſſé

à imaginer comment il pourroit ré-
parer cette premiere perte moins 1536.
conſidérable en elle même, que par les ſuites qu'elle pouvoit avoir dans les conjonctures préſentes. Le courage qu'elle avoit inſpiré aux Ennemis, ſembloit être la meſure de la terreur qu'elle avoit répandu parmi les François. Le Maréchal ne pouvoit douter que les Impériaux ne fuſſent informés, qu'il s'en falloit bien que toutes nos forces ne fuſſent raſſemblées; & n'étoit-il pas à craindre qu'ils ne hâtaſſent leur marche pour venir nous attaquer; il voyoit d'ailleurs qu'il ne pouvoit, ſans un extrême danger, tenir la campagne avant que d'avoir reçu tous les ſecours qu'il attendoit. Nous n'avions en effet qu'un petit nombre de troupes que nous puſſions oppoſer à une armée formidable, toute compoſée de vieux ſoldats, & commandée par l'Empereur en perſonne. D'un autre côté le Général François ne jugeoit pas qu'il pût en ſûreté ſe renfermer dans ſon camp pour y attendre l'Ennemi; parce que ce camp qui n'étoit pas encore fortifié, pouvoit être forcé aiſément: s'arrêter

à Avignon, c'étoit s'exposer à être
1536. assiégé dans une place que l'on ne pouvoit espérer de garder, & qu'il eût été difficile de mettre en état de défense : que si l'on prenoit le parti d'aller jusqu'à Marseille, la seule place frontiére qui pût soutenir un siége, c'étoit laisser le chemin ouvert à l'Ennemi : & n'avoit-on pas sujet d'appréhender, que laissant Marseille derriére lui, il ne marchât en avant, & qu'il ne se fortifiât ou en-deçà ou au-delà du Rhône, sans qu'on pût lui opposer aucune résistance ?

Le Maréchal, après avoir murement considéré les dangers & les inconvéniens que lui laissoient entrevoir ces différens partis, se détermina enfin à tirer ses troupes d'Avignon, pour montrer à l'Ennemi que l'avantage qu'il venoit de remporter n'avoit rien fait perdre aux François de leur intrépidité & de leur bravoure. L'unique difficulté qui l'embarrassoit, étoit de sçavoir s'il auroit assez de tems pour fortifier le camp où il se proposoit de se retrancher ; mais il osa espérer qu'il pourroit suppléer à ce défaut par le

grand nombre de pionniers & de soldats qu'il employeroit, & par la vigilance & l'assiduité des Capitaines qui veilleroient à leurs travaux. Dans cette pensée, il hâta son retour à Avignon, d'où il écrivit au Roi pour l'informer des arrangemens qu'il avoit pris pour réparer la perte que nous venions de faire. Mais avant que les lettres du Maréchal arrivassent en Cour, le Roi reçut une autre nouvelle bien plus accablante, ce fut celle de la mort de Monseigneur le Dauphin (*a*). J'entrerai

1536.

(*a*) Point d'événement sur lequel les Auteurs ayent été plus partagés que sur celui-ci. Paul Jove, dit, que plusieurs soupçonnerent que ce jeune Prince avoit été empoisonné; que Montecuculi fut convaincu d'avoir commis ce détestable crime, & qu'il fut écartelé. Il ajoute que le jugement que l'on porta fut trop précipité, & que ce fut la seule violence des tourmens qui lui fit avouer qu'il avoit été sollicité par Antoine de Leve & Ferdinand de Gonzague : qu'il ne parut cependant aucun indice de poison : que ce Prince ne mourut que pour avoir bu de l'eau fraîche après s'être beaucoup échauffé à jouer à la paume.

Freron rapporte que la commune opinion étoit que le Dauphin fut empoisonné par Montecuculi, qu'il accusa Antoine de Leve & Ferdinand de Gonzague; que ce dernier

dans le détail de ce déplorable événe-
1536. ment, lorsque j'aurai achevé de rap-

le présenta à l'Empereur, qui lui fit beaucoup de questions sur l'ordre que le Roi observoit dans ses repas ; & qu'après l'avoir interrogé, il le renvoya à Antoine de Leve, dont il devoit recevoir les ordres ; que Leve l'exhorta à empoisonner le Roi & les Princes ses fils. Mais l'Empereur, ajoûte Freron, parut inconsolable de la mort du Dauphin, & son chagrin fut extrême, lorsqu'il apprit qu'on l'accusoit d'avoir eu part à cette mort. Et qu'étoit il besoin de poison, dit cet Historien, pour faire mourir ce jeune Prince ? sa mort ne vint que pour avoir voulu trop se rafraîchir en buvant beaucoup d'eau ; & il faut sçavoir que ce Prince n'étoit que trop sensible au plaisir de l'amour. *Francisco adolescenti tollendo e quid veneno opus fuisse, qui gravissima æstate Turnone longissimè vagatus, æstu sitique exagitatus, medioque in itinere identidem haustu aquæ refrigeratus fuerit, qui & aulicarum amore arderet.*

Montecuculi, dit Beaucaire, nomma dans la question Ferdinand de Gongaque, & Antoine de Leve Mais quelques uns attribuerent la mort de ce jeune Prince, à l'imprudence qu'il eut de boire de l'eau fraîche, après avoir longtems joué à la Paume ; & les autres aux excès auxquels il s'abandonna avec la belle de l'Estranges. *Delphinum non nulli ex parvæ pilæ ludo multo sudore madentem, aquâ frigidâ intemperantius haustâ ; alii ex nimiâ venere cum Lestrangiâ Aulicâ matronâ, mortem sibi consciviſſe existimarunt.*

Paradin, dit que le dessein de Montecuculi étoit d'empoisonner aussi le Roi, & qu'il fal-

porter ce que fit le Maréchal pour ôter à l'Ennemi l'espérance de forcer les 1536.

lut prendre bien des précautions pour sauver la vie à ce Prince. *Ac prope casus tulit ut Regem quoque tolleret ut summâ curâ adhibita custodia, huic foret. Delphinum, rei prospectum tanta vis invasit morbi, ut venenum depelli, nec valetudo restitui potuerit.*

Quelques uns, dit Fereras, ont attribué une action si horrible à la Reine Eleonor, belle mere du Dauphin & ont avancé que cette Princesse l'avoit commise par envie de voir ses propres enfans sur le Trône de France. D'autres marquent que le Dauphin s'échauffa extrêmement en se livrant avec excès comme un jeune-homme aux foiblesses de la nature humaine; & que pour se rafraîchir, il fit la faute de boire de l'eau extrêmement froide, ce qui fut la véritable cause de sa mort.

Gonzague & Antoine de Leve furent accusés, dit Mezerai d'avoir porté Montecuculi à commettre ce crime: mais les Impériaux rejetterent avec indignation un acte si noir sur Catherine de Medicis, disant qu'elle avoit voulu ôter cet Aîné de devant son mari, afin d'être Reine de France.

Nos Historiens, dit Dupleix, (& la procédure en fait foi) assurent que Montecuculi, corrompu par Gonzague & Leve, l'empoisonna & le confessa ainsi à la torture; ajoûtant à cela que l'Empereur même en avoit eu connoissance; ces deux Officiers, (je dis Gonzague & Leve) lui aiant présenté ce monstre, lequel n'offroit pas seulement de faire mourir le Dauphin, mais aussi le Roi

François dans leur camp d'Avignon.

1536. Dès qu'il fut arrivé dans cette ville, il commença par faire assembler les principaux Officiers de son armée, pour leur déclarer ses intentions qui furent généralement approuvées, & pour ôter en même tems de leurs esprits la peur que leur avoit causé la nouvelle de la déroute de Brignolle. Avant que le Conseil se séparât il ordonna que l'on fît sortir toutes les troupes de la ville, & qu'on les rangeât en bataille dans une prairie qui se trouve entre la Durance & Avignon. Dans le discours qu'il fit aux soldats, il leur représenta que la perte que nous venions d'essuyer, n'avoit rien qui dût nous étonner; que ces sortes de disgraces n'étoient que trop ordinaires dans toutes les guerres de quelque

& ses autres enfans; & que l'Empereur s'enquêta avec lui de l'ordre qu'on tenoit en la cuisine de la bouche du Roi. Ils rapportent aussi que Lopes de Sora, Ambassadeur pour l'Empereur à Venise, s'enquêtoit en ce même tems, qui regneroit en France, & à qui est-ce que son Maître auroit à faire, si le Roi & ses enfans venoient à mourir?

Je ne rapporterai pas ce qui se lit sur ce sujet dans plusieurs autres Auteurs, qui pour s'être copiés ne disent que la même chose.

importance ; mais que loin de nous abattre le courage, elle devoit ranimer notre ardeur, & nous engager à faire les plus grands efforts pour avoir notre revanche ; que cependant pour ne pas nous exposer à de nouveaux hazards, nous ne pouvions user de trop de prudence & de circonspection ; qu'à la vérité il ne pouvoit disconvenir qu'il n'eût été & qu'il ne fût encore très-sensible au malheur qui venoit de nous arriver, parce que l'entreprise qui nous avoit si mal réussi, avoit été formée sans aucune nécessité, & qu'elle avoit été imprudemment exécutée : mais que ce qui le consoloit, étoit que les François, quoiqu'accablés par la multitude, s'étoient jusqu'au bout comportés en gens de cœur & d'honneur ; que s'ils avoient été obligés de céder à la multitude des Ennemis qui les environnoient de toute part, ils avoient du moins eu la gloire de leur faire acheter bien cher cher le petit avantage qu'ils avoient remporté, par le grand nombre d'hommes qu'ils avoient perdu, ou qu'ils avoient ramené blessés ; que l'Ennemi avoit par con- 1536.

séquent appris à ses dépens que l'on
1536. ne peut attaquer la France sans s'exposer à faire de grandes pertes, & que le peu que l'on gagne ne peut entrer en comparaison avec ce que l'on perd; & qu'ainsi après les preuves que nous avions données de notre valeur, en combattant contre un ennemi bien supérieur en nombre, il ne nous restoit plus qu'à chercher les occasions de l'attaquer avec avantage, sans nous laisser décourager par les impertinens discours de quelques personnes, qui voudroient que l'on s'imaginât qu'une légere perte en annonce ordinairement de plus grandes pour l'avenir. » Je suis » bien éloigné, ajouta le Maréchal, » d'avoir une pareille pensée; car » s'il n'est point de guerre où l'on » n'ait à essuyer quelques revers de » fortune, ou au commencement, ou » vers le milieu, ou à la fin; pour- » quoi ne nous persuaderions-nous » pas que la déroute de Brignolle » étoit l'unique disgrace que nous » préparoit notre mauvaise fortune? » Encore cette disgrace peut-elle » nous être utile, puisqu'elle peut » également servir & à réveiller la

» la vigilance de ceux qui comman-
» dent, & à faire naître dans le cœur 1536.
» du ſoldat un vif deſir de ſe venger
» d'un Ennemi qui n'a vaincu que
» parce qu'il avoit la ſupériorité du
» nombre. " Ce diſcours du Maréchal qu'il prononça avec beaucoup de feu, fut ſuivi des acclamations de toute l'armée : à en juger par la joye qui étoit peinte ſur le viſage des ſoldats, l'on auroit dit qu'ils ſe croyoient aſſurés d'une victoire entiere.

Fortifications du camp d'Avignon.

Le Maréchal, après avoir harangué ſes troupes, choiſit lui-même l'aſſiette de ſon camp entre le Rhône & la Durance, un peu au deſſus de l'endroit où il avoit été auparavant tracé. Par le moyen du Rhône, l'on pouvoit tranſporter dans le camp toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche ; & la Durance étoit une forte barriére que l'on oppoſoit à l'Ennemi. Cette riviére, qui traverſe la Provence & qui ſe décharge dans le Rhône, a un cours ſi inconſtant, que les gens même du pays ne peuvent ſans danger s'expoſer à la paſſer à gué, à cauſe de l'inſtabilité & de la rapidité du fil de l'eau,

1536. qui entraîne quelquefois une ſi grande quantité de gros cailloux, que l'on ne trouve ſouvent aucun fond où l'on puiſſe aſſurer le pied. Mais ce n'étoit pas là le ſeul rempart qui dût défendre nôtre camp; le Maréchal fit entrer de nombreuſes garniſons dans toutes les places fortes qui étoient au de-là de la Durance; & par là il ôtoit à l'Ennemi la liberté de s'étendre dans la campagne, & d'y fourager. Il l'empêchoit en même tems de s'approcher trop près de notre camp, & il lui rendoit le trajet de la riviére plus difficile. Les deux côtés du camp qui n'étoient point environnés d'eau, furent fermés par un bon foſſé large de vingt-quatre pieds, & qui alloit en ſe rétréciſſant, de ſorte que le fond avoit un tiers moins de largeur que l'ouverture. A ce foſſé l'on en ajouta un autre où couloit un ruiſſeau, & qui traverſant le camp, recevoit par divers canaux les ordures de tous les quartiers de l'armée. Les nations furent logées à part pour éviter les querelles; la tente du Général fut dreſſée ſur une éminence, d'où il avoit vue ſur tout le camp,

& découvroit tout ce qui s'y paſſoit ; il voyoit ſi l'on avançoit les fortifications qu'il avoit ordonnées ; & il ſe paſſoit peu de jours qu'il ne commandât que l'on travaillât à de nouveaux retranchemens. 1536.

Il étoit enjoint aux Capitaines de venir tous les matins le trouver, pour recevoir ſes ordres. Dès que le ſoleil étoit levé, la Meſſe ſe diſoit dans ſa tente, à moins qu'il ne reçût quelques dépêches extraordinaires, qui demandaſſent une prompte réponſe ; & alors la Meſſe ſe diſoit plus tard. Après l'avoir entenduë, il faiſoit quelques tours de promenade dans ſon quartier ; & c'étoit-là le tems de ſes audiences ; il recevoit les Officiers avec politeſſe, écoutoit avec bonté tous ceux qui avoient à lui parler, ſe faiſoit un plaiſir de rendre juſtice à tout le monde, fut-ce un ſimple ſoldat qui eût eu des plaintes à lui porter. Il montoit enſuite à cheval ; & accompagné des principaux Officiers de l'armée, tantôt il faiſoit le tour du camp, & en viſitoit exactement les dehors ; & tantôt il parcouroit tous les quartiers, donnant ordre que l'on hâtât

Bon ordre établi par le Maréchal.

1536. les fortifications, & ayant un grand ſoin d'obvier à tout ce qui pouvoit troubler l'union & la concorde qui régnoient parmi les divers corps de troupes dont ſon armée étoit compoſée. Il parloit avec affabilité aux uns & aux autres, étant bien perſuadé qu'un Général qui ſe trouve à la tête d'une armée formée de différentes nations, ne peut trop ſe faire connoître à elles; & que pour pouvoir compter ſur leur obéiſſance, il faut auparavant s'être aſſuré de leur affection. Le dîner venoit enſuite; & c'étoit la coûtume du Maréchal d'inviter les Capitaines les plus expérimentés, ou ceux qui rempliſſoient les premieres charges. Si les affaires le demandoient, l'on tenoit conſeil après le repas, & l'on reprenoit les mêmes exercices de la matinée. Soins, fatigues, travaux, rien ne coûtoit à l'actif Général: auſſi en moins de quinze jours ſon camp ſe trouva défendu en dehors par un large & profond foſſé, & en dedans par de bons remparts de terre, revêtus d'eſpace en eſpace de plate-formes: & il eſt vrai qu'il eût été difficile au Maréchal de choiſir

quelque place où il eût pu être plus en ſûreté que dans ſon camp, & chaque jour il y faiſoit ajoûter quelque nouvelle fortification. Les remparts furent garnis d'une nombreuſe artillerie; de ſorte que l'Ennemi n'eût pu en approcher, ou tenter de monter à l'aſſaut, ſans s'expoſer à être foudroyé de toute part. Le Maréchal avoit de plus aſſigné à chaque Capitaine le poſte qu'il devoit garder, & il déſigna encore l'endroit où devoient venir ſe ranger les Chefs de chaque troupe, en cas d'alarme: mais c'eſt ce qui n'arriva pas. Le bon ordre qu'il avoit établi, ſa hardieſſe à tenir la campagne avec des forces bien inférieures à celles de l'Ennemi, ſa ſageſſe, ſa prévoyance, qui ne lui avoient laiſſé omettre aucune des meſures qu'il devoit prendre pour n'avoir aucune ſurpriſe à craindre, étoient de glorieux témoignages de ſon exactitude à exécuter les ordres qu'il avoit reçus de ſon Maître, qui lui envoyoit chaque jour de nouveaux ſecours: ce qui n'empêchoit pas que le Roi ne fortifiât toujours plus le camp qu'il avoit établi à Valence; & déja les 1536.

forces qui s'y trouvoient raſſem-
1536. blées mettoient Sa Majeſté en état de livrer une ſeconde bataille à l'Ennemi, s'il lui fût arrivé de forcer notre camp d'Avignon.

Affaires de Picardie. Pendant que la guerre ſe faiſoit en Provence, le Comte de Naſſau, & Adrien de Croi, Comte de Roeux, & Grand-Maître de la Maiſon de l'Empereur, étoient entrés en Picardie avec une armée de vingt mille Fantaſſins & de ſept mille chevaux; ils avoient ravagé le plat-pays, & pillé toutes les petites villes qui n'avoient pu leur oppoſer aucune réſiſtance. Ils s'étoient rendus Maîtres de Brai, qui étoit un paſſage ſûr la riviére de Somme, & avoient pris quelques autres places peu conſidérables; ils avoient auſſi tâché de s'emparer de Saint Riquier (*a*), mais ils avoient été répouſſés avec perte

(*a*) Les femmes ſe ſignalerent à la défenſe de cette place. Elles monterent ſur les remparts avec leurs maris, & inonderent les aſſiégeans d'eau bouillante & de poix fondue. Un grand nombre d'entre-elles qui avoient mis des habits d'hommes, combattirent avec l'épée & la pique, & eurent la gloire d'enlever deux Enſeignes aux ennemis. *Freron*, *pag.* 142. *Dupleix*, *pag.* 405.

de

de beaucoup de soldats & de quelque artillerie. En partant de-là, ils avoient feint de vouloir prendre un autre chemin, & peu s'en étoit fallu qu'ils n'eussent surpris Guise. Mais Charles, Duc de Vendôme, Gouverneur de Picardie, ayant rassemblé les garnisons de la Province, qui ne consistoient qu'en trois cens hommes d'armes & six mille Fantassins, non-seulement il obligea les Ennemis de repasser la Somme; mais pour se venger des ravages qu'ils avoient fait sur les frontiéres de France, il porta la guerre dans leur pays, où il pilla & saccagea quelques Bourgs & Châteaux. Il s'avançoit vers Marolles, ville qui n'étoit point fortifiée, mais où il y avoit une garnison de deux mille Impériaux, lorsque le Comte de Nassau, dont l'armée avoit été renforcée de quelques troupes, marcha au secours de cette place; ce qui engagea le Duc de Vendôme, qui ne vouloit point hazarder témérairement le peu de troupes qu'il avoit rassemblées, à repasser la Somme. En attendant qu'il eût reçu les secours que lui amenoit le Duc de Guise, Gouverneur de 1536.

Champagne, il commanda que l'on
1536. abandonnât les places frontiéres qui n'étoient pas en état de défenſe, ſans même excepter Guiſe, avec cette ſeule différence, que pour empêcher que l'Ennemi ne vint ſe loger dans la ville, il ordonna que la Garniſon ſe retirât dans le Château.

Priſe de Guiſe par les Impériaux.

Le Comte de Naſſau averti par ſes Eſpions, que pendant que l'on démanteloit Guiſe, & que les habitans n'étoient occupés que du ſoin de déménager, ceux qui étoient prépoſés à la porte du Château l'avoient abandonné pour faire plus promptement vuider la ville & en abattre les défenſes, réſolut de marcher vers cette place, ne doutant pas qu'il ne lui fût facile de ſurprendre la garniſon, & c'eſt en effet ce qui arriva. La retraite des gens de guerre dans le Château, ne fut pas aſſez prompte pour qu'il n'en tombât pas pluſieurs entre les mains des Impériaux, qui taillérent en piéces les plus pareſſeux. Le Comte de Naſſau ayant envoyé un trompette pour ſommer la garniſon de ſe rendre, le Commandant, & quelques

Officiers pleins de ſentimens d'honneur, furent d'avis que la place pouvoit ſoutenir un long ſiége : mais ce ne fut pas le ſentiment du plus grand nombre ; il y eût même pluſieurs ſoldats qui furent aſſez lâches pour ſe jetter dans les foſſés, préférant la honte de vivre avec ignominie à la gloire d'expoſer leur vie pour le ſalut de la patrie. Ainſi l'affaire ayant été décidée à la pluralité des voix, la garniſon ſe rendit à la premiere ſommation de l'Ennemi. Une ſi honteuſe lâcheté ne demeura pas ſans châtiment. Tous les Gentils-hommes qui s'étoient trouvés dans la place, furent quelque tems après dégradés de Nobleſſe. 1536.

La nouvelle de la reddition de Guiſe, & celle de la défaite de Montéjan, furent portées à Valence le même jour. Cette double perte fit ſur les eſprits des impreſſions bien différentes. Ceux qui ſe rappelloient tous les malheurs dont la France avoit été accablée, ce qui n'avoit pas empêché de reprendre le deſſus, ne crurent pas que l'on dût s'affliger beaucoup des diſgraces préſentes ; mais d'autres tiroient de ces pre- Mort du Dauphin.

mieres pertes, quoique peu consi-
1536. dérables en elles-mêmes, de funeſtes conjectures pour l'avenir. Il y en avoit enfin qui craignoient, non ſans raiſon, que l'Empereur, pour décrier les armes de la France, n'exagérât les avantages qu'il venoit de remporter ; & que n'avoit-on pas à appréhender de ſes impoſtures & de ſes artifices ? Le Roi, ſans paroître étonné des fâcheuſes nouvelles qu'un même jour lui apportoit, ne penſoit qu'aux moyens de réparer les pertes qu'elles lui annonçoient ; mais on en avoit une autre à lui apprendre, qui étoit irréparable, c'étoit la mort de Monſeigneur le Dauphin.

Ce jeune Prince, qui par ſes grandes qualités faiſoit l'admiration de toute la France, s'étoit embarqué ſur le Rhône, pour ſe rendre avec le Roi ſon pere à Valence ; mais une maladie extraordinaire, dont il fut attaqué en chemin, l'obligea de s'arrêter à Tournon, où il mourut le quatriéme jour, non ſans de violens ſoupçons d'avoir été empoiſonné. (*a*) La difficulté étoit de ſçavoir

(*a*) Paradin, dit que la mort du Dauphin,

comment on s'y prendroit pour annoncer au Roi une nouvelle si accablante, qu'il étoit cependant nécessaire qu'il apprît, & que l'on ne pouvoit lui cacher long-tems. Il falloit un consolateur ; & il n'y avoit personne dans toute la Cour qui n'eût lui-même besoin de consolation, tant étoit grande l'affection que l'on portoit à cet aimable Prince. Si dans les commencemens il dût cette affection au titre d'héritier présomptif de la Couronne, & à la parfaite ressemblance qu'il avoit avec son pere, il ne la dut dans la suite 1536.

fut suivie de deux prodiges ; le premier fut que l'on vit paroître trois Soleils ; & le second, qu'il y eut une si grande sécheresse, que plusieurs Rivieres demeurreent à sec. Voilà trois Soleils qui pourroient bien avoir été de l'invention de quelques Visionnaires. Quand au second prodige, voici ce que nous en apprend Mezerai : Il y eut, dit-il ? si peu de pluie & il fit de si grandes chaleurs durant tout le Printems, & tout l'Été de cette année 1536, qu'elles causerent une prodigieuse sécheresse ; elle tarit la plus grand part des Fontaines & des Puits, dessécha les Marais & les Etangs, & des plus grosses Rivieres en fit des foibles Ruisseaux, qui traînant à peine leurs eaux languissantes, se laissoient par-tout passer à gué, & en plusieurs endroits presque à pied sec.

qu'à ſes ſeules vertus ; & il eſt vrai
1536. qu'il étoit doué de toutes les qualités qui forment les plus grands Rois. Et que de meſures, que de précautions n'y avoit-il pas à prendre pour annoncer au pere la mort d'un fils ſi accompli ? Quel eſt le pere qui en la place du Roi n'eût ſuccombé ſous le poids de la plus vive douleur, ſi l'on eût eu une auſſi cruelle nouvelle à lui apprendre ?

Le Cardinal de Lorraine, qui depuis long-tems avoit toute la confiance du Roi, fut prié de ſe charger de cette triſte commiſſion : mais la parole lui manqua dès qu'il ſe fut préſenté devant Sa Majeſté. La douleur qui étoit peinte ſur ſon viſage fit comprendre au Roi que l'on avoit quelque grand malheur à lui annoncer. Et comme s'il eût eu un preſſentiment ſecret de l'infortune que l'on avoit à lui apprendre, il commença par demander des nouvelles de ſon fils. Le Cardinal, plus embarraſſé encore qu'il ne l'avoit été auparavant, ne put proférer une ſeule parole ; & ce ne fut qu'après avoir un peu repris ſes eſprits, qu'il

répondit en balbutiant & d'une voix tremblante, que la maladie du jeune Prince étoit augmentée ; mais qu'il falloit espérer que Dieu lui rendroit la santé. » *Je vous comprends*, » dit alors le Roi, *vous n'osez m'annoncer la mort de mon fils ; vous me faites seulement entendre qu'il mourra bientôt.* « A ces mots le Cardinal inclina la tête & baissa tristement les yeux, & ce signe fut toute la réponse qu'il fit. On vit dans ce moment tous les assistans fondre en larmes, ce n'étoit que sanglots & gémissemens. Le Roi, qui éprouva dans ce moment tout ce que la nature a de plus violent & de plus passionné, jetta un profond soupir, qui fut entendu des chambres voisines, & s'étant retiré vers une fenêtre, où il demeura seul pendant quelque tems, gardant un morne silence ; *Grand Dieu*, s'écria-t'il en élévant les mains & les yeux au Ciel, & ayant la tête nuë, *je sçais que je dois prendre en patience tous les maux qu'il vous plaît de m'envoyer : mais cette constance, cette fermeté d'esprit qui m'est si nécessaire, je ne puis l'attendre que de vous seul. O mon Dieu ! vous seul pouvez me la* 1536.

1536. *donner. Il vous a plu de m'éprouver par la diminution de mes Etats & la défaite de mes armées ; vous venez de m'enlever mon fils ; il ne vous reſte plus qu'à me dépouiller de tout. S'il eſt arrêté dans les décrets de votre divine Providence que ma patience doive être miſe à de nouvelles épreuves, faites-moi connoître Seigneur, votre ſainte volonté, & donnez-moi la force de m'y ſoumettre ; ſoutenez-moi ! ô mon Dieu, dans mon infirmité, puiſqu'il n'appartient qu'à vous ſeul d'élever l'homme au deſſus de l'humanité.*

Ainſi s'exprima la pieté de ce grand Roi. Les ſoupirs & les larmes de ceux qui m'ont appris les choſes touchantes que je viens d'écrire, ne leur permirent pas de m'en dire davantage ; je ſens dans ce moment même que les larmes coulent, malgré moi, de mes yeux : ainſi je ne m'étendrai pas ſur un ſujet ſi affligeant, j'ajoûterai ſeulement que l'Empereur lui-même (quoique quelques-uns de ſes principaux Officiers ayent été accuſés d'avoir été les auteurs de l'affreux parricide, qui enleva à la France un Prince qui faiſoit ſes plus douces eſpérances) ne put s'empêcher

d'en parler avec de grands éloges, lorſqu'il apprit la nouvelle de ſa mort. Nous devons croire, qu'ayant eu dès ſes plus tendres années toutes les vertus qui forment le caractére d'un Prince accompli, Dieu ne l'aura enlevé de ce monde, que pour le rendre dans le Ciel plus grand encore qu'il n'auroit été ſur la terre; nous devons auſſi eſpérer, que ſi Dieu a permis que ce Prince nous ait été ravi par la plus horrible de toutes les barbaries, ſa juſtice ſe plaira à tirer une éclatante vengeance de tous ceux qui auront eu quelque part à un auſſi abominable forfait. 1536.

Je reviens au Roi, dont la conſtance fut un objet d'admiration pour tous ſes ſujets; il apprend en un même jour trois nouvelles capables de ſurmonter la fermeté la plus préparée à ſupporter toutes les malices de la fortune; & ſon courage, ſa grandeur d'ame, ſa religion ne ſe démentirent point dans de ſi cruelles épreuves. Il fit à Dieu un ſacrifice de ſa douleur, & oſa mettre toute ſa confiance dans ſon ſecours. Loin de ſe laiſſer abattre, il ne relâcha pas un

1536. seul moment de l'application continuelle qu'il apportoit aux affaires; dès le soir même il tint conseil, & il ne se mit au lit qu'après avoir fait différentes dépêches à ses Lieutenans Généraux.

Le lendemain, il fit appeller Henri Duc d'Orleans, son second fils, à qui il parla en ces termes : *Mon fils*, lui dit-il, *vous avez perdu votre frere, & moi mon fils ainé. Une perte si accablante, doit m'affliger d'autant plus, que les vertus de votre frere, l'avoient rendu l'objet de la tendresse & de l'admiration de mes sujets. Tâchez mon fils, de l'imiter, & même s'il se peut de le surpasser; empêchez qu'on ne le regrette, & montrez-vous tel qu'on le voie revivre en vous. Je souhaite que ce soit là l'objet de toutes vos pensées, & de tous vos desirs. Mettez votre confiance en Dieu, il ne vous abandonnera pas.* Le Roi fut interrompu par les soupirs & les larmes de tous les assistans. La mémoire du Dauphin, la présence du jeune Prince qui le remplacoit, la fermeté & la constance de leur Pere, qui se faisoit les plus grandes violences pour commander à sa douleur; combien de

sujets d'attendriſſement ! Je m'arrête, pour eſſuyer les larmes que m'arrache la mémoire encore récente du triſte évenément que je décris, & dont je remets la ſuite à une autre tems, pour ne pas d'abord trop affliger mon Lecteur. 1536.

Le Roi, à l'iſſuë du Conſeil, écrivit aux Ducs de Vendôme & de Guiſe, le premier Gouverneur de Picardie, & le ſecond de Champagne, pour leur ordonner de hâter la nouvelle levée de Lanſquenets, dont ils devoient renforcer leur armée. Sa Majeſté envoya auſſi ordre au Comte Gui-Rangone, à Caguino de Gonzague, & aux autres Capitaines Italiens, de faire le plus de diligence qu'ils pourroient, pour raſſembler les gens de guerre qu'ils étoient chargés de lever : & il leur étoit recommandé de tailler tant de beſogne à l'ennemi, qu'il fût obligé de faire repaſſer en Italie une partie des forces qu'il avoit menées en France. Le Maréchal de Montmorenci reçut ordre de continuer, ainſi qu'il avoit commencé, de ſe faire exactement informer des deſſeins de l'Empereur, & de tous les

mouvemens qu'il feroit faire à ſon armée, afin de ſe régler ſelon les divers avis qu'il recevroit. On dépêcha aux Suiſſes, des gens qui avoient une parfaite connoiſſance de la carte de leur pays, & qui étoient chargés de les amener en Provence par la voye la plus courte. Je commencerai à parler des expéditions du Comte Rangone, & de tout ce qui ſe paſſa en Piémont, depuis la reddition de Foſſan, & je paſſerai enſuite aux affaires de Picardie.

1536.

Affaires de Piémont.

Nous avons dit dans le précédent livre, que le Roi avoit envoyé le Cardinal de Lorraine (*a*) en Italie, pour traiter de paix avec l'Empe-

(*a*) L'Auteur de la nouvelle hiſtoire d'Eſpagne dit dans une note, page 183, que l'Amiral de Brion interrompit ſes conquêtes à la ſollicitation du Cardinal de Lorraine, qui alloit trouver l'Empereur par ordre du Roi de France; & qui fit entendre à l'Amiral, qu'il ne doutoit point de menager un accommodement entre les deux Potentats, pourvu que le Duc de Savoye ne fût point entiérement dépouillé de ſes Domaines. Cet Auteur cite du Bellai; & du Bellai dit expreſſément que ce ne fut point à la ſollicitation du Cardinal, mais en vertu de pluſieurs ordres réiterés du Roi, que l'Amiral

reur ; & que pour que rien n'en retardât la conclusion, il avoit ordonné qu'on licentiât les troupes qui avoient été levées par le Comte Rangone & Caguino de Gonzague. Le Roi ayant depuis été informé que l'Empereur se préparoit à attaquer la France avec toutes ses forces, révoqua l'ordre qu'il avoit donné, & nomma le Comte Rangone pour être son Lieutenant en Piémont. Le nouveau Général n'eut pas plutôt été informé des intentions de Sa Majesté, qu'il les fit sçavoir à César Fregose, son beau-frere, & aux autres Capitaines Italiens, qui avoient eu ordre de lever des troupes. Il leur fut enjoint de les rassembler à la hâte, & de les conduire à la Mirandole : ce qui fut exécuté en moins de quinze jours. Il y avoit cependant une grande difficulté à lever. Tamise, Général de l'Empereur, se trouvoit posté de l'autre côté de la riviere, vis-à-vis de la Mirandole, pour disputer le passage aux troupes Italiennes 1536.

ne passa pas outre, & qu'il ne fit pas le siége de Verceil, dont il eut pu aisément se rendre maître.

attachées au ſervice de France : mais
1536. ce fut là un obſtacle qui fut ſurmonté par la bonne conduite des Chefs, ſoutenuës de la valeur de leurs ſoldats.

Voici le nombre des troupes dont étoit compoſée la nouvelle Armée. Le Comte Rangone & Gonzague leverent chacun deux mille hommes de pied ; Céſar Fregoſe un pareil nombre, avec deux cent chevaux légers ; Palavicin Viſcomti Milanois, Pierre Strozzi Florentin, & le Chevalier Azzal Férarois, en avoient chacun mille ſous leurs ordres. Berenger de Caldore, Napolitain, le Comte de Monté, de Riſe, & Jean de Turin, Florentin, en commandoient chacun cinq cent ; Aureolde Breſſan, & Bandin, Florentin, quatre cent : ce dernier avoit encore levé deux cent chevaux légers. Du Tais, François d'origine, l'un des Gentilhommes ordinaires de la chambre du Roi, & qui avoit été envoyé en Italie, pour attacher au ſervice de Sa Majeſté le Comte Galliot de la Mirandole, s'étoit mis à la tête de deux cens hommes de Cavalerie

légére, & ſa troupe n'étoient compoſée que d'Italiens. Lorſque ces nouvelles levées eurent été faites, les Capitaines eurent ordre de ſe tenir prêts à marcher, pour le vingtiéme jour du mois d'Août. 1536.

Cependant Annebaut & Burie, qui commandoient à Turin, ne laiſſoient échapper aucune des occaſions qui ſe préſentoient de ſignaler leur zèle pour le ſervice de leur Maître. Ils ne ſe contentoient pas de veiller jour & nuit à la défenſe de la place, dont la garde leur avoit été confiée; ils faiſoient de fréquentes ſorties, & il étoit rare qu'ils rentraſſent dans la ville ſans être chargés de butin, & ſans avoir fait quelque priſonniers. Fabrice Maramaus avoit aſſemblé à Ciria, petite ville éloignée de ſept milles de Turin, une grande quantité de grains & d'autres munitions de bouche, qu'il devoit faire conduire au camp Impérial: trois cens hommes qu'il avoit laiſſés dans la place, pour avoir l'œil ſur les magazins, négligeoient de faire la garde, & vivoient avec autant de ſécurité que s'il n'y eût point eû d'ennemi dans l'Italie; s'imaginant

Priſe de pluſieurs Places par les François.

1536. que les François étoient trop occupés de la défense de Turin, pour qu'il leur vînt seulement en pensée de faire quelque entreprise au dehors. Annebaut, averti par ses espions de la négligence des ennemis, détâcha d'Essé, avec environ soixante chevaux, qui devoient être soûtenus par mille hommes de pied, commandés par les Capitaines d'Auchi & Cany. Ce petit corps de troupes étant parti de Turin à l'entrée de la nuit, arriva en trois heures de tems à Ciria; les échelles furent dressées en un moment; & les François après avoir tué les sentinelles, se trouverent dans la place, avant que les soldats qui étoient profondément endormis eussent le tems de prendre les armes, & de se rendre à l'endroit où l'allarme avoit été donnée. Ainsi la ville fut prise, sans qu'il nous en coutât un seul homme; & tous ceux des ennemis qui voulurent faire quelque résistance, furent passés au fil de l'épée. Les grains & toutes les autres provisions furent chargés sur des bêtes de somme, & les Vainqueurs firent marcher devant eux tout le bétail qui se trou-

va dans la place & aux environs.
La prise de Ciria fut peu de jours 1536.
après suivie de celle de Rivoli, de de Saint Ambroise, & de Veillane, quoique cette derniere place fût défenduë par deux cens hommes d'élite.

L'heureux succès de ces premieres entrepriſes enhardit la garniſon de Turin à en former de plus grandes : Annebaut réſolut de ſurprendre Foſſan : & déja il avoit donné ſes ordres pour l'exécution de ce projet, lorſque Marc-Antoine Cuſano fut averti par ſes eſpions, que les Impériaux qui étoient en garniſon à Savillan, où l'Empereur avoit fait un gros magazin d'artillerie, de poudre, de boulets & d'autres armes, s'étendoient au loin dans la campagne pour aller fourager ; & que l'on pourroit par conſéquent les ſurprendre aiſément, & ſe rendre enſuite maître de la place & de toutes les munitions qui y étoient raſſemblées. Son premier ſoin fut de communiquer cet avis aux Commandans de Turin, qui le chargerent d'exécuter lui-même la commiſſion dont il leur avoit fait naître l'idée.

1536. Aux deux mille hommes de pied qu'il commandoit, on joignit cinquante à soixante hommes d'armes, qui étoient sous les ordres du Capitaine Chambrai, Lieutenant du sieur d'Annebaut. A peine se furent-ils mis en chemin pour marcher à Savillan, qu'on vint leur donner avis qu'un détachement des Ennemis s'étoit retiré dans un Château voisin, avec un riche butin. Sur cette nouvelle le Capitaine Cusano marcha avec sa troupe vers ce Château, & s'en rendit maître, malgré la vigoureuse résistance des assiégés; le Seigneur de Beneste de la Maison Prouvenne, & le Baillif son frere furent faits prisonniers. Mais une faute que firent les François, fut de s'amuser trop long-tems au pillage de ce Château; & il est certain qu'ils eussent pu aisément s'emparer de Savillan, s'ils eussent hâté leur marche. Mais les Ennemis, avertis de leur dessein sur cette place, y envoyérent en toute diligence le plus de monde qu'ils purent ramasser, en attendant qu'ils pussent y mener de plus grands secours. Les premieres bandes qui y arriverent, leverent à la hâte les

ponts, barricaderent les portes, se rangerent sur les remparts, qu'ils garnirent d'arquebuses à croc, de sacrets, de passevolans & autres petites piéces, & se préparerent à soutenir un premier assaut, s'il arrivoit que la place fût attaquée ; & ce qui augmentoit le courage de la garnison, c'est qu'elle se croyoit assurée d'un prompt secours. 1536.

Avantages remportées sur les troupes Impériales.

Nos gens s'étant avancés jusqu'aux fauxbourgs de Savillan, apprirent que leur entreprise avoit été découverte, que les Ennemis étoient sur leurs gardes, & que l'on se préparoit à les bien recevoir. Se voyant dans l'impuissance d'insulter la place, ils se vangerent sur les fauxbourgs ; ils briserent à coups de hâches & de marteaux deux gros canons ; partagerent entre eux une grande quantité d'armes & de harnois que l'Empereur avoit fait rassembler, & ne laisserent absolument rien de tout ce qu'ils purent enlever. Cependant nos Coureurs ayant découvert que le Général Scalenghe approchoit avec environ deux mille hommes de troupes réglées, & autant de paysans à qui il avoit fait prendre les

armes, Cusano faisant de nécessité
1536. vertu, prit sur le champ son parti, rangea son monde en bataille, ayant placé sa Cavalerie sur les aîles, & fondit avec impétuosité sur les Ennemis, qu'il surprit en désordre, parce qu'ils avoient précipité leur marche, dans l'espérance qu'ils nous surprendroient eux-mêmes occupés à piller Savillân. Ils soutinrent le premier choc avec plus de bravoure que de fermeté. On les vit peu de tems après plier, & se mêler, sans garder aucun ordre, avec les gens du pays, dont ils avoient grossi leur troupe. Ce fut alors que Cusano ayant détaché le peu de Cavalerie qui l'avoit accompagné, elle chargea les Impériaux si vivement, qu'elle les mit entierement en déroute. Notre Infanterie les suivit de près, & leur tua bien du monde.

Le Général Scalonghe ne pouvant espérer de rallier ses gens, aussi peu touchés de ses exhortations qu'effrayés de ses menaces, dépêcha quelques Cavaliers des mieux montés de sa troupe, pour aller en diligence avertir le Marquis de Marignan du danger extrême où il se trouvoit,

Le Marquis s'étoit mis en marche à la tête de deux mille Lanſquenets ; 1536.
& il eſt certain que s'il eût doublé le pas, & qu'il fût ſurvenu à tems pour nous attaquer, notre troupe fatiguée du long combat qu'elle venoit de ſoutenir, n'auroit pu éviter une entiére défaite. Cependant les Capitaines Cuſano & Cambrai, avertis par l'épaiſſe pouſſiere que l'on voyoit s'élever en l'air, de l'approche des Lanſquenets Impériaux, firent ſonner la retraite, après avoir tué près de trois cens hommes aux Ennemis, qui en eurent un plus grand nombre encore de bleſſés ; on leur prit outre cela ſept Enſeignes, & de peur que les deux autres qui leur reſtoient ne tombaſſent entre nos mains, leurs hommes d'armes les arracherent en fuyant à ceux qui les portoient. Cuſano prit dans les dangereuſes conjonctures où il ſe trouvoit, l'unique parti qui pût ſauver ſa troupe : ce fut de prendre un autre chemin pour gagner Turin, & de dépêcher à Annebaut un Cavalier bien monté, pour lui demander un prompt ſecours. Le butin, accompagné de quelques arquebuſiers, marchoit devant, & le reſte de la

troupe suivoit sans se hâter, lorsque
1536. les Coureurs du détachement ennemi vinrent faire leur premiere décharge, & presque dans le même moment ils se retirerent pour revenir bientôt après à la charge. Il étoit aisé de juger par cette manœuvre, qu'ils n'avoient d'autre dessein que de nous arrêter & de nous amuser jusqu'à ce qu'ils eussent été joints par le gros de leur troupe; aussi nos Capitaines trop habiles pour ne pas démêler leurs vuës, songerent bien moins à les poursuivre qu'à marcher toujours en avant; s'ils étoient de tems en tems obligés de s'arrêter pour leur faire tête, ils revenoient promptement se remettre en leur rang, après les avoir repoussés. Le brave Cusano fut blessé dans cette rencontre d'une arquebusade à la tête; & ce malheur nous arriva, lorsque les Ennemis commençoient à se renforcer par les troupes qui leur arrivoient à la file. Déja le Marquis de Marignan étendoit ses bataillons, & se préparoit à nous envelopper, lorsque d'Alegre, Officier non moins sage que hardi & entreprenant, accourut au galop avec sa Cavalerie composée de deux cens hommes d'ar-

mes, qui étoient ſuivis de douze cent Fantaſſins. La charge qu'il fit fut ſi bruſque & ſi vive, que le Général Ennemi fut obligé de reſſerrer ſon Infanterie, & enfin de ſe retirer; le détachement François continua en bon ordre ſa retraite juſqu'à Turin; mais Cuſano fut forcé de s'arrêter à Pignerol, où il mourut peu de jours après de ſa bleſſure. La France perdit dans lui un excellent homme de guerre, qui s'étoit diſtingué par une infinité de belles actions. 1536.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Piémont, le Comte de Naſſau, après avoir ſaccagé Guiſe & toutes les petites places des environs qui étoient ſans défenſe, marchoit vers Saint Quentin, emmenant avec lui un butin immenſe, avec un grand nombre de priſonniers. Le Maréchal de la Mark, qui avoit commencé à fortifier la ville de Laon, en ſortit promptement, dès qu'il eût appris le deſſein de l'Ennemi; étant réſolu de venir ſe renfermer dans Saint-Quentin, & de ſauver cette place à quelque prix que ce fût, ou de s'enſévelir dans ſes ruines; mais le Comte de Naſſau ayant eu avis qu'elle Affaires de Picardie.

étoit défendue par une bonne garni-
1536. ſon, changea de ſentiment, & tourna tout à coup vers Peronne, place forte à la vérité par ſa ſituation au milieu des marais ; mais qui étoit peu fortifiée, & où il n'y avoit pas une garniſon aſſez nombreuſe, pour réſiſter longtems aux efforts d'une puiſſante armée. Le Maréchal de la Mark informé de ce changement de réſolution de la part du Général ennemi ſe deſtina ſur le champ à la défenſe de Peronne.

Environ le dixiéme jour du mois d'Août, les Impériaux décamperent du Catelet & marcherent vers le Chateau d'Aplincourt, qui ayant été abandonné ſe rendit à la premiere ſommation. Le lendemain ils paſſérent la Somme & s'approcherent de Peronne, pillant & brûlant tous les Bourgs & Villages qui ſe trouvoient ſur leur route. Sercus, Capitaine de la Legion de Picardie étoit entré le même jour dans la Place avec mille hommes de pied. Conduit par de bons guides, il étoit ſorti à minuit de Ham, & quoiqu'il eût à traverſer les mêmes endroits par où l'ennemi venoit de paſſer, & qu'il avoit

avoit réduits en cendres, il fut assez heureux pour arriver à Peronne sans avoir fait aucune perte. La même obscurité, causée par la fumée répandue dans tous les environs, empêcha que le Maréchal de la Mark ne fut découvert, & il eut le bonheur d'entrer le lendemain dans la Place avec sa compagnie de cent hommes d'armes. Le Comte de Nassau qui avoit hâté sa marche dans l'espérance de surprendre Peronne, vit avec douleur que cette Place l'arrêteroit plus longtems qu'il n'avoit pensé ; après en avoir exactement reconnu les dehors, il vint se loger près de l'Abbaye du Mont Saint Quentin. Ce fut pour les Ducs de Vendome & de Guise un grand sujet de joie, d'apprendre que cette Ville avoit été mise hors d'insulte. Comme ils avoient déja fait de nouvelles levées en Picardie & en Champagne, en attendant un corps assez considérable de Lansquenets qui venoient les joindre sous les ordres de Nicolas de Rusticis, dit communément le Bossu, ils oserent espérer qu'ils seroient assez à tems pour secourir la Place & en faire lever le siége. Tel 1536.

étoit l'état de nos affaires en Pi-
1536. cardie.

Nouvelle levée de Suiſſes.

Nous avons dit que Boiſligaut avoit fait une levée de huit mille Suiſſes, dont la plus grande partie s'étoit déja rendue au camp d'Avignon, & les autres y arrivoient journellement à la file, non par le plus court & le plus droit chemin, mais par des routes détournées & un peu longues, mais du moins qui étoient ſures. Aigue, l'un des Gentilshommes de la Chambre, & Yzernai Valet de Chambre ordinaire du Roi, avoient fait une autre levée auſſi nombreuſe. Mais il y avoit certains ménagemens à garder par rapport à la marche de ces nouvelles troupes: il falloit qu'elles ſe dérobaſſent ſecrettement de leur pays, parce qu'elles avoient été enrôlées ſans une permiſſion expreſſe de leurs ſupérieurs. Ainſi on leur avoit aſſigné un endroit marqué où elles devoient ſe rendre; & à meſure qu'elles arrivoient on leur donnoit des Guides & des Commiſſaires de vivres qui les conduiſoient à Valence (*a*), où

(*a*) Ferron, dit, que lorſque l'Empereur arriva a Aix, François I, étoit à Vienne,

le Roi les passoit en revûe & les
envoioit ensuite au camp d'Avig- 1536.
non, où on leur avoit préparé un quartier séparé ; car pour éviter les querelles, chaque nation, ainsi que je l'ai dit, avoit été logée à part. Le Maréchal, pour mettre ses troupes à couvert de toute surprise, voulut que tous ceux qui sans sa permission avoient dressé leurs tentes hors de l'enceinte du camp y rentrassent promptement. J'ai parlé du bon ordre qu'il avoit établi ; j'ajoûterai seulement, que quoique son armée fût composée d'une foule de nations différentes ; il avoit si bien

ce qui est faux : depuis plus d'un mois il étoit à Valence, ou il avoit établi son camp. L'Auteur de la nouvelle histoire d'Espagne, s'est encore plus grossiérement trompé, *pag.* 190. Le Roi, dit-il, avec les troupes qui lui arrivoient, se posta à Avignon, d'où se trouvant en état de pouvoir risquer une bataille, il alla camper peu loin de Cavaillon, dans les prairies entre le Rhône & la Durance : delà ayant confié le commandement de ses troupes au Maréchal de Montmorenci, il fut se loger à Valence, avec une partie de l'armée, & envoya le Maréchal avec l'autre observer les mouvemens des Impériaux. Combien de bévues en peu de mots ! Ce ne fut pas d'Avignon que le Roi alla à Valence ; mais ce fut de Valence qu'il alla à Avignon.

1536. ſçu la diſcipliner, qu'en arrivant dans ſon camp l'on auroit dit que l'on entroit dans la ville la mieux policée.

Artifices de l'Empereur. Ces nouveaux ſecours de troupes étrangeres qui groſſiſſoient chaque jour notre armée, furent pour l'Empereur un grand ſujet d'étonnement. Une des principales raiſons qui l'avoient déterminé à porter la guerre en France, étoit qu'il ſe croyoit aſſuré d'être venu à bout par ſes impoſtures & ſes artifices de rendre le nom François ſi odieux en Suiſſe & en Allemagne, qu'il ne ſeroit plus poſſible au Roi d'y faire de nouvelles levées. Il étoit outre cela bien éloigné de ſoupçonner que Turin eût pu ſoûtenir un long ſiége; & il avoit oſé eſpérer qu'il ſuffiroit que ſes troupes ſe préſentaſſent en Picardie pour faire la conquête de cette Province. Son arrivée en Provence le détrompa de ſes erreurs; ce fut-là qu'il apprit que nous tirions chaque jour de nouveaux ſecours d'Allemagne, & que les Suiſſes ſe déroboient en foule de leur pays pour ſe rendre au camp d'Avignon; il fut encore informé que les troupes nombreuſes que nous avions le-

vées en Italie, étoient prêtes à marcher, que la guerre qui se faisoit en 1536.
Picardie seroit plus longue & plus difficile qu'il ne l'avoit espéré ; que nous combattions avec avantage sur l'Océan, & enfin que nos galeres se promenoient en liberté sur la Mediterranée. Ces nouvelles inattendues firent comprendre à l'Empereur, que s'il vouloit assurer le succès de ses projets, il devoit avoir recours à ses artifices ordinaires. Il commença donc par faire jouer toutes sortes de ressorts pour attirer le Pape dans une ligue contre la France. Il dépêcha pour cet effet Ascagne Colonne à Sa Sainteté & à tous les Princes & Etats d'Italie, pour leur représenter que l'utilité publique, & non son intérêt particulier, lui avoit fait prendre les armes contre la France. Qu'ils avoient été eux-mêmes témoins de toutes les démarches que son amour pour la paix lui avoit fait faire, pour que ses différends avec le Roi Très-Chrétien fussent terminés par un accommodement à l'amiable. Qu'il en étoit venu jusqu'à promettre de donner au Duc d'Angoulême l'investiture du Duché de Milan ;

quoique cet Etat lui appartînt légiti-
1536. mement par droit de conquête, & en vertu de la donation qui lui en avoit été faite par François Sforce dernier Duc Milan. Que pour montrer qu'on le trouveroit toujours prêt à préférer l'intérêt public à son intérêt particulier, il consentoit encore aujourd'hui à disposer de cet Etat, selon qu'il en seroit advisé d'un commun accord par les Princes & Etats d'Italie. Que le Roi n'avoit rejetté toutes les offres avantageuses qui lui avoient été faites, que parce qu'une guerre injuste & cruelle avoit plus d'attrait pour ce Prince qu'une paix utile & durable. Que tout récemment encore il venoit d'ordonner de nouvelles levées en Italie; ce qui prouvoit qu'il ne cherchoit qu'à en troubler le repos, & que pour cet effet il ne craignoit pas de négliger la défense de son propre Royaume. Que si cependant l'on pouvoit empêcher qu'il ne rassemblât les troupes nouvellement levées par ses ordres, l'on devoit espérer que la formidable armée qui étoit descendue en Provence remporteroit de si grandes victoires, que le

Roi perdroit pour toujours l'envie de faire des conquêtes en Italie. 1536.

De toutes ces remontrances, l'Envoyé de Charles concluoit, que l'Empereur étant obligé d'entretenir en même tems & en divers lieux quatre puissantes armées, non pour aucun intérêt particulier, mais uniquement pour empêcher que l'Italie ne fût assujettie à une domination étrangere, l'équité demandoit que tous contribuassent également à la défense de leur commune patrie, qu'ils devoient faire les plus grands efforts pour en assurer la liberté; & que c'est ainsi qu'ils se montreroient sensibles au bonheur qu'ils avoient d'être nés, & d'avoir été nourris & élevés dans la plus belle & la plus riche contrée de l'Univers.

Colonne, outre ces remontrances générales, étoit chargé d'en faire de particulieres à Sa Sainteté. Il devoit l'assurer que l'Empereur sçavoit de bonne part que Soliman se préparoit à fondre sur la Chrétienté avec toutes ses forces: que sa résolution étoit de se mettre à la tête de ses troupes, pour attaquer par mer & par terre les Royaumes de Naples

1536. & de Sicile, qu'il avoit deſſein de s'établir & de ſe fortifier en quelque Place pour y faire ſes magaſins & paſſer de-là dans les différentes contrées de l'Italie. Que déja le fameux Barberouſſe étoit en mer avec une puiſſante flotte, & que les Chrétiens ne pouvoient plus naviguer en ſûreté ſur la Mediterranée. Que l'alliance de la France avec les Infidéles n'étoit plus un myſtere. Que le Roi avoit enfin levé le maſque, & qu'il ne ceſſoit de preſſer le Turc de deſcendre en Italie. Qu'ainſi Sa Sainteté devoit par ſon exemple animer tous les Princes Chrétiens à prendre les armes pour ſe défendre contre leur ennemi commun. Qu'il étoit ſûr-tout d'une importance extrême de commencer par pourvoir à la ſûreté de l'Italie. Et pour engager plus efficacement le Pape à ſe liguer contre la France. Colonne lui fit entendre que l'Empereur étoit prêt à diſpoſer du Duché de Milan, ainſi qu'il plairoit au Saint Siége, & avec la participation de la République de Veniſe.

Offres qu'il fait faire au Pape pour l'engager dans la ligue d'Italie.

L'Envoyé de Charles étoit arrivé à Rome le premier jour du mois d'Août, il eut audience le lende-

main, & il exposa sa créance en présence du Comte de Fuentes, Ambassadeur de Sa Majesté Impériale. Lorsque le Comte se fut retiré, il fit au Pape les offres particulieres qu'il étoit chargé de lui faire. Il lui dit, que l'Empereur consentoit de donner l'investiture du Milanès à un des neveux de Sa Sainteté, & qu'il lui promettoit de terminer à son contentement les différens que le Saint Siége avoit avec le Duc de Ferrare, & de tirer du Duc d'Urbin une renonciation en bonne forme au Duché de Camerin; & tout ce que l'on demandoit au Pape, c'étoit qu'il entrât dans la ligue d'Italie; c'est-à-dire, qu'il contribuât de toutes ses forces à en chasser les François. Les Républiques de Gênes, de Luques, de Florence & de Sienne avoient déja répondu à l'Envoyé de l'Empereur, qu'elles étoient prêtes à entrer dans tous les arrangemeens qui seroient pris pour assurer la liberté & le repos de leur commune Patrie, & qu'elles se gouverneroient en cette occasion & par les avis de Sa Sainteté, & par ceux de Sa Majesté Impériale. 1536.

1536. La réponſe du Pape, fut qu'il commença par donner de grandes louanges au zele que l'Empereur témoignoit pour le bien de la Chrétienté, & au deſſein qu'il avoit formé d'éteindre la guerre en Italie ; mais qu'il ſeroit plus louable encore s'il donnoit ſes ſoins à procurer la paix entre tous les Princes Chrétiens. Que la guerre ne pouvoit ſe faire en France ou en Italie ſans une diminution conſidérable des forces de la Chrétienté. Que le Turc ne pouvoit manquer de voir avec un plaiſir extrême les deux plus grandes Puiſſances de l'Europe armées l'une contre l'autre, & que cette guerre qui auroit peut-être également épuiſé & le Vainqueur & le Vaincu, donneroit aux Infidéles la facilité de tourner toutes leurs forces contre celui des deux qu'il leur plairoit d'attaquer. Sa Sainteté ajoûta qu'elle étoit informée par les Ambaſſadeurs que la République de Veniſe avoit à Conſtantinople, que Soliman n'entreprendroit rien ſur l'Italie avant que d'avoir reconquis ce qu'il avoit perdu en Afrique. Qu'il étoit cependant bien vrai, ainſi

Sage réponſe du Pape.

que le mandoit Sa Majeſté Impériale, que le Turc faiſoit de grands préparatifs pour deſcendre l'année ſuivante en Sicile; & qu'ainſi pour prévenir les malheurs dont la Chrétienté étoient menacée, tous les Princes Chrétiens devoient commencer par ſacrifier leurs haines & leurs inimitiés particulieres à l'intérêt de la ſûreté publique, & unir toutes leurs forces contre leur commun ennemi. Que pour lui il étoit réſolu de contribuer de tout ſon pouvoir au rétabliſſement de la paix; & que pour s'y employer plus efficacement, il ne ſe départiroit jamais de la neutralité que ſa qualité de pere commun exigeoit qu'il obſervât exactement. Que peu touché des offres qu'on lui faiſoit pour l'aggrandiſſement de ſa famille, ſa vie, ſes biens & tout ce qu'il avoit de plus cher, il le ſacrifieroit volontiers à la gloire d'avoir rétabli l'union & la concorde entre les Princes Chrétiens; & que c'étoit-là la plus grande grace qu'il pût demander à Dieu. 1536.

L'Empereur reçut cette réponſe peu de tems après qu'il fût arrivé à Aix. Il avoit beaucoup ſouffert dans

L'Empereur court riſque de la vie.

1536. le (a) passage des Montagnes, & y avoit perdu bien du monde ; & ce qui le mortifioit le plus, c'est que c'étoit contre de vils Payſans qu'il avoit eu juſqu'alors à ſe défendre. Ou ils attaquoient les Coureurs de ſon armée, ou ils étoient continuellement aux trouſſes de ſon arriere-garde ; & lorſqu'ils avoient fait leurs décharges, ils ſe ſauvoient par des détours où les Impériaux ne pouvoient les ſuivre. Outre que les ennemis n'avoient pas la facilité de pouvoir s'étendre, à peine pouvoient-ils faire deux cent pas ſans être obligés de s'arrêter pour ſe défendre contre les Montagnards, qui ne leur donnoient aucun relâche ; l'Empereur lui-même courut riſque de la vie. Cinquante Payſans armés

(a) Du Bellai a omis une anecdote rapportée par Beaucaire, page 680. Ce fut à Aix, que le Cardinal de Carpi, Légat du Pape, vint trouver l'Empereur pour l'exhorter à la paix : mais Sa Majeſté ne la vouloit qu'à des conditions avantageuſes, & ſes affaires n'étoient pas même en état d'en prétendre de telles, bien loin de les obtenir. Le Cardinal Trivulce ne reuſſit pas mieux auprès du Roi, qui voyoit l'Armée Imperiale à demi ruinée.

d'arquebuſes, s'étant retranchés dans une tour près de laquelle ce Prince devoit néceſſairement paſſer, réſolurent de le tuer, en faiſant tous ſur lui leurs décharges dans le même moment, quoiqu'ils préviſſent bien que ſa mort ſeroit de près ſuivie de la leur ; le hazard ſeul ſauva l'Empereur. Ces Payſans ayant apperçu un Seigneur de l'armée richement habillé, & auquel tous ceux qui l'environnoient ſembloient rendre beaucoup de reſpect, ils le prirent pour ce Prince, & dans cette penſée ils tirerent ſur lui, & le tuerent ſur la place. Ce fut en vain qu'ils furent ſommés de ſe rendre, il fallut amener du canon pour les forcer ; la tour fut battue, & l'Empereur les fit tous pendre, autant pour les punir de leur inſolence, que pour ſe venger de l'affront qu'ils lui avoient fait en retardant la marche de ſon armée. Peu de jours après, ayant eu avis qu'une autre troupe de Payſans, ſuivis de leurs femmes & de leurs enfans, s'étoient retirés ſur le ſommet d'une montagne environnée de bois, & où l'on ne pouvoit arriver que par des routes qui n'étoient 1536.

connues que des gens du pays, il eut
1536. la cruauté d'ordonner que l'on y mît le feu, de sorte que ces malheureux périrent misérablement dans les flammes, à l'exception de quelques-uns d'entr'eux, qui ne se sauverent que pour être inhumainement massacrés par les ennemis. Les Payſans de Provence ne laisserent pas cette barbarie impunie. Ils ne firent plus dès-lors aucun quartier aux Impériaux qui tomboient entre leurs mains.

Embarras extrême de ce Prince.

Cependant l'Empereur avoit bien changé de pensée, depuis qu'il étoit arrivé à Aix : il commençoit enfin à comprendre, qu'il n'étoit pas aussi facile qu'il se l'étoit imaginé de faire des conquêtes en France ; & ce qui l'inquiétoit le plus, c'est qu'il prévoyoit qu'il ne lui seroit pas possible de fournir pendant long-tems à l'entretien de tant de différentes armées qu'il avoit sur pied. Cependant son honneur ne lui permettoit pas d'abandonner du moins sitôt une entreprise dont il sentoit, mais un peu trop tard, toute la difficulté. Ce fut donc pour se procurer une partie des secours qui lui étoient nécessaires, qu'il écrivit à quelques

Négocians d'Anvers, de qui il avoit emprunté des ſommes conſidérables, & dont il leur avoit aſſigné le rembourſement ſur ſes revenus d'Eſpagne, de Naples & de Sicile, pour les prier de lui accorder une année de délai, afin qu'il pût s'aider de ces deniers, leur promettant de leur payer tel intérêt qu'ils voudroient. Il leur faiſoit eſpérer, que jamais il n'oublieroit l'important ſervice qu'ils lui rendroient dans les circonſtances préſentes: & il les prévenoit en même tems que peut-être ſeroit-il obligé, malgré lui, de leur demander un plus long délai; ce qui arriveroit, ſi le malheur vouloit que la guerre ne fût pas auſſitôt terminée qu'il l'avoit eſpéré, & que ſon armée vînt à ſe diſſiper faute de payement, parce que dans ce cas il ſeroit à craindre que ſes ennemis, fiers de leurs ſuccès, ne s'obſtinaſſent à faire la guerre à toute outrance; ce qui mettroit Sa Majeſté Impériale dans la néceſſité de manquer aux engagemens qu'elle auroit contractés envers ſes créanciers. 1536.

Ces dépêches faites, l'Empereur ne ſongea plus qu'à exécuter enfin la ſe- Il marche vers Marſeille.

résolution qu'il avoit prise d'attaquer
1536. vivement son ennemi ; mais il avoit laissé échapper l'occasion de le faire avec succès. Il auroit pu réussir, s'il eût marché droit à Avignon, avant que le Roi eût réuni toutes ses forces ; & lorsque le bruit de la formidable descente, qu'il méditoit, avoit répandu une consternation générale dans toute la France. C'étoit pour ce Prince une mortification bien humiliante de s'être vu arrêté à chaque pas, après s'être vanté publiquement que ses Ennemis n'oseroient lui opposer aucune résistance ; ce qui augmentoit sa confusion, c'étoit le souvenir de tant de glorieuses victoires remportées par ses Généraux : & il se trouvoit à la tête d'une armée innombrable, sans avoir encore rien pu exécuter. Il avoit établi son camp au dessous d'Aix, dans une plaine au milieu de laquelle coule la petite riviere d'Aix, & sur deux eminences capables de loger une grande armée. La disette de vivres commençoit à se faire sentir dans son armée. Cette considération, jointe à la honte de se retirer sans avoir du moins fait quelque

tentative qui pût ſauver ſon honneur, lui fit prendre la réſolution de marcher en avant. 1536.

Dès le minuit du quinziéme d'Août, il fit partir trois mille Eſpagnols, quatre mille Italiens & cinq mille Lanſquenets; & étant lui-même monté à cheval avant le jour, il ſuivit ce corps d'armée, accompagné du Duc d'Albe, du Marquis du Guaſt, de Ferdinand de Gonzague, du Comte de Horn Allemand, & de l'élite de ſa Cavalerie. Un peu après le ſoleil levé il arriva à la vuë de Marſeille; il fit faire alte à ſon armée dans un fond proche la mer. Suivi d'un petit nombre d'Arquebuſiers, il s'avança avec le Marquis du Guaſt par des chemins creux juſqu'à la portée du canon. Il s'arrêta là derriere une maiſon ruinée, & chargea le Marquis d'aller reconnoître une éminence qu'on lui avoit dit être propre à y dreſſer des batteries, & d'où l'on pouvoit foudroyer la place par l'endroit que l'on s'imaginoit être le plus foible. Mais ce Seigneur le trouva très-bien réparé; & il vit en même tems des troupes de la ville qui ſortoient à la file pour lui couper le retour. Le han-

niſſement des chevaux du corps de
1536. l'armée Ennemie avoit donné l'allarme dans la ville ; ce qui avoit redoublé l'attention des gens de guerre qui étoient en ſentinelle ſur les remparts, & ſur leur avis l'on fit ſortir divers détachemens de la place. La précaution qu'eut le Marquis de prendre des chemins détournés pour ſe retirer au lieu où il avoit laiſſé l'Empereur n'empêcha pas qu'il ne fût découvert : on lui tira quelques volées de canon, qui ayant donné dans la maiſon ruinée tuérent & bleſſérent pluſieurs perſonnes de l'eſcorte de Sa Majeſté Impériale. Ce Prince n'ayant point d'autre parti à prendre que celui d'une retraite précipitée, vint ſe poſter dans un vallon couvert d'un rocher, d'où ſortoit une fontaine d'eau vive, auprès de laquelle il fit un léger repas.

Il envoye reconnoître Arles.

Après avoir fait part de ſes deſſeins à ſes principaux Officiers, il régla que le Duc d'Albe & le Comte de Horn demeureroient aux environs de Marſeille, leur ayant fait entendre que ſon intention étoit d'en faire le ſiége ; & il ordonna au Marquis du Guaſt, & au Capitaine Paul,

Saxon, de se mettre à la tête de douze cent chevaux, & de six Enseignes de Fantassins pour aller reconnoître Arles. Si après l'avoir reconnue, ils jugeoient qu'elle pût être emportée d'assaut, ils devoient en donner avis au Duc d'Albe & au Comte de Horn, qui, dans ce cas, avoient ordre de les aller joindre; & l'Empereur promettoit de marcher vers cette place avec toutes ses forces; que si au contraire ils la trouvoient en état de défense, ils avoient ordre de revenir sur leurs pas, & de demeurer à quelque distance de Marseille, (a) jusqu'à ce que Sa Majesté Impériale leur eût fait sçavoir ses dernieres intentions. 1536.

Avantages remportés sur les Impériaux

Les choses ayant été ainsi réglées,

(a) Mezerai & Rapin Toyras disent, que le siége de Marseille fut commencé le 25 d'Août, & levé le 9 de Septembre; ils se sont l'un & l'autre trompés. L'Auteur de la nouvelle histoire d'Espagne ajoûte, que l'Empereur battit fortement en brèche, & qu'il tenta deux ou trois assauts; & il n'y eut rien de tout cela. Du Bellai témoin oculaire, nous apprend que l'Empereur se contenta de faire reconnoître Marseille & Arles: mais il n'y eut pas la plus petite apparence de siége.

1536. l'Empereur retourna à ſon camp d'Aix par le même chemin qu'il étoit venu. Cependant le feu de notre artillerie avoit obligé les Impériaux de reculer & de ſe répandre dans la campagne, pour ſe mettre hors de la portée du canon ; & comme ils n'avoient aucune connoiſſance du pays, nous fimes quelques priſonniers, qui furent interrogés par Monſieur de Barbeſieux qui commandoit à Marſeille. L'on apprit d'eux que l'Empereur ſe trouvoit en perſonne derriere la maſure dont nous avons parlé, lorſque les volées de canon qu'on lui lâcha l'obligerent de ſe retirer précipitamment ; qu'il étoit accompagné de peu de perſonnes ; & qu'il avoit en tête une ſalade à la Bourguignone, ſurmontée d'un panache violet, blanc & orangé, & ſur ſes armes une caſaque de damas blanc. Pluſieurs de nos Officiers furent d'avis que l'on fît ſur le champ une vigoureuſe ſortie ; & la raiſon qu'ils en apportoient, étoit que l'eſpérance de faire un priſonnier d'une telle importance, s'il ne lui arrivoit quelque choſe de pis, méritoit bien que l'on expoſât quelque monde ; m[illegible]

ceux qui penſoient plus ſagement furent d'un avis contraire, & ne crurent pas que l'on pût ſans danger dégarnir la ville de troupes. Ils repréſenterent qu'il n'étoit pas probable que l'Empereur ſe fût mis en marche ſans une eſcorte très-forte pour faire tête à la garniſon de Marſeille, & que même il pouvoit bien ſe faire qu'ils ſe fût fait ſuivre de toutes ſes troupes; que ce qui donnoit lieu de le penſer, étoit que les ſentinelles que l'on avoit poſtées ſur les remparts diſoient, qu'ils avoient vu reluire à la réverbération du ſoleil une grande quantité d'armes; & c'étoit juſtement dans ce fond où l'Empereur avoit laiſſé ſes troupes: outre que les priſonniers que l'on venoit d'interroger aſſuroient qu'on leur avoit donné ordre de marcher, ſans qu'ils ſçuſſent où on les conduiſoit, & qu'on leur avoit de même caché que l'Empereur fût réſolu de les ſuivre; & qu'ainſi il étoit à craindre que la ſortie que l'on feroit n'eût de dangereuſes ſuites: que les Ennemis pourroient ſe préſenter avec des forces bien ſupérieures aux nôtres; que dans ce cas ceux de la ville au- 1536.

roient le chagrin de voir tailler en
1536. piéces les troupes qui auroient été détachées ; & que s'ils ſortoient pour les ſoutenir, & qu'ils fuſſent repouſſés, il étoit à appréhender que les Ennemis n'entraſſent pêle mêle avec les aſſiégés dans la ville.

Ces conſidérations firent que l'on ſe décida pour un troiſiéme parti, qui ne pouvoit avoir qu'une heureuſe iſſue. Il fut réglé que l'on rappelleroit les détachemens qui avoient été envoyés à la découverte ; & que l'on mettroit ſur des barques de pêcheurs un bon nombre de ſoldats, qui iroient terre à terre juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés près du vallon, où l'on avoit vu reluire les harnois de la Gendarmerie ennemie: que s'ils s'appercevoient qu'ils n'euſſent pas été découverts, ils ſe feroient deſcendre là ; qu'ils feroient le tour de ce vallon pour marcher aux Ennemis, & qu'ils tâcheroient de les attirer à une anſe, où ſeroient cachées les galéres qui devoient les ſuivre ; qu'il ſe feroit alors une décharge générale de l'artillerie ſur les Impériaux : qui ne pourroient manquer de perdre beaucoup de monde

sans que nous fussions exposés à aucun danger ; que l'Empereur lui-même ou quelques-uns de ses Généraux pourroient périr dans cette rencontre, si leur malheur vouloit qu'ils avancassent jusqu'à l'endroit où nos galéres avoient été placées. 1536.

Mais Charles avoit déja repris le chemin d'Aix lorsque nos gens furent mis à terre. Ils exécuterent ponctuellement les ordres qu'ils avoient reçus. Après avoir fait un long circuit en marchant à travers les hayes & les buissons, dont le pays est couvert, ils se laisserent voir de loin à l'Ennemi, qui ne pût soupçonner la route qu'ils avoient tenue. Dès que le Duc d'Albe les eût apperçus, il fit marcher à leur rencontre quelques chevaux legers à qui il commanda de s'approcher assez près pour en connoître le nombre, & de lui en donner avis sur le champ. Nos gens qui étoient tous arquebusiers firent leur décharge, & entretinrent l'escarmouche jusqu'à ce qu'un autre gros de cavalerie Ennemie arriva : alors feignant de craindre d'être enveloppés, ils battirent en retraite jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à

l'endroit où ils devoient attirer les
1536. Ennemis. Dans ce moment ils prirent précipitamment la fuite, & se jetterent dans une espece de verger voisin, où ils ne pouvoient être forcés que par le côté de la mer. Les Impériaux s'étant répandus dans la campagne qui étoit ouverte de toute part, nos galéres commencerent à faire un feu terrible. La terre fut en un moment couverte de bras & de jambes emportées & épars çà & là; l'air retentissoit des cris & des lamentations des mourans. La fuite précipitée de ceux qui échapperent à ce premier danger ne les sauva pas tous. Obligés de repasser le long du verger où nos gens s'étoient jettés, il y en eut beaucoup de tués par le feu de nos arquebusiers. Ces furieuses décharges firent croire aux Ennemis qu'ils avoient eté attaqués par les Coureurs de l'avant-garde de notre armée; & ils ne douterent pas que sur l'avis du délogement de l'Empereur, elle ne se fût mise en marche pour venir leur présenter bataille. Tout ce qu'ils purent faire de mieux fût de se rallier & de se retirer dans un fond environné de rochers,

rochers, où ils placerent des sentinelles, étant incertains si les François ne reviendroient pas bientôt à la charge. Ce fût là que le Duc d'Albe fit la revue de ses troupes, dont le nombre étoit considérablement diminué. Le Comte de Horn & un autre Seigneur Allemand son parent, deux des meilleurs Officiers de l'armée Impériale, furent laissés parmi les morts. De notre côté nous ne perdimes que bien peu de monde. Un de nos Arquebusiers, Italien de nation, qui avoit été fait prisonnier, apprit au Duc d'Albe comment cette entreprise qui nous avoit si bien réussi avoit été conduite; & il l'assura en même tems que notre armée n'avoit fait aucun mouvement en avant, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'elle dût si-tôt quitter son camp d'Avignon. Le Duc, pour se venger de l'affront qu'il venoit de recevoir, eut la cruauté de faire tirer ce malheureux à quatre chevaux, sous prétexte que c'étoit un transfuge, parce que peu de tems auparavant il avoit été à la solde de l'Empereur. 1536.

Cependant le Marquis du Guast

Seigneur de Villiers aux Corneilles,
1536. & Commiſſaire d'Artillerie, y conduiſit le même jour douze canons & deux cent cinquante pionniers. Bonneval, qui comme nous l'avons dit, avoit eté employé avec le Comte de Tende à faire le dégât, arriva le lendemain à Arles à la tête de ſa Compagnie de cinquante hommes d'armes & de vingt chevaux, de celle de Boiſſi, commandée par Montreul Bonnin ſon Lieutenant. Peu de jours auparavant il s'étoit rendu au camp d'Avignon, pour y recevoir les ordres du Général, & s'informer en même tems de l'état de la place, qu'il ſçavoit ne pouvoir être aiſément miſe en état de défenſe. Il fut chargé par le Maréchal de paſſer par Taraſcon, où ſe trouvoit alors ſa compagnie d'hommes d'armes, d'en viſiter le château, & d'aller de même reconnoître Beaucaire, petite ville bâtie de l'autre côté du Rhône. Sur le rapport que Bonneval fit de l'état actuel de ces deux places, le Maréchal, dont la prévoyance s'étendoit à tout, ordonna qu'elles fuſſent promptement réparées; & il y y mit une garniſon de cinq cent hom-

& de quelques autres munitions de guerre. 1536.

Le Prince de Melphe, zèlé pour le ſervice du Roi, ſe chargea avec empreſſement du ſoin d'aller rendre compte au Maréchal de l'état qu'on venoit de dreſſer, pour qu'il pourvût la place de toutes les choſes néceſſaires à ſa ſûreté.

Ce fut durant le voyage de ce Prince au camp d'Avignon, qu'il arriva une émeute, qui faillit à avoir les plus dangereuſes ſuites. Un Champenois de la compagnie d'Anglure, ayant pris querelle avec un Arquebuſier Italien ; les ſoldats des deux nations en vinrent aux mains ; il y eut environ ſoixante à quatre vingt hommes de tués de part & d'autres. Les Italiens bien inférieurs en nombre furent repouſſés ; & tout ce qu'ils purent faire, fut de gagner à la hâte, la maiſon d'Etienne Colonne, leur Général, qui commandoit dans la place : mais les Champenois, trop animés pour qu'ils ſe ſouvinſſent de la conſidération qu'ils devoient avoir pour un Lieutenant du Roi, s'efforcerent d'entrer pêle mêle avec les Italiens,

Dangereuſe émeute appaiſée.

& marcherent Enseignes déployées,
1536. comme s'ils eussent eu à combattre contre les ennemis de l'État. Ils porterent l'insolence plus loin, s'étant saisis d'une piéce d'artillerie, qu'ils enleverent de vive force, ils la braquerent contre le logis du Général Italien, tuerent à coups d'arquebuse trois ou quatre Officiers de cette nation, qui avoient paru aux fenêtres pour appaiser le tumulte, pendant que d'autres étoient montés sur les toits des maisons voisines pour les découvrir, & entrer par là dans le logis du Commandant. Bonneval informé de ce tumulte, qui ne pouvoit manquer d'avoir de dangereuses conséquences pour le service du Roi, si l'on n'y eût remédié promptement, accourut avec dix ou douze hommes d'armes de sa compagnie, qui se trouverent alors chez lui, & il fit donner ordre au reste de sa troupe de monter à cheval & de le suivre sans perdre un seul moment. N'ayant pris pour toutes armes qu'une rondelle & une épée, il vola plutôt qu'il ne marcha au lieu où les séditieux s'étoient assemblés. son premier soin fut de commander

au ſieur de Villiers, de faire rame-
ner la piéce d'artillerie, dont les 1536.
mutins s'étoient emparés, malgré toute la réſiſtance que purent leur oppoſer les canonniers; & c'étoit là par conſéquent une ordre bien difficile à exécuter. Il fut auſſi commandé à Anglurre de faire retirer ſes Champenois, mais il les trouva peu diſpoſés à lui obéir.

Sur ces entrefaites arriverent Deſbroſſes, Lieutenant de la compagnie de Bonneval, & Montreul Bonnin, Lieutenant de celle du ſieur de Boiſſi, avec leurs hommes d'armes bien armés & bien montés, ayant la lance ſur la cuiſſe, ainſi qu'il leur avoir été ordonné. Vingt d'entre eux furent chargés de raſſembler tous les Italiens qui étoient répandus dans la ville, de les conduire derriere une Egliſe, appellée la *Majour*, & d'empêcher qu'ils ne fuſſent inſultés : le gros de la troupe fut deſtiné à faire la garde devant le logis du Général Italien, juſqu'à ce qu'on leur envoyât de nouveaux ordres : & Bonneval, accompagné de dix hommes d'armes, à qui il fit mettre pied a terre, ſe prome-

na autour de la maiſon, & fut aſſez
1536. heureux pour les y faire entrer par une porte de derriere, après leur avoir commandé de ſe montrer aux fenêtres, afin que les mutins connuſſent que l'on étoit diſpoſé à les bien recevoir. Ces arrangemens étant pris, Bonneval s'approcha des ſéditieux, qui firent d'abord quelque ſemblant de vouloir ſe révolter contre lui : mais ſes remontrances, ſes menaces, la contenance fiere avec laquelle il ſe préſenta, les fit rentrer dans le devoir. Il leur fit comprendre qu'il lui étoit facile de les mettre à la raiſon; qu'outre ſa Gendarmerie, il avoit encore en ſa diſpoſition les troupes du Comte de Carmain, ſon neveu, auſquelles il avoit déja fait prendre les armes, & qui étoient prêtes à obéir au premier ordre qu'il leur donneroit. D'Anglurre Capitaine des Champenois, & Villiers Commiſſaire d'artillerie, ſe joignirent à Bonneval, & le ſeconderent avec beaucoup de zèle dans les ſoins qu'il prit pour faire ceſſer le tumulte : & ce qui fit auſſi quelque impreſſion ſur l'eſprit des ſéditieux, fut l'exemple d'un

petit nombre de leurs compagnons qui se séparerent de la troupe, faisant assez connoître qu'ils ne pouvoient approuver les excès auxquels leurs camarades se portoient contre un Chevalier de l'Ordre, & qui commandoit au nom du Roi. 1536.

Dès que les mutins se furent retirés, Etienne Colonne fit prier Bonneval de venir lui parler chez lui; & il lui déclara que l'outrage qu'il venoit de recevoir, ne lui permettoit pas de demeurer avec honneur dans la ville; il le conjuroit instamment de l'aider à en sortir, & de lui donner une escorte, qui pût le conduire en lieu de sûreté. Bonneval lui représenta que sa qualité de Commandant ne lui permettoit pas d'abandonner une place, dont la garde lui avoit été confiée, sur tout dans un tems où l'on avoit tout à craindre de la proximité de l'armée ennemie: qu'il falloit commencer par informer le Roi, ou son Lieutenant Général, de tout ce qui venoit de se passer, afin que l'on sçût comment les mutins devoient être punis, & que l'on eût le tems de les faire remplacer par des troupes mieux disciplinées,

& plus obéiſſantes. Bonneval, pour
1536. ôter à Colonne tout ſujet de crainte, s'offrit à venir coucher dans ſon logis, & promit que tous les hommes d'armes de la garniſon avec une partie des bandes du Comte de Carmain, feroient la garde pendant toute la nuit, pour empêcher qu'il n'arrivât quelque nouveau déſordre. Mais ces remontrances furent inutiles, & Bonneval fut obligé de conſentir au départ du Général Italien, qui craignoit que cette premiere révolte, ne fût ſuivie de quelque autre ſedition dont le ſervice du Roi auroit pu ſouffrir; il repréſenta d'ailleurs que ſon départ ne pouvoit avoir aucune mauvaiſe ſuite; que Bonneval commanderoit en ſa place; & que s'il arrivoit que l'Empereur approchât avant que l'on eût envoyé d'autres troupes, les mutins ſe ſoumettroient bien plus volontiers à ſes ordres, qu'à ceux d'un étranger.

Trente hommes d'armes de la compagnie de Bonneval, eurent ordre de monter à cheval: il y en avoit dix qui marchoient devant, & formoient une eſpéce d'avant-

garde ; après eux venoient les Ita-
liens attachés au ſervice d'Etienne 1536.
Colonne : ce Seigneur & Bonne-
val marchoient au milieu de dix
hommes d'armes, & les dix autres
faiſoient l'arriére-garde. Cette eſ-
corte accompagna le Général Italien
juſqu'au port de Trinquetaille, &
on diſtribua à ſes gens des vivres
pour un jour. Il pria inſtamment
Bonneval, en prenant congé de lui,
de pourvoir à la ſûreté du petit nom-
bre des ſoldats de ſa nation qu'il
avoit laiſſés dans la ville ; & ce
fut par là que Bonneval commença
dès qu'il fut de retour à Arles. Il
donna ordre à d'Anglurre, qui étoit
un très-bon Officier, plein de zèle
pour le ſervice de ſon Maître, de
faire une recherche exacte des prin-
cipaux auteurs de la ſédition ; & il
écrivit enſuite au Maréchal pour lui
en donner avis, & le prier en mê-
me-tems d'envoyer un homme d'au-
torité qui décidât du châtiment qu'il
convenoit de faire ſubir aux mu-
tins.

Le prince de Melphe, & Poton
Roffin, Sénéchal d'Agénois, Capi-
taine des gardes du Maréchal, eu-

rent ordre de se rendre incontinent à
1536. Arles : & bien-tôt après le Maréchal y envoya une grande quantité de munitions de guerre de bouche. Outre qu'il étoit d'une conséquence extrême de pourvoir à la sûreté de cette place, vû l'utilité que l'ennemi en auroit retiré, s'il s'en fût rendu maître ; le Maréchal avoit une raison personnelle qui l'intéressoit particuliérement à sa défense. Contre l'opinion de la plûpart des Officiers Généraux, il avoit décidé que cette ville devoit être fortifiée; c'eut été là une espèce de faute qu'on auroit eu à lui reprocher, si le malheur eût voulut que cette place fût tombée entre les mains des Impériaux : l'on n'auroit pas manqué de dire, qu'il eut été plus à propos de l'abandonner, que de la réparer à demi, & de l'exposer par consequent à être emportée d'assaut : & quelle gloire l'ennemi n'auroit-il pas tiré de cette premiere conquête ? & en même-tems quel sujet de découragement pour nos troupes ?

Les perquisitions que fit d'Anglure, pour découvrir les auteurs de la révolte dont nous venons de par-

ler, ne furent pas inutiles. Il livra entre les mains de Bonneval deux des plus coupables, dont l'un ſe diſoit être Gentilhomme : ils furent tous les deux pendus devant l'Hôtel de ville. D'Anglurre que la maladie retenoit au lit, demeura à Arles, & ſes bandes furent envoyées au camp d'Avignon, où on leur ôta publiquement leurs Enſeignes avec toutes les marques d'ignominie les plus diffamantes ; & tous les mutins furent déclarés pour toujours inhabiles à ſervir. Deux mille hommes commandés par Louis de Luxembourg Comte de Rouſſi, & par Jean de Luxembourg ſon frere, Seigneur de Chiſtelle, furent deſtinés à les remplacer : mais ces deux Seigneurs furent peu de jours après rappellés par le Maréchal, qui voulut les avoir auprès de ſa perſonne. Mille hommes de leurs troupes furent laiſſés ſous la conduite de Marieu de Dauphiné, & de la Goutte du Boulonnois ; & en la place de mille Fantaſſins, que le Comte de Rouſſi avoit reconduit au camp d'Avignon, on en fit partir mille autres, dont une partie étoit commandée par le 1536.

Capitaine Palais, & l'autre par le
1536. Baron de Lix.

Cependant l'on continuoit de travailler avec ardeur à réparer les fortifications d'Arles ; & déja il y avoit six grands boulevarts, & autant de plate-formes en état de défense. L'on garnit les remparts de piéces d'artillerie, & l'on en plaça aussi quelques unes sur un ancien amphithéatre, appellé les Arênes, d'où l'on pouvoit tirer à coup sur contre l'éminence que le Marquis du Guast étoit venu reconnoître, & où les ennemis n'auroient pu par-conséquent s'établir, sans être exposés au feu de notre artillerie.

Les Impériaux sont obligés de se retirer de devant Arles.

Le Marquis caché, ainsi que nous l'avons dit, derriére des moulins, en jugea lui-même ainsi, par les dangers où il se vit exposé. Bonneval & le Sénéchal d'Agénois qui se promenoient alors sur les remparts, l'ayant découvert, le montrerent du doigt à Villiers, qui sur le champ fit pointer contre l'endroit où étoit le Marquis, les deux piéces d'artillerie que l'on avoit mises en batterie sur l'amphithéatre. Ce Seigneur s'étant heureusement apperçu que

l'on alloit y mettre le feu, ſe retira à côté, ce qui lui ſauva la vie. 1536.
Les boulets qui tombèrent près de lui, couvrirent de terre le cheval ſur lequel il étoit monté, & l'effrayerent tellement, qu'il prit le mord aux dents, & entraîna le Marquis juſqu'au pont où il avoit laiſſé vingt hommes d'armes. Le bruit de l'allarme qui ſe donnoit dans la ville, l'obligea de rejoindre promptement ſa troupe qui l'attendoit derriere l'éminence qu'il venoit de viſiter, & où l'on pouvoit aiſément loger juſqu'à cinq ou ſix mille hommes.

Bonneval, le Sénéchal d'Agénois, & le Prince de Melphe, firent prendre les armes à toute la garniſon; non que leur deſſein fût de faire une ſortie, mais ils crurent devoir profiter de cette occaſion pour éprouver la bonne volonté de leurs ſoldats. Les murailles furent en un moment garnies de troupes, les Enſeignes furent déployées, & l'on aſſigna à chaque bande le lieu où elle devoit s'aſſembler en cas d'allarme. Le ſoldat plein d'ardeur demanda avec empreſſement qu'on

le conduisît à l'ennemi : mais les
1536. Commandans informés de tout ce qui se passoit dans le camp Impérial, où Bonneval avoit pour espion un Religieux de l'ordre de Saint François, ne voulurent pas hazarder une sortie, parce qu'ils avoient eu avis que l'Empereur avoit dessein de venir assiéger Arles ; & il étoit à craindre que ceux qui avoient donné l'allarme, ne fussent suivis de toute l'armée ennemie. Les Chefs cependant donnerent de grandes louanges à leurs troupes, & les exhorterent à réserver leur bonne volonté pour une meilleure occasion. L'on se contenta d'envoyer dix hommes d'armes à la découverte : mais les ennemis s'étoient retirés plus vîte qu'ils n'étoient venus ; & l'on reconnut seulement par la trace de leurs chevaux, l'endroit où ils s'étoient mis en embuscade le long des marais. Deux payſans qui saisis de peur, s'étoient cachés derriere des hayes, raporterent que les Impériaux étoient passés près d'un village appellé Saint Martin, à une grande lieue d'Arles, & que de là ils avoient continué leur route vers Marseille,

mes de pied, qui devoient être commandés par Rabodenge Echanſon ordinaire du Roi, & par Saint Remi Commiſſaire de l'artillerie. 1536.

Lorſque Bonneval arriva à Arles, l'on avoit déja commencé à en réparer les fortifications : ce qui ne raſſuroit cependant guéres les habitans, & ſur tout le petit peuple, parce qu'ils voyoient que pluſieurs perſonnes de condition qui faiſoient leur ſéjour ordinaire dans la ville, ſe préparoient à en ſortir avec leurs meubles les plus précieux, ce qui ſuppoſoit qu'elles ne ſe croyoient pas en ſûreté dans la place. L'arrivée de Bonneval, qui étant François pouvoit mieux ſe faire entendre que les deux Commandans Italiens ; les aſſurances qu'il donna, que le Général en qui l'on avoit beaucoup de confiance, étoit réſolu de ne rien oublier de tout ce qui pourroit empêcher que la place ne pût être inſultée, raſſurerent les eſprits, & perſonne ne fut plus tenté de déloger : hommes & femmes, grands & petits, tous commencerent dès-lors à mettre la main à l'œuvre ; & les plus riches ſe firent un plaiſir de contribuer de

leur argent pour avancer les tra-
1536. vaux.

Il y avoit alors dans la place cent trente hommes d'armes, mille Fantaſſins Gaſcons ſous les ordres de Jean de Foix Comte de Carmain, mille Champenois commandés par d'Anglurre, & trois à quatre cent Arquebuſiers Italiens : garniſon trop peu nombreuſe pour ſoutenir un long ſiége. La ville étoit abondamment pourvue de bled, mais il n'y avoit que très-peu de farine & pas un ſeul moulin : il fut ſur le champ ordonné que l'on en conſtruiroit vingt-quatre à bras. Il n'y avoit auſſi qu'une très-petite proviſion de vin ; & il fut réſolu que l'on en feroit venir par le Rhône : mais ce n'étoit pas là le beſoin le plus preſſant ; *car à la néceſſité*, dit notre Hiſtorien, *tous breuvages ſont bons à qui a volont de bien faire*. Le bétail ne pouvoit manquer, puiſque l'on étoit aſſuré de pouvoir en un ſeul jour tirer de la Camargue plus de dix mille bêtes à cornes. Il y avoit auſſi une abondante proviſion de ſel ; mais il étoit à craindre que l'on ne vînt bientôt à manquer de poudres, de bales, de boulets

Sur ces entrefaites, arriverent les proviſions que le Prince de Melphe étoit allé demander. Le Maréchal fit conduire par le Rhône dix ou douze batteaux chargés de vin; & c'étoient là les munitions de bouche dont on avoit le plus beſoin. Celles de guerre conſiſtoient en pluſieurs barils de poudre, accompagnés de tout ce qui étoit néceſſaire pour fabriquer des pots, des grenades, & des lances à feu. Un canonnier natif d'Arles, fort expert dans ce genre de travail, & qui avoit été autrefois attaché au ſervice des Chevaliers de Rhodes employé à faire une grande quantité de ces feux d'artifice. 1536.

Environ ce tems-là, quelques Galeres de l'Empereur ſe préſenterent devant la Tour qui ſe trouve à l'embouchure du Rhône, & la canonnerent vivement: mais ceux qui la défendoient ſoutinrent cette attaque avec beaucoup d'intrépidité; & par le feu de leur artillerie, ils foudroierent une de ces Galeres, & obligerent les ennemis de ſe retirer. Leur deſſein étoit, s'ils ſe fuſſent rendus maîtres de cette Tour, de

construire un pont pour passer en
1536. Languedoc, où il leur eût été facile de s'emparer de plusieurs bonnes villes, qui se trouvoient dégarnies de troupes, & dont les fortifications n'avoient point encore été réparées. Le Roi qui craignoit que les ennemis n'emportassent cette Tour de vive force, avoit ordonné que l'on mît Nismes, Beziers & quelques autres places voisines en état de défense, & que l'on y fit entrer des gens de guerre : il avoit de plus été enjoint à Chandenier, qui commandoit en Languedoc, de faire de nombreuses levées. Si on n'eût pas alors occasion d'employer ces nouvelles troupes, elles devinrent nécessaires dans la suite, & l'on s'en servit utilement. Le Roi apprit avec beaucoup de satisfaction la retraite des Galeres ennemies. Viconte à qui la garde de la Tour avoit été confiée, avoit d'autant plus d'intérêt à la bien défendre, que depuis longtems ils cherchoit l'occasion de se signaler par quelque action qui pût faire oublier un combat singulier, où il s'étoit trouvé engagé dans sa jeunesse, & qui avoit coûté la vie

à son ennemi. Non-seulement il obtint sa grace, mais le Roi lui donna 1536.
dans la suite le commandement de cinq cens hommes de pied.

Je dois parler d'une seconde révolte, qui suivit de près celle que j'ai rapportée ci-dessus. Deux soldats de la bande du Capitaine Arzac, Gascon, qui commandoit cinq cens hommes sous les ordres du Comte de Carmain, étant un jour en faction, virent passer des vivandiers qui conduisoient des moutons au camp : à cette vuë, ils quittent leurs postes, & se servant des échelles que l'on dressoit tous les matins pour l'usage des travailleurs, & que l'on retiroit tous les soirs, ils descendent des remparts, & enlevent de force cinq ou six moutons. Le Comte de Carmain, à qui les deux vivandiers porterent leur plainte, fit arrêter les coupables, & les remit entre les mains du Prince de Melphe & de Bonneval, qui les fit conduire en prison. Arzac leur Capitaine vint peu de tems après repéter ses deux soldats, & pria Bonneval à qui il s'addressa de vouloir leur rendre la liberté : mais il s'en défendit, &

Autre sédition arrivée à Arlet.

promit seulement qu'il parleroit de
1536. cette affaire au Prince de Melphe; ajoûtant qu'elle lui paroissoit être d'une trop grande conséquence pour qu'il voulût en juger seul: que s'il n'y avoit point de sûreté pour les vivandiers, il étoit à craindre que la ville ne manquât bien-tôt de vivres, & il étoit cependant nécessaire qu'elle en fût abondamment pourvuë, vu la proximité de l'armée ennemie; outre que tout soldat qui abandonnoit son poste, ne pouvoit être trop sévérement puni. Arzac peu content de ses réponses, répliqua que si les deux coupables n'étoient remis en liberté, il craignoit bien fort que leurs camarades ne se mutinassent. Bonneval indigné lui ordonna que dès ce moment même, il eût à mettre hors la ville tous ceux de sa bande, qui auroient l'insolence de vouloir s'opposer à l'observation des loix militaires. Arzac ne répondit rien, mais la colere qui étoit peinte sur son visage, parloit assez pour lui. Bonneval & le Prince de Melphe étant dès le même soir sortis de la ville, pour établir des guets en divers endroits, la bande d'Arzac, composée

de cinq cens hommes, se mutina & commença à crier *Gascogne*, pour exciter tous ceux de leur nation à les seconder dans leur révolte. S'étant assemblés, ils marcherent droit à l'Hôtel de ville, s'efforcerent d'en briser les portes; & pour empêcher que l'on ne vînt au secours de ceux qui les gardoient, ils garnirent de piquiers & d'arquebusiers une petite place voisine. Le Comte de Carmain leur Colonel, informé de ce désordre, y accourut promptement au bruit; & s'étant présenté devant les mutins l'épée à la main, il fit tout ce qu'il put pour les obliger de se retirer: mais il ne fut point écouté, & peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie dans le tumulte. Bonneval & le Prince de Melphe ayant eu avis de ce qui se passoit, se rendirent promptement à l'Hôtel de ville; mais le mal etoit fait, les portes en avoient été forcées, tous les régistres brulés, & les prisonniers mis en liberté. 1536.

Les Chefs crurent devoir renvoyer jusqu'au lendemain matin la perquisition des coupables, parce que ces recherches qui devoient se

1536. faire de maiſon en maiſon, auroient pu entraîner d'autres déſordres, ſi on les eût faites pendant la nuit. Cependant Bonneval parla aux Capitaines des autres bandes, & leur repréſenta de quelle conſéquence il étoit pour le ſervice du Roi, que les auteurs de la ſédition fuſſent ſévérement punis : que la nation Françoiſe ſe deshonoreroit par de ſemblables révoltes, qui n'étoient que trop fréquentes ; & que ce ſeroit pour le Roi une néceſſité de ne prendre à ſon ſervice que des troupes étrangeres. Tous les Officiers promirent à Bonneval de le ſeconder dans les meſures qu'il prendroit, pour empêcher que cette nouvelle rébellion ne pût avoir de dangereuſes ſuites ; & ils parurent diſpoſés à faire tailler en piéce, tous ceux de leurs bandes qui oſeroient oppoſer la moindre réſiſtance.

Le Comte de Carmain eut ordre le lendemain matin, de faire ſortir ſa troupe de la ville, & de ſe préparer à la conduire au camp d'Avignon, à cauſe du danger qu'il y auroit eu de garder dans une place menacée d'un ſiége, des troupes, ſur l'obéiſſance

l'obéiſſance deſquelles on ne pouvoit compter. Elles ſortirent par la 1586.
porte de Craux ; & les Commandans firent ſortir par celle de Taraſcon la Gendarmerie à cheval, avec deux mille hommes de pied des autres bandes, & trois ou quatre cent fantaſſins du pays, commandés par d'Eguieres. Il fut ordonné au Comte de Carmain, de partager ſa bande en deux troupes, ſous prétexte de reconnoître le nombre de ſoldats dont elle étoit compoſée : ce qui étant fait, Bonneval & le Prince de Melphe commanderent au Capitaine Arzac, de leur amener les auteurs de la ſédition ; il ſe contenta de préſenter deux pauvres malheureux, qui étoient ce qu'il y avoit de plus mépriſable dans ſa bande ; & ſur ce qu'on lui commanda d'en amener d'autres, parce qu'on les vouloit tous faire pendre en préſence de la garniſon, il répondit que, ſi cela étoit, il falloit donc préparer des gibets pour tous les ſoldats de ſa troupe. Cependant les deux malheureux qu'il avoit préſentés, furent livrés au Prévôt de l'armée & exécutés ſur le champ. Les

1536. soldats des autres bandes virent cette exécution avec une espéce de joie, & tous s'écrierent que les coupables méritoient un châtiment plus rigoureux encore. On ôta à Arzac son Enseigne, & il fut honteusement chassé avec sa troupe : il lui fut ordonné de se rendre au camp d'Avignon, où le Maréchal décideroit, s'il devoit le punir, ou lui faire grace. Le Comte de Carmain lui rendit son Enseigne : mais ce fut à condition, qu'il ne pourroit la déployer que lorsqu'il en auroit obtenu la permission du Maréchal. Arzac évita le châtiment qui l'attendoit en prenant un autre chemin ; & ce fut en vain que l'on détacha du monde pour l'arrêter, il échappa à toutes les poursuites. Les soldats qui étoient sous ses ordres se débanderent, & se sauverent comme ils purent. La sévérité dont on usa envers les coupables, rétablit le bon ordre, & il ne fut plus depuis parlé de révolte.

Le Dauphin obtient la permission de se rendre au camp d'Avignon.

Cependant la nouvelle du peu de succès qu'avoient eu les tentatives de l'Empereur, avoit été portée au camp de Valence ; & le bruit y

étoit répandu qu'il devoit venir dans huit jours attaquer notre camp d'Avignon : on ſouhaitoit qu'il prît le parti, parce que toutes nos forces étoient alors raſſemblées, & que nous avions tout ſujet d'eſpérer les plus heureux ſuccès. Henri Duc d'Orleans, devenu Dauphin & Duc de Bretagne par la mort de ſon frere aîné, deſiroit avec ardeur de ſe ſignaler dans une ſi belle occaſion. Ce jeune Prince conjura inſtamment ceux qu'il ſçavoit avoir le plus de crédit ſur l'eſprit du Roi ſon pere, de s'intéreſſer en ſa faveur pour en obtenir la permiſſion qu'il ſollicitoit avec les plus vives inſtances ; & pour l'obtenir plus promptement, il ne ceſſoit de repréſenter que le danger étoit plus prochain que l'on ne penſoit ; qu'il étoit à craindre que l'Empereur n'avançât l'exécution du deſſein qu'il méditoit ; & que dans ce cas il ſe verroit privé de la plus grande gloire qu'il pût eſpérer dans ſa vie, qui étoit de combattre un ennemi digne de lui, & qui fier de ſes victoires avoit oſé ſe flater de l'eſpérance de conquérir aiſément toute la France. L'impa- 1536.

tience de ce jeune Prince lui fit
1536. faire encore d'autres démarches : il envoya divers exprès au Maréchal de Montmorenci, avec des lettres très-preſſantes pour l'engager à ſolliciter pour lui, auprès du Roi, une grace, qu'il ne croyoit pas pouvoir lui être trop-tôt accordée.

Quoique ce fût pour le Roi un grand ſujet de joie, de remarquer dans le Prince ſon fils le même courage & la même ardeur pour la gloire qu'il avoit eue lui-même dans ſes jeunes années, il ne ſe rendit pas cependant d'abord à ſes inſtances ; étant bien perſuadé, que la réſiſtance qu'on lui oppoſeroit ne ſerviroit qu'à augmenter ſes deſirs : vaincu enfin par ſes priéres, il feignit de ne céder qu'à ſes importunités.

Déja le Roi voyoit toutes ſes forces réunies, & il ſe préparoit à exécuter la réſolution qu'il avoit priſe de marcher lui-même en perſonne à ſon ennemi pour le combattre. Son deſſein étoit de ſuivre de près le Dauphin, qui devoit être ſi bien accompagné, qu'il n'y avoit pas ſujet de craindre qu'il reçût quelque affront : & que ne devoit-on pas ſe

promettre du courage de ce jeune Prince, qui alloit se voir à la tête d'une florissante armée, & qui brûloit d'envie d'en venir aux mains avec le redoutable ennemi qu'il alloit chercher ? 1536.

Le Roi, en le congédiant, lui parla en ces termes. „ Vous allez, mon „ fils, avec mon agrément, ap„ prendre un métier qu'il est néces„ saire que vous sçachiez; mais dont „ vous ne devez faire usage dans la „ suite, que pour assurer le repos „ & la tranquillité des peuples sur „ lesquels vous regnerez un jour. „ Vous trouverez à la tête de mon „ armée, le Maréchal de Montmo„ renci, qui a sous ses ordres plu„ sieurs braves Officiers, pleins de „ zèle pour mon service & pour „ la gloire de mon Etat. Je vous „ ordonne de lui dire en arrivant, „ que vous n'êtes pas venu pour „ commander, mais pour appren„ dre de lui à commander : vous „ direz aux autres Généraux, qu'ai„ dé des exemples & des instruc„ tions qu'il vous donneront, vous „ espérez de faire sous eux un bon „ apprentissage du métier de la

1536. „ guerre. Rendez-vous donc hu-
„ main & familier à leur égard ;
„ n'oubliez rien pour gagner leur
„ amitié & leur estime ; soyez l'imi-
„ tateur des vertus de votre frere :
„ montrez-vous tel enfin, qu'il
„ n'y ait personne qui ne juge en
„ vous voyant que vous êtes di-
„ gne du rang où le Ciel vous a
„ fait naître. "

La jeune noblesse de la Cour donna dans cette occasion de grandes marques de son amour pour la profession des armes, par l'empressement qu'elle témoigna à suivre le Dauphin. Le Maréchal de Montmorenci, accompagné des principaux Officiers de l'armée, lui vint au devant jusqu'au pont de Sorgue, & le conduisit dans son logis, qu'il le pria d'accepter : mais le Prince s'en défendit, & se contenta d'y prendre un appartement. Le Maréchal continua de remplir avec le même zèle & la même application qu'auparavant, les fonctions de Général ; & le Dauphin se fit gloire de ne se conduire que par ses avis.

Sages conduite du Maréchal de Montmorency.

L'on avoit eu avis au camp, que l'Empereur étoit retourné à Aix ;

mais l'on ſçavoit que le Duc d'Albe, & les autres Généraux qu'il avoit amenés avec lui, étoient demeurés près de Marſeille, pour en faire le ſiége : non qu'ils eſpéraſſent de s'en rendre maîtres : mais ils comptoient qu'ils pourroient profiter de quelque ſortie que feroient les aſſiégés, ſans avoir pris tontes les précautions néceſſaires pour en aſſurer le ſuccès ; ou que, s'il prenoit envie au Maréchal de marcher au ſecours de la place, ils pourroient lui préſenter bataille, & l'attaquer avec avantage ; & ils fondoient leurs eſpérances ſur la proximité du gros de leur armée, qui ſur le premier avis qu'elle eût reçu du délogement du Maréchal, auroit pu le prévenir. Mais ils furent trompés dans leur attente. A la tête de la garniſon de Marſeille étoient des Officiers expérimentés ; & le Maréchal perſiſtoit dans la réſolution qu'il avoit priſe de ne rien donner au hazard. Informé, ou par ſes eſpions, ou par le témoignage des priſonniers qu'on lui amenoit, de tout ce qui ſe paſſoit dans le camp ennemi, & même de toutes les délibérations qui ſe prenoient dans le 1536.

1536. Conſeil, il ſe régloit ſelon les divers avis qu'il recevoit. Son attention depuis la déroute de Brignolle, avoit toujours été d'éviter toutes les occaſions qui euſſent pu expoſer nos troupes à quelque ſurpriſe. Cependant, pour ne pas les laiſſer languir dans l'inaction, il leur permettoit quelquefois de marcher à l'ennemi : mais de peur qu'elles ne s'engageaſſent trop avant, il leur déſignoit lui-même des bornes qu'il leur étoit défendu de paſſer. Chaque jour étoit marqué par quelque eſcarmouche entre les deux partis, ou par quelque nouvelle allarme, que l'on donnoit au camp Impérial. S'il arrivoit aux ennemis d'abandonner leurs retranchemens, quelques précautions qu'ils priſſent de cacher leurs marches, preſque jamais ils ne manquoient d'être attaqués ; s'ils faiſoient ſoutenir leurs fourageurs par de nombreux détachemens, ils conſumoient le peu de vivres qui tomboient ſous leurs mains, & retournoient à leur camp ſans y apporter aucun rafraîchiſſement ; s'ils ſortoient avec une foible eſcorte, ou ils étoient taillés en piéces, ou

ils ne se retiroient qu'après s'être vu enlever une partie de leur monde. 1536.
Ainsi c'étoit pour eux une nécessité, ou de se tenir renfermés dans leur camp, où la faim leur livroit une cruelle guerre, ou de s'exposer aux plus grands dangers, s'ils vouloient se dérober à une mort honteuse. Je n'entrerai pas dans le détail de tous les avantages remportés sur les ennemis en divers rencontres ; je ne parlerai que des plus marqués.

Depuis peu de jours, Jean-Paul Cères & Martin du Bellai s'étoient mis en campagne, avec les troupes qui étoient sous leurs ordres. Le premier étoit à la tête de sa compagnie d'hommes d'armes, & de quelque Cavalerie légére ; & le second commandoit deux cent chevaux légers, qui étoient soutenus par trois Enseignes de gens de pied. Informés par leurs espions, qu'un détachement de Cavalerie ennemie étoit venu fourager près de la petite ville de Lormarin, ils distribuerent leurs gens de cheval aux environs, & leur assignerent divers postes, afin que les ennemis, quelque route qu'ils prissent, ne pussent leur échapper.

Divers avantages remportés sur les Impériaux.

1536. Ils ne furent pas long-tems ſans ſe montrer au nombre de cent Cavaliers, parfaitement bien montés, conduiſant devant eux un nombreux bétail. Cères n'avoit avec lui que quatorze hommes d'armes de ſa compagnie ; & avec ce peu de monde, il oſa attaquer les ennemis ; & il les chargea ſi vivement, qu'il les mit en fuite, leur enleva tout leur butin, & leur fit trente priſonniers : *& plus en eut pris*, dit notre Hiſtorien, *s'il eût des preneurs ; tant eſt vrai ce que l'on dit, qu'en une roupte, ne l'effrayé pour la peur qui l'étonne, ne le Vainqueur pour le contentement de ſa victoire, a égard de nombrer ſes gens.*

Les Ennemis, honteux de leur défaite, voulurent avoir leur revanche : pour cet effet ils firent peu de jours après entrer dans le Chateau de Lormarin une troupe de cent Arquebuſiers, & c'étoit-là où leurs Coureurs avoient ordre de ſe retirer. Leur eſpérance étoit que nos gens ne manqueroient pas d'eſſayer de les déloger ; & dans ce cas ils devoient ſe tenir prêts à marcher par un autre chemin, pour venir

nous ſurprendre & nous envelop-
per. Jean Paul Cerès, informé de 1536.
leur deſſein, en donna avis à la Fayette & à Curton, qui lui amenerent quelques hommes d'armes de leurs compagnies & deux cent Arquebuſiers. Ayant reçu ce renfort, il ſortit de Cavaillon à la tête de ſa troupe, & marcha en diligence vers Lormarin. Avant que de ſe préſenter devant la place, il eut la précaution de poſter quelques gens de cheval ſur toutes les avenues. Les échelles furent en un moment dreſſées contre les murailles, & l'aſſaut fut donné avec tant d'impétuoſité, que tous ceux qui ſe préſenterent pour le ſoutenir furent paſſés au fil de l'épée, ou tués à coups d'arquebuſe, & le reſte fut fait priſonnier. Cependant Ferdinand de Gonzague s'étoit mis en marche à la tête de douze cent chevaux, & de ſeize Enſeignes de gens de pied: mais quatre Coureurs de ſa troupe ayant été pris par nos gens de cheval qui avoient été envoyés à la découverte, l'on ſçut d'eux la route qu'il tenoit, & où il devoit ſe mettre en embuſcade, & Cerès évita ſa rencontre

en prenant un autre chemin.

1536. Il eut peu de tems après occaſion de former une autre entrepriſe. Ses eſpions lui ayant donné avis, que les Ennemis s'étoient avancés juſqu'à Cenas, petite ville éloignée de huit milles de leur camp & de deux milles de Cavaillon, il ſe mit ſur le champ en campagne dans l'eſpérance de les rencontrer : mais la diligence qu'il fit fut inutile, tant le détachement Ennemi avoit hâté ſa retraite. Cérès, avant que de retourner à Cavaillon, détacha douze hommes de ſa compagnie à qui il donna ordre de s'avancer juſqu'à Salon. A peine eurent-ils fait une demi-lieue de chemin, qu'ils rencontrerent quarante fourageurs des Ennemis qu'ils chargerent ſi vivement qu'ils les obligerent de ſe rendre priſonniers, après avoir abandonné le butin dont ils étoient chargés, & qui fut rendu aux payſans, à qui ils l'avoient enlevé.

Mais ces divers avantages remportés ſur les Ennemis furent peu de choſe en comparaiſon de la perte que leur firent eſſuyer les Payſans des environs de Toulon. L'Empe-

leur avoit fait raſſembler toutes les bêtes de ſomme qui ſe trouverent depuis Aix juſqu'à Nice, & dont on devoit ſe ſervir pour tranſporter au camp, où il n'y avoit ni farines, ni fours, ni moulins, une prodigieuſe quantité de biſcuit qui avoit été débarqué à la rade de Toulon. Les payſans informés du jour & de l'heure où ce convoi devoit ſe mettre en marche, prirent ſi bien leurs meſures qu'ils l'enleverent généralement, & il ne reſta pas un ſeul animal ſans être pris, ou ſans avoir les jarets coupés. Il étoit évident que les Ennemis, réduits par cet enlévement à une diſette extrême, ſe verroient bientôt dans la néceſſité, ou de venir nous préſenter bataille, ou d'abandonner honteuſement la Provence. Ainſi le Maréchal ſe voyoit aſſuré de les vaincre ſans leur livrer de combat. 1536.

Réſolution priſe dans le Conſeil.

Sa prudence cependant n'étoit pas généralement applaudie. Ceux qui dans les commencemens s'étoient rangés de ſon avis, ſoit qu'ils euſſent cherché à lui complaire, ou ſoit qu'ils penſaſſent véritablement comme lui, avoient changé d'opi-

nion. Ils auroient voulu qu'il eût
1536. été un peu plus entreprenant, vu que les circonſtances n'étoient plus les mêmes. Toutes nos forces ſe trouvoient alors réunies, & il ne ſembloit pas que rien dût nous empêcher de marcher en avant. Mais depuis que le Dauphin fut arrivé au camp, l'ardeur d'en venir aux mains redoubla dans toutes les troupes; les jeunes Seigneurs ſur tout, qui l'avoient accompagné, demandoient avec empreſſement qu'on leur fît voir l'Ennemi de près: & comment auroient-ils craint des dangers, qu'une expérience perſonnelle ne leur avoit point encore fait connoître? On voyoit que le Dauphin lui-même brûloit d'envie de ſignaler ſon arrivée par quelque grande entrepriſe qui immortaliſât la gloire de ſon nom: & comment parmi les Officiers de l'armée ne s'en ſeroit-il pas trouvé un grand nombre qui, pour faire leur cour à ce jeune Prince, n'opinaſſent pas ſelon ſes vœux? » La fortune, diſoient-ils, ſembloit » lui préſenter une occaſion ſûre de » rendre ſon nom illuſtre; & pour- » quoi ne pas vouloir permettre qu'il

» en profitât ? Si lorsque nous étions
» trop foibles pour faire tête à l'Enne- 1536.
» mi, nous étions venus nous renfer-
» mer dans un camp bien retranché,
» maintenant que nous étions bien su-
» périeurs en forces, pourrions-nous
» sans nous deshonorer avoir la lâ-
» cheté de n'oser sortir de nos re-
» tranchemens ? Devrions-nous
» souffrir que l'Ennemi vint avec une
» poignée de monde assiéger Mar-
» seille à notre vue ? Notre sentiment
» est que l'on doit marcher en avant.
» Nous répondons sur notre honneur
» de la victoire ; & nous consen-
» tons d'être mis au nombre de ceux
» qui n'ont aucune connoissance de
» la guerre, si les troupes Enne-
» mies qui sont devant Marseille peu-
» vent nous échapper. « Ainsi par-
loient dans le conseil ceux qui au-
roient voulu que la prudence du Ma-
réchal eût été accompagnée d'un peu
de hardiesse.

D'autres au contraire persistoient en leur premiere opinion, qui étoit, que sans livrer de combat, l'on ruine-roit entierement l'armée ennemie en continuant de lui couper les vivres. L'on sçavoit que Marseille étoit abon-

1536. damment pourvue de toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche, & que cette place avoit été miſe en un ſi bon état de défenſe, qu'elle étoit imprenable : il étoit donc évident que l'Empereur ſe verroit bientôt obligé de ſe retirer avec les débris de ſon armée déja diminuée de moitié, & par la famine & par la mortalité, qui s'étoit miſe dans ſon camp. Quant au Maréchal, il ſe trouvoit trop bien du plan qu'il avoit ſuivi juſqu'alors, & qui lui avoit été tracé par le Roi même, pour qu'il voulût en ſuivre un autre; & quoiqu'il eût de longue main préparé toutes choſes de façon qu'il n'eût point été ſurpris ſi l'on fût venu lui livrer bataille, il étoit cependant réſolu d'éviter avec ſoin toutes les occaſions qui auroient pu le mettre dans la néceſſité de combattre.

» Et pourquoi, diſoit-il, puiſque » nous avons la victoire en main, » nous expoſerions-nous au hazard » de la perdre ? Y auroit-il moins de » gloire à vaincre ſon Ennemi par » la prudence, qu'à en triompher » par la force des armes ? La plus

» heureuſe victoire eſt toujours ache-
» tée cherement. Les lauriers dont 1536.
» ſe couronnent les vainqueurs, ne
» ſont que trop ſouvent teints du
» ſang des plus braves de leur ar-
» mée. » Le Dauphin écoutoit avec attention les raiſons que l'on expoſoit de part & d'autre ; & quoiqu'il ne ſe fût pas encore déclaré en faveur d'aucun des deux partis, on liſoit cependant dans ſes yeux, que l'avis du Maréchal n'eût pas été celui qu'il eût ſuivi, s'il n'eût eu à conſulter que les mouvemens de ſon cœur: mais faiſant violence à ſes deſirs, il fut aſſez maître de lui-même pour applaudir à la réſolution du Général ; & il faut convenir que l'on ne pouvoit dans les circonſtances préſentes prendre un plus ſage parti, que celui qu'il avoit propoſé. Le Duc d'Albe, il eſt vrai, avoit entrepris le ſiége de Marſeille avec peu de monde ; mais ne pouvoit-il pas compter ſur la proximité du camp Impérial ? Si nous nous étions déterminés à marcher en avant, il n'eſt pas douteux que l'Empereur n'en eût été averti ; & ne lui eût-il pas été facile de nous prévenir, en

venant se poster entre Avignon
1536. & Marseille ? ou n'auroit-il pas pu se joindre au Duc d'Albe avant que nous fussions arrivés devant cette derniere place ? La bataille dans ces deux cas eût été inévitable, & le succès en étoit incertain : si nous la perdions, nous laissions un grand pays ouvert à l'Ennemi ; & en la gagnant, nous ne faisions que recouvrer ce qui nous appartenoit. De si sages considérations déterminerent le Maréchal à ne rien changer en la conduite qu'il avoit tenue jusqu'alors ; & il fut réglé que l'on continueroit de se tenir sur la défensive, à moins qu'il ne se présentât quelque occasion favorable d'attaquer avec avantage.

Fin du Livre septiéme.

MEMOIRES
DE MESSIRE
MARTIN DU BELLAI,
Pour ſervir à l'Hiſtoire du Regne de François I.

LIVRE VIII.

RIEN n'étoit plus déſeſpérant pour l'Empereur que les nouvelles accablantes qu'il recevoit de toute part; aucune des entrepriſes que formoient ſes Généraux, qui ne fut ſuivie des plus malheureux ſuccès; & il avoit le mortel chagrin de voir de ſes yeux ſon armée dépérir chaque jour. Mais ce qui l'affligeoit le plus, étoit la honte dont il ſe ſeroit couvert, s'il ſe fût retiré ſans avoir fait du moins quelque tentative qui 1536.

pût ſauver ſon honneur. Il s'étoit
1536. mis à la tête d'une armée qu'il croyoit invincible. Il avoit oſé ſe vanter qu'on le verroit parcourir la France en Conquérant. Il avoit dédaigneuſement rejetté toutes les propoſitions de paix qui lui avoient été faites. Il avoit eſpéré que la fortune continueroit de le favoriſer dans ſes ambitieux projets. Il avoit enfin publiquement proteſté qu'il ne mettroit les armes bas, que lorſqu'il auroit réduit ſon ennemi à la condition du plus pauvre Gentilhomme de ſon Royaume. Autant de conſidérations qui ſembloient exiger qu'il ne prît le parti de ſe retirer que lorſqu'il ne lui reſteroit plus aucune reſſource : & il comptoit encore ſur les ſecours qu'André Doria devoit bientôt lui amener. Il eſpéroit d'ailleurs que le Comte de Naſſau remporteroit en Picardie de ſi grands avantages, que le Roi ſeroit obligé de faire paſſer dans cette Province des forces ſupérieures ou du moins égales à celles de ſon ennemi.

Pendant que l'Empereur étoit dans cet embarras, François I donnoit tous

ſes ſoins à mettre la ville de Valence en un bon état de défenſe; & c'étoit-là une nouvelle barriere qu'il ſe propoſoit d'oppoſer à l'ennemi, s'il lui prenoit envie d'abandonner la Provence pour ſe jetter en Dauphiné. Une autre occupation du Roi, étoit de répondre aux dépêches que lui envoyoient les Gouverneurs des différentes Provinces de ſon Royaume, d'expédier ſelon l'exigence des cas de nouveaux ordres pour ſon armée d'Italie, d'entretenir avec ſes alliés une étroite correſpondance par les Lettres fréquentes qu'il leur écrivoit. Nous avons déja dit que ſon intention étoit de ne marcher en avant que dans la ſuppoſition que l'Empereur vînt attaquer notre camp d'Avignon, ou que nos forces fuſſent ſi ſupérieures à celles de l'ennemi, que nous fuſſions aſſurés, en l'allant chercher, de remporter ſur lui une entiere victoire. Et quel fruit pouvions-nous encore en recueillir? ne rien perdre c'eſt tout ce que nous pouvions eſpérer. 1536.

Sur ces entrefaites, arriva la flotte commandée par Doria, char-

1536. gée de (a) vivres, & qui portoit l'argent que l'Empereur attendoit pour payer ſon armée. L'Amiral Gênois s'étant rendu au camp Impérial, y fut reçu de Charles avec les marques de diſtinction les plus glorieuſes. La joie que cauſa ſon arrivée fut proportionnée à l'ardeur avec laquelle on ſoupiroit après les ſecours qu'il amenoit. Je n'ai pû être informé de ce qui fut décidé dans les divers conſeils qui ſe tinrent après ſon débarquement; tout ce que je ſçais, c'eſt que l'Empereur fit la revue générale de ſes troupes, qu'elles furent averties de ſe tenir prêtes à marcher au premier ordre qu'elles recevroient, & qu'on leur diſtribua des vivres pour huit à dix jours. L'on avoit eu avis que Char-

Arrivée de la Flotte commandée par André Doria.

(a) L'Auteur de la nouvelle hiſtoire d'Allemagne dit, que l'Empereur attendoit quelque récruës, que Doria devoit lui amener. Il n'attendoit que de l'argent & des vivres; & n'avoit aucune eſpérance de pouvoir renforcer ſon Armée de Provence. Ses troupes d'Eſpagne avoient fait une deſcente en Languedoc, & avoient été répouſſées; & celles qu'il avoit laiſſées en Piémont, n'étoient pas en aſſez grand nombre pour pouvoir faire tête aux François.

les avoit fait embarquer ſon artillerie ; ce qui ſembloit ſuppoſer qu'il avoit eu quelque deſſein de faire une deſcente en Languedoc, & ſur cet avis, le Roi attentif à toutes les démarches de ſon ennemi, ſe prépara de lui faire tête de ce côté-là. Maïs après la venue de Doria, l'artillerie ennemie ayant été ramenée au camp, l'on jugea que l'Empereur ſe diſpoſoit à venir nous livrer bataille, ou qu'il étoit réſolu d'aller ſe joindre au Duc d'Albe pour faire le ſiége de Marſeille. 1536.

Affaires du Marquiſat de Saluces.

Dans le même tems que les nouvelles furent apportées au Roi, il apprit que ſes Généraux qui commandoient en Italie s'étoient rendus maîtres des plus fortes Places du Piémont, & qu'il ne reſtoit plus que quelques Châteaux du Marquiſat de Saluces dont ils ne ſe fuſſent pas encore emparés. La plûpart de ceux de ſon conſeil furent d'avis que cet état qui relevoit du Dauphiné fût confiſqué au profit du Roi, à cauſe de la félonnie de François Marquis de Saluces. Mais Sa Majeſté oubliant dans cette occaſion ſon intérêt particulier pour ſuivre les mouvemens de

sa clémence naturelle, donna ordre
1536. au Cardinal du Bellai son Lieutenant Général à Paris, de mettre en liberté le Marquis Jean-Louis, frere de François, qui pour cause de rébellion avoit été constitué prisonnier. Jean-Louis s'étant rendu à Valence, Sa Majesté lui donna de nouveau l'investiture du Marquisat dont il avoit été privé, & reçut de lui le ferment de fidelité en présence du Comte de Saint Pol, Gouverneur du Dauphiné, & des Cardinaux de Lorraine & de Milan. La libéralité du Roi s'étendit encore plus loin à l'égard du nouveau Marquis. Il lui fit délivrer une grosse somme d'argent, & l'envoya en Italie avec un train proportionné à son rang. Saint Julien, Gentilhomme Gascon, autrefois nourri dans la maison de Saluces, & qui avoit été Guidon de la compagnie du feu Marquis Michel-Antoine, & depuis Lieutenant du Marquis François, eut ordre d'accompagner le Marquis, & fut chargé de veiller à ses démarches. Précaution qui étoit d'autant plus nécessaire, que l'on avoit tout sujet d'appréhender qu'il ne se laissât surprendre

prendre par les ruſes & les artifices du Marquis ſon frere. 1536.

Saint Julien s'acquitta avec ſoin de ſa commiſſion, mais avec toute ſa prudence, il ne put empêcher que Jean-Louis ne tombat dans les piéges que ſon frere lui tendit. Celui-ci étant venu à Carmagnolle, fit demander qu'il pût avoir une entrevûe avec ſon aîné, qui s'étoit retiré au Chateau. On eut beau repréſenter à Jean-Louis qu'il ne pouvoit trop ſe tenir ſur ſes gardes; que la fidélité qu'il devoit au Roi ne lui permettoit pas de recevoir dans ſes Places un ennemi déclaré de Sa Majeſté. La tendreſſe fraterternelle l'emporta ſur toutes ces conſidérations; les portes du Château furent ouvertes au Marquis, & l'entrevûe entre les deux freres ſe fit avec les marques réciproques de l'amitié la plus vive. Il ne fut pas bien difficile à l'adroit Marquis de gagner toute la confiance de ſon frere. Abuſant de ſa ſimplicité, il le tira de Carmagnolle, & le conduiſit au Château de Valfériere où il le retint priſonnier. Il ſe ſeroit en peu de tems rendu maître du Marquiſat,

1536. si Saint Julien, qui avoit prévû de loin qu'elles seroient les suites de la trop grande crédulité du nouveau Marquis, n'eût trouvé le moyen de mettre dans les intérêts de la France le Capitaine d'Aguerres qui commandoit dans la forte Place de Urezeul au nom du Marquis François. Il lui représenta, qu'étant né sujet du Roi, il n'avoit pû faire serment de fidélité au Marquis, qui étoit lui-même Vassal de Sa Majesté, & qui à cause de sa félonnie, avoit été déclaré ennemi de l'Etat. D'Aguerres, persuadé par ces remontrances, remit le Château de Urezeul, l'une des plus fortes places du Marquisat de Saluces, entre les mains de Saint Julien, qui le garda au nom du Roi.

Conseil tenu au camp de Valence.

Pendant que ces choses se passoient, Sa Majesté, ainsi que je l'ai dit, fut avertie que l'Empereur avoit fait la revûe de son armée, & qu'il avoit été ordonné aux Soldats de se pourvoir de vivres pour huit à dix jours. Bientôt après le bruit se répandit, que les ennemis étoient prêts à se mettre en marche pour venir attaquer le camp d'Avignon. Sur cet avis, le Roi ayant

aſſemblé ſon Conſeil, déclara que ſon intention étoit de ſe mettre à la tête de ſon armée ; qu'il vouloit la commander en perſonne, puiſque l'Empereur ſe trouveroit auſſi en perſonne à la tête de ſes troupes. » Nous pouvons, ajouta-t-il, nous » joindre lui & moi, & mettre à » exécution le cartel que nous nous » ſommes envoyés deux fois pour un » combat ſingulier. » Mais on repréſenta à Sa Majeſté que l'on devoit laiſſer au Dauphin l'honneur de combattre ; que l'on pouvoit eſpérer que ce jeune Prince, aidé des conſeils du Maréchal & de ceux des principaux Officiers de l'armée, ſe conduiroit avec tant de ſageſſe, que l'Empereur apprendroit à ſes dépens, que le François eſt invincible lorſque la néceſſité de défendre ſes propres foyers l'oblige de prendre les armes. L'on repréſenta encore à Sa Majeſté de quelle néceſſité il étoit qu'elle n'abandonnât pas ſon camp de Valence ; qu'il étoit incertain ſi la fortune ne ſe déclareroit pas en faveur des ennemis : Que dans ce cas, elle pourroit recueillir les débris de ſon armée, & en met-

1536.

tre ſur pied une nouvelle avec laquelle elle pourroit livrer bataille, & arracher la victoire des mains des Impériaux. Ceux qui firent ces remontrances, les appuyerent d'un grand nombre d'exemples, tant étrangers que domeſtiques. Mais le Roi avoit pris ſa réſolution, & rien ne put l'en faire changer. Il conſentit ſeulement d'envoyer au camp d'Avignon, pour ſçavoir au juſte le nombre de troupes dont notre armée étoit compoſée, & pour s'informer plus particulierement des deſſeins de l'Empereur. Il voulut auſſi qu'on lui rapportât ce que le Dauphin & le Maréchal avec les autres Généraux auroient penſé de ſa délibération.

1536.

Autre conſeil au camp d'Avignon.

Langei, que le Maréchal avoit dépêché à Valence, pour informer le Roi des mouvemens qui ſe faiſoient dans le camp ennemi, fut renvoyé dès le lendemain de ſon arrivée. Le Conſeil s'étant aſſemblé, & Langei ayant fidelement rapporté toutes les remontrances qui avoient été faites à Sa Majeſté, tous convinrent qu'il étoit abſolument néceſſaire que le Roi ne délogeât point de Valence. Leur principale

raiſon étoit, que ſi l'Empereur venoit attaquer le camp d'Avignon, le Dauphin pourroit ſans que ſa gloire en ſouffrît, attendre que l'ennemi entreprit de forcer nos retranchemens ; & c'eſt ce qui n'étoit pas à appréhender, vû le ſoin que l'on avoit pris de les rendre imprenables. Ainſi, il étoit évident que l'Empereur auroit été obligé de ſe retirer avec la honte de n'avoir rien oſé entreprendre. Que ſi au contraire, le Roi ſe trouvoit au camp en perſonne, & que l'ennemi fît ſeulement tirer deux ou trois coups de canon, il arriveroit de deux choſes l'une, ou que le Roi ne ſortiroit pas des retranchemens, & alors l'Empereur pourroit ſe retirer avec la gloire de s'être approché juſqu'à la portée du canon, ſans que le Roi eût oſé ſe préſenter pour le recevoir ; ou que le Roi pour mettre ſa gloire à couvert de tout reproche marcheroit à l'ennemi. Et quel danger n'y auroit-il pas eu pour nos troupes, dans le moment qu'elles ſeroient ſorties d'un camp environné de toute part de foſſés larges & profonds, & qui n'avoit que peu 1536.

de ſorties & encore très-étroites ?
1536. Les ennemis auroient-ils attendu que notre armée ſe fût rangée en bataille pour l'attaquer ?

Une autre raiſon que l'on ne diſoit pas, avoit ſon principe dans la ſuperſtitieuſe croyance où l'on étoit, que la préſente année devoit être funeſte à la perſonne du Roi. Et c'étoit là un nouvel artifice de l'Empereur : il avoit fait répandre par ſes émiſſaires dans les différentes parties de l'Europe, des eſpèces de prophéties, qui annonçoient la mort ou une ſeconde captivité du Roi de France, pour l'année 1536. Ces ridicules prédictions n'avoient fait que trop d'impreſſion ſur l'eſprit du peuple : & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'à la Cour même, il ſe trouvoit un grand nombre de perſonnes d'un rang diſtingué, qui n'avoient pas héſité d'y ajoûter foi.

Le Conſeil ne s'étoit point encore ſéparé, que l'on reçut de nouveaux avis qui confirmoient ceux que l'on avoit déja reçus. L'on apprit que l'armée ennemie alloit ſe mettre en marche : mais l'on ignoroit, ſi c'étoit pour aller ſe joindre au Duc

d'Albe, ou pour venir nous attaquer dans nos retranchemens. Langei fut encore chargé d'en porter la nouvelle au Roi ; & il lui fut principalement recommandé d'employer toute ſon éloquence, pour diſſuader Sa Majeſté de la réſolution qu'elle avoit priſe de marcher à l'ennemi : mais les remontrances de Langei ne furent pas plus perſuaſives que toutes celles que l'on avoit déja faites à Sa Majeſté ; peut-être même ne ſervirent-elles qu'à accélerer ſon départ. Les ordres furent expédiés, pour qu'on lui préparât des bâteaux, & il fut réglé que l'armée qui étoit raſſemblée à Valence, décamperoit le lendemain. „ Non, non, répondit „ le Roi, à ceux de ſon Conſeil „ qui le conjuroient de ne point par- „ tir, il ne ſera pas dit que l'Em- „ pereur vienne à la tête de ſon ar- „ mée attaquer mon camp, & que „ je ne ſois pas à la tête de la mien- „ ne ; & que tandis qu'il aura les „ armes à la main, je me contente „ de faire à Valence la charge de „ Commiſſaire des vivres pour les „ convois. Je comprends bien, ajoû- „ ta-t'il, que la plûpart de ceux qui 1536.

1536. „ me conſeillent de demeurer ici ; „ ne ſe ſont que trop laiſſés effrayer „ par les frivoles prédictions qu'ont „ répandu mes Ennemis : mais un „ Roi Très-Chrétien peut-il y ajoû- „ ter foi ? Ma confiance eſt dans le „ Dieu des armées, qui ſeul diſ- „ poſe à ſon gré du ſort des ba- „ tailles. "

Le Roi arrive au camp d'Avignon.

Le lendemain matin, le Roi après avoir fait ſa priére, ſe mit ſur le Rhône pour deſcendre au camp d'Avignon, ayant laiſſé à Valence une forte garniſon. Il arriva le ſecond jour à l'armée, où il fut reçu en triomphe, accompagné de la plûpart des Seigneurs de ſa Cour, & ſuivi de la plus grande partie de ſa Gendarmerie, qui lui étoit allé au devant.

Retraite de l'armée ennemie.

Comme l'on ne doutoit pas que l'armée ennemie ne dût bien-tôt ſe préſenter pour livrer bataille, on ſe prépara à la bien recevoir : mais l'on ne fut pas long-tems dans cette erreur. Martin du Bellai, qui avoit été envoyé à la découverte, rapporta que l'Empereur avoit décampé, & qu'il prenoit le chemin des Alpes le long de la Mer; qu'il

avoit laiſſé ſon camp plein de morts & de malades, & que c'étoit dans tous les environs une infection inſupportable. Je n'ai pu ſçavoir ſi la nouvelle de l'arrivée du Roi à ſon camp, fut le motif de la retraite précipitée de l'Empereur, ou s'il ne fit qu'exécuter la réſolution qu'il avoit priſe auparavant : mais il m'a été dit, que lorſqu'il fit la revuë de ſon armée, il la trouva diminuée de plus de vingt mille hommes ; & que de cinquante mille qui avoient paſſé les Alpes, il ne lui en reſtoit pas vingt-cinq à trente mille. Les Officiers de nom qu'il perdit, furent Marc de Buſthin, & un autre Capitaine de Lanſquenets, ſon parent, Antoine de Leve (*a*), le Comte de Horn, Baptiſte Caſtaldo, & quelques autres. 1536.

(*a*) „ Cet homme auſſi célébre par ſes „ vertus guerrieres que décrié par ſes trahi„ ſons, ſes fourberies & ſon irréligion ; „ bien qu'il fit ſes premieres armes ſous de „ grands Capitaines, il fut pourtant fort „ blâmé, dit Brantome, de ceux de ſa na„ tion même des Italiens & François, de „ n'avoir pas moins fait en cette bataille de „ Ravenne, que les autres qui s'enfuirent. „ Toutefois il laiſſa depuis un exemple à plu-

1536. La crainte d'être poursuivi, obligea l'Empereur de hâter sa marche,

Combien elle souffre dans les chemins.

„ sieurs, qui font telles & si lourdes fautes, „ qu'il est bien aisé en bien travaillant, bien „ faisant, & bien prévoyant, de nettoyer „ & bien blanchir ses tâches noires, ainsi „ que fit ce bon Capitaine : car il se „ peina, & travailla, & mania si bien les „ armes depuis en tous lieux, combats, ren„ contres & siéges, qu'oncques puis on ne „ sçut lui reprocher sa faute passée ; & ce „ qui le décora encore plus, fut le siége de „ Pavie, qui fut cause de la prise de notre „ Roi, de la perte de l'Etat de Milan, & „ pour un tems de la grande disgrace de „ France. Or étant en ce siége & ayant „ faute d'argent pour contenter ses soldats, „ il prit l'argent sacré des Temples, pro„ mettant toutefois avec vœu solemnel aux „ Saints, choses plus grande que celles qu'il „ prenoit, s'il demeuroit vainqueur, & „ puis de cet argent il en fit battre de la mon„ noye grossiérement : mais il pratiqua après „ le proverbe *passato il pericolo vien gabbato „ il santo.* Il n'en paya jamais rien. Quel „ payeur de dettes ! Il se disoit encore à „ Pavie, dans mon jeune tems qu'il laissa „ la dette à payer & le vœu pour accomplir à „ l'Empereur, puisque cela étoit pour ses af„ faires qu'il l'avoit emprunté & employé.... „ Il étoit gouteux, malade, toujours en „ douleurs & langueurs; il combatoit porté „ en chaire comme s'il eut été à cheval ; il „ prenoit Villes & Forteresses & rendoit „ combat : qu'eut-il fait, eut-il été bien „ sain & dispos de tous ses membres. Tout le

& il ne commença à reſpirer, que lorſqu'il eût gagné Fréjus. Le jour qu'il décampa, il alla coucher à Trez, & dès cette premiere journée, il éprouva les plus grandes incommodités; ſon arrière-garde fut attaquée par les gens du pays, & il perdit bien du monde. (*a*) L'Intendant de François d'Eſt, frere du Duc de Ferra- 1536.

» monde croit qu'il eut combattu le Dia-
» ble; auſſi diſoit-on de lui, qu'il avoit un
» eſprit familier, autrement, ſon miſérable
» état de ſa perſonne ne lui pouvoit permet-
» tre de faire les choſes qu'il fit... Il donna
» l'avis de tourner vers la Provence, diſant
» toujours qu'il eſpéroit mener l'Empereur
» à Paris, ne demandant que d'être enterré
» à ſaint Denis pour toute recompenſe:
» mais il arriva autrement; car il ne put faire
» ledit voyage: bien eſt vrai qu'il fut enterré
» à ſaint Denis, non de Paris, mais de Mi-
» lan... Pour fin, la guerre lui a ſi bien valu,
» & par la faveur de l'Empereur ſon Maître,
» qu'il eſt mort très-riche, très-grand, & en
» tître de Prince d'Acoly, Duc de Terre-
» Neuve, Marquis d'Atelle & Primat des
» Iſles de Canaries, & laiſſa des enfans &
» des filles riches, & bien colloquées a des
» grands Seigneurs d'Eſpagne, &c.

(*a*) Il eſt dit dans la nouvelle hiſtoire d'Allemagne, *page* 450. que les bagages de l'Empereur furent pillés & ſon Artillerie enlevée. C'eſt une faute de l'Auteur; les bagages & l'Artillerie furent embarqués ſur la flotte d'André Doria, & conduits à Gênes.

re, fut tué dans cette rencontre.
1536. Les payſans, armés la plûpart d'armes qu'ils trouverent dans le camp & dans les chemins, où les malades les jettoient pour ſe décharger, s'emparerent des défilés & du haut des Rochers; démolirent les ponts qui étoient ſur des Torrens impétueux, & alors extrêmement enflés par les pluyes. L'Empereur obligé de retarder ſa marche, fit aſſembler un grand nombre de Pioniers, pour raccommoder les chemins, & donna ordre que les malades & les bleſſés ſe plaçaſſent au milieu de l'armée: mais cette précaution n'empêcha pas qu'il n'en périt un grand nombre; pluſieurs épuiſés de fatigues, aimoient mieux abandonner leur vie à la diſcrétion des payſans qui ne faiſoient quartier à aucun, que de languir dans les chemins.

L'Armée ennemie eut bien plus à ſouffrir encore, dès que les payſans de Provence ſe virent ſoutenus par notre Cavalerie légére, qui fut détachée ſous les ordres du Comte de Tende, de Jean-Paul Cères, & de Langei. Tous ceux qui s'écar-

toient du gros de l'armée, pour aller chercher des vivres ou des fourages, étoient taillés en piéce, pendant que la faim faiſoit périr ceux qui n'oſoient s'éloigner. Depuis Aix juſqu'à Frejus, où l'Empereur à ſon arrivée avoit pris ſon premier logement, tous les chemins étoient couverts de morts & de malades, d'armes, de harnois, de bagages & de chevaux abandonnés qui ne pouvoient ſe ſoutenir. Là on voyoit les hommes & les animaux, les morts & les mourans, couchés pêle mêle, & ſouvent entaſſés les uns ſur les autres; ſpectacle que le plus cruel ennemi n'auroit pu voir ſans en être attendri, & qui ne peut être mieux comparé qu'à la déſolation de Jéruſalem, décrite par Joſeph, ou à celle dont parle Thucidide dans ſon hiſtoire de la guerre du Péloponèſe. 1536.

„ Je dis ce que j'ai vu, ajoûte notre „ hiſtorien, attendu le travail que „ je prins à cette pourſuite, & pareillement le Seigneur Jean-Paul „ de Cères, & le Comte de Tende: deſorte qu'à mon retour à „ Marſeille, je demeurai quinze „ jours ſans avoir puiſſance de mon-

„ ter à cheval. " L'on compte que
1536. dans ce ſeul eſpace d'entre Aix & Frejus, les ennemis perdirent près de deux mille hommes. L'on conſeilla à l'Empereur de s'embarquer avec ſes Eſpagnols : mais la crainte qu'il eut que les Lanſquenets ne ſe fuſſent mutinés, s'il les eût abandonnés à la diſcrétion des François, lui fit prendre le parti de continuer ſa route par terre.

Cependant le Roi qui venoit de faire la revuë de ſon armée, ſe préparoit à marcher à la pourſuite de l'ennemi, ſon intention étant de lui livrer bataille quelque part qu'il le rencontrât, & de paſſer enſuite en Italie, où nos troupes ſe trouvoient en aſſez grand nombre pour tenir la campagne : mais les nouvelles qu'il reçut de Picardie le firent changer de deſſein. Il apprit de Longueval, qui lui avoit été dépêché par le Maréchal de la Mark, que Péronne étoit vivement attaquée, & que déja les murailles étoient entamées en pluſieurs endroits ; de ſorte qu'il n'y avoit aucune apparence que cette place pût ſe défendre long-tems, quoique ceux qui y

commandoient fuſſent réſolus d'y ſouffrir toutes les horreurs de la faim, & de ſe laiſſer plutôt paſſer mille fois ſur le ventre, que de la rendre. Le Roi, ſur cet avis, donna ordre à la plus grande partie de ſa Gendarmerie & à dix mille hommes de pied, de s'avancer vers Lion, ſe propoſant de marcher lui-même en perſonne pour ſecourir la place, s'il pouvoit y arriver à tems, ou pour l'aſſiéger avant qu'elle fût réparée, s'il arrivoit trop tard. La diligence dans cette occaſion étoit d'autant plus néceſſaire, que ſi les ennemis ſe fuſſent rendus maîtres de Péronne, ils auroient pu en bien peu de tems la mettre en état de défenſe, à cauſe de la proximité de pluſieurs places fortes, dont ils étoient en poſſeſſion. (*a*) 1536.

(*a*) Voilà donc François I & le Maréchal de Montmorenci parfaitement juſtifiés par le témoignage du du Bellai. Il nous apprend la véritable cauſe qui les empêcha de marcher à la pourſuite de l'Empereur. Entendons les impertinences que quelques Auteurs ont débitées ſur ce ſujet; commençons par Paul Jove. Il dit, *p.* 341. (& il oſe aſſurer que c'eſt le Roi lui-même, à qui peut-être il ne parla jamais, qui lui fit cette confidence,) que ce

1536. L'on juge assez de la consternation que dut répandre à Paris le siége qui l'empêcha de poursuivre l'Empereur en cette retraite, fut la défiance qu'il eut du Comte de Fustemberg, qui étoit à sa solde, d'autant qu'il craignoit que les Suisses s'acharnant aux Lansquenets Imperiaux, les siens se jettassent du côté de leurs Patriotes. En quoi il n'y a aucune apparence : car le Comte de Fustemberg n'étant venu au service du Roi qu'avec six mille Lansquenets, (desquels d'avanture il n'avoit pas les deux tiers) pouvoit-il être si redoutable à une si puissante Armée ? & s'il l'étoit en cette occasion, ne l'eut-il pas été en d'autres semblables? Le Roi l'eut-il reçu & retenu à sa solde, s'il lui été ainsi à charge ? Ne pouvoit-il pas le laisser derriére, ou en garnison, s'il avoit cette défiance ? *Dupleix. page* 408.

Bon ordre établi à Paris par le Cardinal.

Montmorenci, dit Varillas, ne pouvoit se résoudre de poursuivre les ennemis, ni permettre qu'on se mît à leurs trousses, ne cessant de répéter qu'il falloit dresser un pont d'or à un ennemi fuyant. Aussi l'Empereur déclara qu'il étoit moins obligé de son évasion à sa bonne fortune, qu'à la modération de Montmorenci, & qu'il n'avoit tenu qu'à ce favori de l'opprimer dans les montagnes ou de le devancer à Gênes, ou il eut trouvé toute l'artillerie & le bagage que Doria venoit d'y debarquer, ou enfin d'enlever tout d'un coup le Duché de Milan, dans lequel il n'étoit resté que la dixiéme partie des garnisons nécessaires pour le défendre ; tant il est dangereux de commettre les grands emplois aux personnes qui n'ont pas

ge de Péronne. Le Cardinal du Bellai qui y commandoit au nom du 1536.

tant d'expérience que de fidélité. Montmorenci avoit donc peu d'expérience, ſes talens étoient médiocres, ſa modération ou ſa timidité fut funeſte à l'Etat : Du Bellai fait de ce grand homme le plus ſublime éloge ; & que faut-il de plus qu'un ſi glorieux témoignage pour la juſtification du Connêtable ? Du Bellai avec Bonneval & le Comte de Tende étoient aux trouſſes des ennemis. Si l'Auteur de la nouvelle hiſtoire d'Allemagne s'en fut rapporté au témoignage de du Bellai, il n'auroit pas dit que le détachement qui fut deſtiné à harceler, les Impériaux, étoit compoſé de ſept mille Cavaliers François, ayant chacun un Fantaſſin en croupe. Voila bien du monde pour marcher après les miſérables débris d'une armée à demi ruinée.

Encore une remarque ſur Varillas : Il cite ſelon ſa coutume une prétendue piéce originale manuſcrite, qui eſt ſelon lui une relation de la retraite de Provence ; & il ne fait cependant que traduire mot-à-mot, ce qui ſe trouve dans Beaucaire. J'ai rapporté le François, voici le Latin. *At Montmorencius tam bonâ uti occaſione neſciit, neque enim abeuntes perſequi audebat ſuæ ignaviæ conſcius, neque per alios quicquam præclare geri volebât ut ſolus repulſi Cæſaris gloriam reportaret; & vetus proverbium quo diſcedenti præparare portem aureum monemur, inculcans male rei præſenti accommodabat. Unde ejus imprudentia aut timiditas etiam Cæſarianis ludibrio fuit quod bonam eorum partem delere,*

1536. Roi, ſongea efficacement à ſecourir les Ducs de Vendôme & de Guiſe. Ayant pour cet effet aſſemblé le Prevôt des Marchands, & les Echevins, il leur repréſenta vivement le danger dont la Capitale du Royaume ſeroit menacée, ſi Péronne tomboit entre les mains des ennemis. Ils s'offrirent à ſoudoyer dix mil-

& Genuam quo tormenta omnia Cæſar, tormentorumque apparatum, & pretioſa impedimenta claſſe præmiſerat in ſuam poteſtatem redigere potuiſſet. Sic principibus uſuvenire ſolet ; qui uni plerumque rerum quæ geruntur aut tractantur imperio ſe totos dedunt, cæteros illi parere cogunt, ut nihil memoria dignum patrent, & ſe non nunquam in magna pericula inferant.

Selon Ferron deux raiſons principales engagerent Charles V à hâter ſa retraite : la premiere fut que l'hyver approchoit (& l'on n'étoit encore qu'au commencement de Septembre) : la ſeconde qu'il vouloit pourvoir à la ſureté de Gênes, que Ceſar Fregoſe vouloit ſurprendre : & comment Charles V pouvoit il ignorer que cette Ville n'avoit aucune ſurpriſe à craindre par les précautions qu'avoit priſes André Doria, d'envoyer Antoine Doria ſon parent à Gênes avec des troupes ? Quoiqu'il en ſoit, la retraite honteuſe de Charles V après toutes les forfanteries de ſa part qui n'avoient pû ſervir qu'à le tourner en ridicule, donnerent lieu à ce bon mot : *qu'il étoit allé en Eſpagne pour célébrer la pompe funebre de ſon honneur mort en France.*

le hommes, pour autant de tems que le péril dureroit, à fournir les munitions de guerre, avec un train d'artillerie, & à payer cinquante mille pionniers, que l'on employeroit à faire dans la place les réparations qui seroient jugées les plus nécessaires. L'artillerie fut fourni, de même que l'argent pour la levée de dix mille hommes, dont on donna la charge à Monsieur d'Estrées. Le Cardinal accepta aussi un certain nombre de pionniers, non qu'il espérât de pouvoir fortifier la place autant qu'elle auroit dû l'être: mais il suffisoit que l'ennemi sçût que l'on avoit travaillé à la réparer, pour lui faire perdre l'envie de la venir attaquer. Un autre soin du Cardinal, fut de faire dresser l'état des vivres qui étoient dans la ville : mais il s'en trouva très-peu. Il fut même vérifié que depuis plus de vingt ans, Paris n'avoit été aussi mal pourvuë qu'elle l'étoit alors. Deux causes avoient contribué à cette espèce de disette : la premiere, est que les Parisiens, se confiant dans l'abondance que leur procurent les rivieres qui se jettent dans la Seine, après avoir tra- 1536.

verſé les plus fertiles Provinces du
1536. Royaume, ſont rarement des proviſions : La ſeconde, que la Seine avoit été pendant trois mois de l'Hiver ſans porter bateaux à cauſe des glaces ; & que la même choſe étoit arrivée en Eté, parce que, pendant trois mois, elle avoit été extrêmement baſſe. Le Cardinal pour remédier à cet inconvénient, ordonna que l'on tirât des vivres de ſix lieues à la ronde ; & il fut enjoint à tous les fermiers & autres, d'amener à Paris le tiers des grains qu'ils avoient dans leurs greniers ; & en moins de huit jours il y eut à Paris autant de vivres qu'il en falloit, pour nourrir les habitans & trente mille ſoldats ; ce qui ſeul ſuffit, pour prouver la prodigieuſe fertilité des Provinces, au milieu deſquelles ſe trouve ſituée la Capitale. La nouvelle de la levée du ſiége de Péronne, fit ceſſer l'inquiétude des Pariſiens. Un Gentilhomme dépêché au Roi par le Maréchal de la Mark, fut le premier qui apprit au Cardinal, que le Comte de Naſſau, s'étoit retiré avec ſon armée.

Je vais reprendre le fil de ce fameux siége, dont j'ai commencé à parler dans le livre précédent. 1536. Suite du siége de Peronne.

Le douziéme jour du mois d'Août, les ennemis au nombre de mille à douze cent chevaux, & de neuf Enseignes de gens de pied, (a) vinrent loger à un hameau près de Péronne; & le lendemain ils passerent la Somme, vis-à-vis le Château d'Haplincourt, qui faute de garnison se rendit à la premiere sommation. Le sac de tous les villages circonvoisins suivit cette premiere expédition.

Je ne dois pas oublier de dire, que peu de jours avant que les ennemis se présentassent devant Péronne, cette place se trouvoit absolument dépourvuë de toutes choses, & les habitans paroissoient résolus de l'abandonner: mais un Gentilhomme d'auprès de Péronne, nommé d'Estrumel, les rassura. Ce Seigneur plein de zéle pour la défense de sa patrie, & la gloire de son Roi, vint se renfermer dans la place avec sa femme & ses enfans,

(a) Leti dit que l'armée Impériale n'étoit composée que de 8000 Fantassins, & de 3000 Chevaux. Quelle armée pour faire la conquête de Picardie!

prise d'assaut, & qu'elle avoit été mi-
1536. se à sac, & réduite en cendres. Nos gens bien éloignés de soupçonner qu'on les trompât, se rendirent à discrétion. Sept soldats de la garnison furent pendus à la porte du château; & il fut réglé que chaque prisonnier payeroit quatre écus pour sa rançon.

Le lendemain seiziéme Août une troupe des Ennemis s'avança jusqu'aux portes de Peronne, dans l'espérance d'engager les assiégés à faire quelque sortie. Ils ne furent pas trompés dans leur attente; mais leur bravoure ne leur réussit pas, le Maréchal s'étant contenté de laisser sortir cent ou six-vingt soldats de la garnison. On escarmoucha pendant quelque tems assez vivement; mais les nôtres s'étant apperçus que le nombre des Ennemis croissoit à chaque instant rentrerent dans la ville, où ils amenerent quelques prisonniers, du nombre desquels fût le sieur de Rocourt, Guidon de la compagnie du Comte de Rœux.

Le même jour les Ennemis dressérent sur une éminence peu éloignée du Fossé, une baterie de quatre petites piéces entre le Château &

la

la porte de Saint Nicolas, & ils tirerent pendant tout le jour; mais quoique cette batterie plongeât dans la ville, il n'y eût cependant perſonne de tué ni de bleſſé. Le lendemain ils éleverent deux autres batteries, l'une de ſix coulevrines, qui avoit en face la porte de Saint Nicolas, & l'autre de trois canons. Cette derniere étoit particulierement deſtinée à détruire des moulins à eau qui ſe trouvent près de la porte de Paris; mais pour ne pouvoir aſſez plonger, elle ne fit aucun mal. Un Meunier, ſujet de l'Empereur, qui étoit venu s'établir à Peronne, s'étant rendu au camp des Ennemis, leur donna des avis dont ils ne ſçurent que trop bien profiter; il leur fit voir que par le moyen de quelques tranchées ils pourroient déſécher une partie des marais qui faiſoient la plus grande force de la place aſſiégée, & détourner par là les eaux qui faiſoient moudre les moulins. Les aſſiégés remédierent à cet inconvénient par la conſtruction d'un grand nombre de moulins à bras, & en faiſant couler dans les marais les eaux d'une fontaine qui étoit dans la ville. 1536.

1536. Pendant deux jours consécutifs les batteries qui avoient été dressées du côté de la porte de Saint Nicolas & de celle de Paris, firent un feu si terrible, qu'il y eut dans ces deux endroits une brêche assez grande pour que les Ennemis eussent pu monter à l'assaut: mais pour faire leur attaque avec moins de danger, ils continuerent de battre la place pendant tout le jour suivant; & selon le rapport des assiégés, il y eut plus de dix-huit cent coups de canon de tirés depuis le matin jusqu'au soir. Dès le point du jour les assiégeans firent leurs approches pour attaquer, mais ils trouverent les brêches réparées. Officiers, soldats, hommes & femmes, sans distinction d'âge & de condition, avoient mis la main à l'œuvre. Les batteries recommencerent à tirer, & le feu dura jusqu'à deux heures après midi, que les assiégeans marcherent en avant. Six mille Allemans, soutenus de quatre cent chevaux, qui avoient le Comte de Nassau à leur tête, donnerent à la brêche de Saint Nicolas; & deux mille Flamans, ayant derriere eux trois cent Cavaliers sous les ordres

Assaut donné inutilement.

du Comte de Rœux, assaillirent celle de la porte de Paris. Le Maré- 1536.
chal de la Mark, le Comte de Dampmartin, Moyencourt & tous les autres Capitaines rangerent leurs troupes sur les remparts, & se préparerent à bien recevoir l'Ennemi. Le Comte de Dampmartin se chargea de la défense de la brêche faite auprès de la porte de Saint Nicolas; Saisseval, de celle de la porte de Paris; & Sercus, de celle d'au dessous de Saint Fourci. Les assiégés combattirent avec tant d'intrépidité & de bravoure, que les Impériaux furent repoussés avec perte de quatre ou cinq cens hommes. Nous eumes quelques blessés; mais nous ne perdimes qu'un seul Officier de marque, qui fut le Commandeur d'Estrepagni de la maison d'Humieres.

Les Ennemis ne cesserent pendant les trois jours suivans de tirer à coup perdu contre les maisons, & il y en eut un grand nombre qui furent réduites en poudre. Le jour de Saint Barthélemi le Comte de Nassau envoya sommer les assiégés de se rendre dans vingt-quatre heures, les menaçant de mettre la ville à feu &

à sang si on l'obligeoit de donner
1536. un nouvel assaut. La réponse du Maréchal & des autres Officiers fut, qu'il falloit commencer par leur passer sur le ventre pour entrer dans la place, mais qu'ils espéroient d'en sortir après s'être fait un pont des corps morts de leurs Ennemis. Une si fiere réponse ne servit qu'à accroître la fureur du Général Ennemi : il ordonna que la place fût battue plus vivement encore qu'elle ne l'avoit été avec soixante & douze pieces de canon ; la ville fut en peu d'heures ouverte de toute part, & la grosse tour du Château fut considérablement endommagée ; mais par le travail infatigable des bourgeois & de la garnison, il y eut le lendemain matin de bons retranchemens derriere toutes les brêches.

Autre assaut qui ne réussit pas mieux aux assiégeans.

Cependant le Comte de Nassau se détermina à donner ce jour-là même qui étoit le jour de la fête Saint Louis, un assaut général à la place ; mais il la fit auparavant battre en quatre endroits différens. Une batterie de six canons tira contre les murailles qui sẽ trouvent entre la porte de Saint Nicolas & celle de

Saint Sauveur, pendant qu'avec dix pieces d'artillerie on tiroit contre les mêmes portes & la courtine. Six pieces de canon furent employées à augmenter la brêche qui avoit été faite le jour précédent, & à empêcher qu'on ne la réparât; & avec sept autres pieces on continua de battre en brêche du côté de la porte de Paris. Le feu ayant duré jusqu'à trois heures après midi, le Comte de Nassau, pour mettre les assiégés dans la nécessité de diviser leurs forces, fit présenter l'escalade aux endroits mêmes où les murailles n'avoient point été entamées, pendant qu'il faisoit monter à l'assaut par les brêches. Trois fois les Ennemis vinrent à la charge, & autant de fois ils furent vigoureusement repoussés. Ils perdirent cinquante hommes d'armes ou archers, & trois Porte-Enseignes, qui furent tués à la brêche faite à la porte de Paris, & qui étoit défendue par Saisseval. 1536.

Les Comtes de Nassau & de Rœux qui étoient armés de pied en cap, & qui s'étoient postés l'un près du mont Saint Quentin & l'autre du côté de la porte de Paris, étonnés de l'opi-

niâtre défenſe des aſſiégés, firent
1536. ſonner la retraite, & furent obéis avec tant de promptitude, que les aſſaillans abandonnerent vingt-ſix échelles qui furent tirées dans la ville.

Le Maréchal & les autres Officiers de la garniſon donnerent dans cette occaſion d'éclatantes preuves de leur piété. Leur premier ſoin après la retraite des ennemis fût d'aller rendre à Dieu de ſolemnelles actions de grace pour la victoire qu'ils venoient de leur accorder. Le Maréchal fut reçu à la porte de l'Egliſe par le Clergé, qui durant l'aſſaut avoit fait une proceſſion autour de la ville avec beaucoup d'édification.

Cependant les Généraux Ennemis, rebutés par le peu de ſuccès qu'avoient eu les deux aſſauts qu'ils avoient donné, s'imaginerent qu'il n'y avoit que le ſecours des mines qui pût les rendre maîtres de la place. Comme ils s'étoient apperçus que le feu de la groſſe tour du Château leur avoit tué beaucoup de monde aux brêches de la porte de Saint Nicolas & de Saint Fourci, défendues l'une par Saiſſeval, & l'autre par

Sercus, ils prirent le parti de la faire miner : & pendant tout le tems 1536.
que dura le travail, ils firent jetter quantité de feux d'artifices sur les maisons, qui n'étant que de bois, s'enflammoient incontinent ; & lorsqu'ils appercevoient l'embrasement, ils braquoient leur canon du même côté, pour empêcher les assiégés de l'éteindre. L'incendie fut un jour si violent, que toute la ville eût été réduite en cendres, s'il n'eût tombé une pluye si à propos, que les deux partis l'estimerent miraculeuse, tant elle fut abondante & continuelle.

L'on avoit bien averti le Maréchal que les Ennemis travailloient à une mine, mais il ne sçavoit en quel endroit. Pour s'en instruire, il donna ordre au Capitaine Damiete de sortir pendant la nuit par une fausse porte du Château, avec douze à quinze hommes d'armes des plus braves de la garnison. Guidés par les tranchées qu'ils apperçurent, ils marcherent vers la grosse tour, où ils surprirent les mineurs, & les chargerent avec tant d'impétuosité qu'ils en tuerent vingt-cinq à trente, & firent six prisonniers, parmi lesquels

se trouva le sieur de Noyelle qui pré-
1536. sidoit au travail. Ce fut d'eux que l'on apprit en quel endroit l'on conduisoit la mine ; mais il en coûta la vie au Comte de Dampmartin, ainsi que nous le dirons ci-après.

Cependant ce qui inquiétoit le plus les assiégés, étoit qu'ils avoient si peu de poudre qu'à peine auroient-ils pu soutenir un troisiéme assaut ; mais le Maréchal avoit prévu ce besoin, & depuis quelques jours il avoit pris les mésures nécessaires pour y remédier. Par ses libéralités il avoit engagé un soldat de la garnison à entreprendre le voyage de Ham, où se trouvoient alors les Ducs de Guise & de Vendôme, à qui l'on devoit donner avis de l'état de la place : ce soldat s'étant fait descendre avec une corde dans les marais, fut assez heureux pour échapper à la vigilance des Ennemis, & arriva à Ham sans avoir fait aucune fâcheuse rencontre.

Le Duc de Guise se chargea de faire entrer dans la ville assiégée les secours que le Maréchal demandoit. Ayant choisi quatre cent Arquebusiers, tous gens de résolution, illeur

fit prendre à chacun un ſac de poudre de dix livres, & les eſcorta la nuit avec deux cent chevaux juſques ſur le bord des marais de Peronne vers le quartier du Comte de Rœux. Le Duc avoit eu la précaution d'amener avec lui tous les trompettes de l'armée ; & dès qu'il fut arrivé, il fit ſonner en différens endroits des environs. L'allarme ſe répandit en un moment dans tout le camp Ennemi, chacun courut à ſon poſte, & les deux Généraux de l'Empereur donnerent leurs ordres pour le combat. Pendant cette allarme les Arquebuſiers, guidés par le ſoldat qui étoit venu de Ham, traverſerent le marais & parvinrent au foſſé, d'où on les tira dans la ville, ſans que les Comtes de Naſſau & de Rœux en euſſent eu connoiſſance, qu'à la pointe du jour, qu'ils virent entrer les derniers, ne ſçachant pas quel étoit le nombre de troupes qui venoient d'entrer dans la place. Tout ce qu'ils purent faire, fut de détacher quelque Cavalerie pour marcher à la pourſuite du Duc ; mais il faiſoit ſa retraite en ſi bon ordre que les Ennemis n'oſerent l'attaquer. 1536.

1536. Le quatriéme jour de Septembre le Comte de Naſſau envoya un trompette au Maréchal, pour lui dire que s'il vouloit rendre la place, qui pendant trois jours ſeroit livrée au pillage, il promettoit de conſerver la vie à tous les gens de guerre qui y étoient enfermés; & qu'en cas de refus de ſa part, il devoit s'attendre à voir la ville réduite en cendres, & tous ceux qui s'y trouvoient paſſés au fil de l'épée, ſans diſtinction de rang ou de condition. La réponſe du Maréchal à cette inſolente ſommation fut, que ſi lors même qu'il n'y avoit ni poudre ni Arquebuſiers dans la place il n'avoit pas voulu écouter les propoſitions qu'on lui faiſoit, l'on pouvoit juger combien il devoit être indigné que l'on oſât le ſommer de ſe rendre, depuis qu'il avoit reçu tous les ſecours qu'il pouvoit deſirer.

Cette réponſe ayant été apportée au Comte de Naſſau, il commanda que le lendemain matin l'on mît le feu à une nouvelle mine que les aſſaillans avoient faite ſous la tour du Château, & qui étoit prête à jouer. Le Comte de Dampmartin, qui étoit

nuit & jour occupé des moyens qui puſſent garantir la tour que les Ennemis avoient entrepris de faire ſauter, avoit fait tendre de groſſes chaînes qui devoient ſervir d'étançons ; & à la hauteur de ces chaines il avoit fait élever au milieu du Château une platte forme, d'où l'on pouvoit marcher à la brêche, ſi la tour venoit à être renverſée. Dans le moment même que les ennemis mettoient le feu à leur mine, le Comte étoit au fond de la tour, où il faiſoit contreminer. Ce Seigneur, dont la mort fut regardée comme une perte conſidérable, fût enſéveli ſous les ruines. Le Roi, en reconnoiſſance de ſes ſervices, honora depuis ſes Enfans d'une protection particuliere & les combla de ſes bienfaits. 1536.

Troiſiéme aſſaut.

Les Ennemis, après avoir abattu la tour, ſe préſenterent à l'aſſaut : quatre Enſeignes d'Infanterie étant entrés par la brêche dans le Château, nos ſoldats épouvantés commencerent à plier ; mais ils reprirent bientôt courage. Moyencourt étant accouru avec trente ou quarante hommes d'armes, chargea ſi furieu-

sement les assaillans, qu'ils laisserent
1536. sur la brêche ou dans les fossés deux à trois cent hommes. Du Couldrai & quelques autres Officiers furent retirés tout froissés du milieu des ruines.

Quatriéme assaut. Le lendemain, jour de la fête de la nativité de la Vierge, les assiégeans acheverent d'abattre ce qui restoit de la tour, & donnerent un quatrieme assaut plus furieux encore que les précédens ; mais qui n'eut pas pour eux un plus heureux succès. Ils furent repoussés, avec perte de trois cent Lansquenets & de trente hommes d'armes.

Levée du siége. Ils employerent le jour suivant à tirer contre les maisons, & le lendemain ils battirent vivement la tour où étoit la cloche qui sonne l'allarme. Ils parurent se préparer à donner un dernier assaut, & dresserent pour cet effet un grand nombre d'échelles contre les murailles. Mais vers les dix heures du soir, ils commencerent à retirer leur artillerie, & un peu après minuit ils disparurent, après avoir mis le feu à leur camp & à toutes les maisons des environs. Le Comte de Nassau prit

le chemin d'Arras avec ſes Lanſquenets ; le Comte de Rœux, à la tête des Flamans, marcha vers Cambrai ; & les Liégeois avec les troupes du Comté de Namur ſe retirerent à Bapaume (*a*). 1536.

Affaires de Provence.

L'heureuſe nouvelle de la levée de ce fameux ſiége ayant été portée au Roi, il en fit rendre de publiques actions de graces à Dieu dans ſon camp de Provence, ayant ordonné une proceſſion générale, où aſſiſterent tous les Princes & Prélats de ſa Cour avec tous les Officiers de l'armée. Le même jour il ſe tint un Conſeil, où on délibéra s'il conve-

(*a*) L'Auteur de la nouvelle hiſtoire d'Eſpagne ne ſçavoit ſans doute pas que l'armée Impériale étoit en partie compoſée des Milices de Liége & de Namur, qui ne ſuivirent ni le Comte de Naſſau ni le Comte de Roeux.

Voici une bévue de Varillas au ſujet de la levée du ſiége de Peronne : il dit, que la nouvelle en fut portée au Roi le même jour quinze de Septembre, qu'il reçut celle de la retraite de l'Empereur ; & lorſqu'il apprit la premiere nouvelle il avoit déja fait partir ſa Gendarmerie & dix mille hommes d'Infanterie pour marcher au ſecours de la place aſſiégée ; & ce fut-là ainſi que je l'ai déja dit, l'unique raiſon qui l'empêcha de pourſuivre l'armée ennemie.

noit que l'armée marchât à la pour-
1536. ſuite de l'Empereur, & qu'elle paſſât en Piémont : mais il auroit fallu rappeller auparavant la Gendarmerie Françoiſe & les dix mille hommes de pied qui s'étoient mis en marche pour marcher au ſecours de Peronne ; & il étoit probable que l'armée Ennemie auroit repaſſé les monts, avant que ces troupes fuſſent retournées au camp d'Avignon ; d'ailleurs la ſaiſon étoit trop avancée pour que l'on pût ſonger à faire quelque expédition en Italie. L'on ne crut pas cependant que l'on dût ſe hâter de décamper, parce que l'on ſçavoit que l'Empereur s'étoit arrêté à Fréjus, & que l'on craignoit que ne s'éloignant qu'à regret il ne lui prît envie de revenir ſur ſes pas. Mais nous avons déja rapporté les raiſons qui l'empêchoient d'abandonner ſon armée, & celles qu'il avoit de ne plus penſer à faire de nouvelles entrepriſes ſur la Provence.

Le Roi profita du ſéjour qu'il fit dans cette Province pour réparer les dommages que la guerre y avoit cauſés, & aſſurer cette frontiere

dont Sa Majeſté vouloit faire fortifier les principales places, auſſi bien 1536.
que celles de Languedoc. En l'abſence du Maréchal de Montmorenci, qui accompagna le Roi à Marſeille, le commandement de l'armée fut donné au Maréchal d'Aubigny; & Langei fut envoyé à Aix, avec ordre de dreſſer un état exact des réparations qu'il convenoit de faire dans cette Capitale.

Langei trouva la plupart des maiſons ou abbatues ou dégradées, & tous les deſordres que peut faire le ſoldat dans une ville abandonnée à ſa fureur. On voulut perſuader à l'Empereur de la brûler; mais il jugea ſagement que ce ſeroit trop donner à la raillerie que de ſe vanger ſur des murailles de l'affront qu'il venoit de recevoir. Il permit cependant que le Duc de Savoye mît le feu au Palais, où ſe tenoit le Parlement & la Chambre de Comptes. Ce Prince eut la dureté de vouloir être témoin de cet embraſement, & ne ſe retira que lorſque tout eût été conſumé. On conjecture que ſon deſſein étoit d'abolir par cet incendie les titres qui prouvoient que la

plus grande partie du Piémont avoit
1536. autrefois relevé des anciens Comtes de Provence. Mais la prévoyance du Maréchal de Montmorenci fit que le Duc ne retira aucun fruit de sa méchanceté. Dès qu'il eût été décidé que l'on abandonneroit Aix, le Maréchal avoit fait enlever tous ces papiers, & les avoit fait transporter dans son Château des Baulx. Langei ayant fait appeller le premier Président avec quelques Conseillers & un petit nombre des principaux Bourgeois, fit faire en leur présence l'estimation du dommage par des experts, & retourna auprès du Roi qu'il trouva en marche pour aller à Arles ; Sa Majesté après avoir entendu son rapport, ordonna que l'on remît entre les mains des Tréſoriers & des Commissaires l'argent nécessaire pour rétablir la ville d'Aix dans son premier état.

Le Roi, pour être près de son camp, retourna à Avignon, après avoir visité la ville d'Arles. A peine y fut-il arrivé que le Comte de Tende qui avoit été détaché avec Jean Paul Cérès, & quelques autres Capitaines, pour harceler les Enne-

mis dans leur retraite, & qui les avoit ſuivis juſqu'à Nice, fit ſçavoir à Sa Majeſté, par un Gentilhomme qu'il lui dépêcha, que l'on ne devoit pas craindre qu'il prît envie à l'Empereur de retourner ſur ſes pas, parce qu'il eût été aſſuré que la diſette de vivres auroit achevé de faire périr ſon armée; que cette diſette étoit ſi grande, que lui-même & ceux qui l'accompagnoient étoient ſouvent obligés de paſſer des jours entiers ſans manger; & que leurs chevaux n'avoient pour ſe nourrir que l'herbe qu'ils trouvoient à la campagne. 1536.

Sur cet avis le Roi prit le parti de retourner à Lion, où il étoit réſolu de faire quelque ſéjour, pour donner ordre aux affaires les plus preſſantes. Il devoit auſſi viſiter en paſſant Taraſcon, Beaucaire & Valence, & regler ſur les lieux la dépenſe qu'il ſe propoſoit de faire chaque mois, pour achever les fortifications de ces différentes places. Sa Majeſté reçut en chemin une lettre de l'Evêque de Tarbes, ſon Ambaſſadeur à la Cour de Londres. Ce Prélat marquoit que le Roi d'Angleterre avoit Le Roi retourne à Lyon.

été trompé par les Miniſtres qu'il
1536. avoit auprès de Sa Majeſté ; qu'ils avoient écrit à leur Maître que l'Empereur n'avoit feint de ſe retirer que dans l'eſpérance d'engager le Roi à ſortir de ſes retranchemens, & de pouvoir en ce cas lui livrer bataille ; que l'Empereur, pour mieux tromper ſes Ennemis, avoit lui-même fait courir le bruit que la faim & les maladies avoient déja fait périr plus du tiers de ſon armée, & qu'il n'y avoit qu'une prompte retraite qui pût ſauver le reſte de ſes troupes ; que la vérité cependant étoit que les vivres n'avoient point encore manqué dans ſon camp, & qu'à peine avoit-il perdu deux mille hommes depuis ſon départ d'Italie. Les Ambaſſadeurs d'Angleterre ajoûtoient que depuis la déroute de Brignolle, les François devenus ſages à leurs dépens, n'avoient plus oſé donner d'allarmes au camp Impérial ; qu'ils avoient même ſouffert que leurs Ennemis ſe fuſſent retirés ſans qu'il leur fût venu en penſée de les harceler dans leur retraite ; que l'Empereur enfin s'étoit arrêté à Nice, dans la réſolution de retour-

ner en Provence dès que l'armée Françoiſe auroit décampé ; & qu'il eſpéroit qu'avant que le Roi eût pu raſſembler ſes forces, il ſe ſeroit rendu maître de cette Province tout entiere, auſſi bien que du Languedoc ; & que pour les conquérir en peu de tems, il avoit ordonné que l'on fît en Eſpagne de nombreuſes levées de troupes qu'il deſtinoit à venir le joindre dans la derniere de ces deux Provinces. 1536.

Ambaſſade envoyée en Angleterre.

Il falloit ſans doute que l'Empereur comptât beaucoup ſur ſa fortune, pour oſer ſe promettre de ſi rapides conquêtes. Quoiqu'il en ſoit, à peine ſe fut-il éloigné de Provence, que l'on vit paroître ſur les frontieres du Languedoc de nombreux détachemens de troupes Eſpagnoles qui pillerent & ravagerent tous les bourgs & villages qui ſe trouverent ſur leur route. Mais Chandenier, qui commandoit dans cette Province ſous les ordres du Maréchal de Montmorenci, fit prendre les armes à un ſi grand nombre de Payſans, que ſans le ſecours d'aucunes troupes réglées, ils obligerent les Eſpagnols de ſe retirer plus vîte qu'ils n'étoient

venus, & le Roi fut informé de leur
1536. retraite dans le même tems qu'on lui donnoit avis de leur descente.

Ambassade envoyée en Angleterre.

Cependant il étoit nécessaire de faire connoître au Roi d'Angleterre que ses Ambassadeurs lui avoient envoyé de fausses relations au sujet de ce qui s'étoit passé en Provence. Il étoit aussi très-important de faire agréer à ce Prince le prochain mariage de Magdelaine de France, derniere fille du Roi, avec Jacques Roi d'Ecosse. Et il faut sçavoir que Henri s'étoit toujours fortement opposé à ce mariage. Mais l'honneur, autant que la reconnoissance, engageoient François I à ne pas mécontenter le jeune Roi. Ce Prince n'avoit pas été plutôt informé des armemens considérables qui se faisoient de tous côtés contre la France, qu'il s'étoit embarqué avec seize mille hommes de troupes choisies pour marcher en personne au secours de son futur beau-pere; & ce qui augmentoit la reconnoissance de François I, c'est que le jeune Roi prit une si généreuse résolution, sans qu'il eût été sollicité d'unir ses forces à celles de la France. Ce furent

donc là les deux principales raisons qui engagerent Sa Majesté à envoyer la Pommeraye son Maître-d'Hôtel à Londres. Outre qu'il étoit fort aimé de Henri pour avoir souvent traité avec ce Prince, il n'y avoit personne qui pût mieux que lui le détromper sur les fausses nouvelles que ses Ministres lui avoient écrites, puisque dès le commencement de la guerre il avoit rempli la charge d'Intendant de l'armée de Provence. La Pommeraye fut aussi chargé de sonder les intentions de Henri au sujet du mariage de la Princesse Marie sa fille aînée avec le Duc d'Orleans, alliance sur laquelle ses Ambassadeurs avoient déja fait quelque ouverture. 1536.

L'Ambassadeur de France fut écouté avec plaisir sur le détail des affaires de Provence; mais Henri s'étoit si fort laissé prévenir par ses Ministres qu'il ne fut pas possible de le détromper entierement. Quant au mariage du Roi d'Ecosse, à peine la Pommeraye eût-il commencé à en parler, que le Roi d'Angleterre rompit l'entretien; & quatre jours se passerent sans que l'Ambassadeur

pût obtenir une seconde audience.
1536. Henri lui fit faire par ses Ministres de grandes plaintes sur ce mariage ; & la Pommeraye fut obligé de se retirer, après avoir inutilement tenté toutes sortes de moyens pour lui faire agréer cette alliance.

François I, après le départ de son Ambassadeur pour Londres, donna ordre au Comte de Saint Pol de se mettre à la tête des bandes du Comte Guillaume de Furstemberg & de quelques autres troupes tant de gens de pied que de cheval, pour aller soumettre la Tarantaise, qui depuis peu de tems s'étoit remise sous l'obéissance du Duc de Savoye. Le Comte reconquit aisément cette Province ; & pour en punir les habitans, il permit que les Lansquenets la ravageassent, & leur donna aussi le pillage de Conflans.

Le Roi étant arrivé à Lion, assembla son Conseil, où l'on régla tout ce qu'il convenoit de faire, tant en deçà qu'au delà des Alpes. Nous verrons ce qui y fut résolu, lorsque j'aurai rapporté ce qui se passa en Piémont. Annebaut & Cesar Fregose, qui étoient venus trouver le

Roi dans ſon camp d'Avignon, lui apprirent le détail où nous allons entrer. 1536.

Dès la mi-Juillet, Gaucher de Tinteville Seigneur de Vanlai avoit eu ordre de paſſer en Italie pour y faire une levée de dix à douze mille hommes de pied & de ſix cent chevaux legers. Le bonheur qu'il eut de trouver à la Mirandole la plupart des Capitaines Italiens, dont les bandes avoient été licentiées, accéléra cette nombreuſe levée, qui fut faite en moins de quinze jours. Trois mille Lanſquenets & ſept cens chevaux Allemans nouvellement arrivés du Trentin, & qui s'étoient logés à Caſal-Major vis-à-vis de la Mirandole, ne purent empêcher que ce nouveau corps de troupes ne s'aſſemblât dans cette derniere place. Le Comte Gui Rangoné que le Roi avoit établi ſon Lieutenant Général en Italie, avoit ſous ſes ordres les Capitaines Caguino de Gonzague, Ceſar Fregoſe, Viſcomti Milanois, le Chevalier Aſſal Ferrarois, Pierre Strozzi Florentin, le Comte Belangier, Caldora Napolitain, Jean de Turin, le Chevalier Averolde Breſ- Affaires de Piémont.

san, Baudin, & Tais Gentilhomme
1536. ordinaire de la Chambre du Roi.

Le vingtiéme d'Août Rangoné, à la tête de ſa petite armée, décampa de la Mirandole, & alla loger le ſecond jour à mi-chemin entre Parme & Reggio. Dès ce jour là ſes troupes commencerent à marcher en bataille, & camperent à Caſtel Guelfo. Le lendemain elles s'avancerent juſqu'à cinq milles près de Plaiſance, marcherent le jour ſuivant le long des foſſés de cette ville, & paſſerent la Trebia. Le vingt-ſixieme elles logerent à quinze milles de Pavie dans une petite ville qu'elles trouverent abandonnée. Et le vingt-ſeptiéme elles arriverent à Pontreme, à quatre milles de Tortonne (a), où elles eurent beaucoup à ſouffrir de la ſoif,

(a) Paul Jove dit, que les habitans de Tortone fournirent abondanment des vivres au petit corps d'armée du Comte Rangoné. Il leur en auroit bien moins coûté de donner de l'eau aux troupes du Général Italien, & ils ont la dureté de leur refuſer ce petit ſoulagement, tandis qu'ils leur en accordent un plus grand; voilà qui ne s'accorde point. J'aime mieux croire qu'ils avoient entrepris de les faire mourir tout à la fois, & de faim & de ſoif.

les

les habitans ayant détourné les eaux afin d'empêcher que l'armée Ennemie ne campât dans cet endroit. Le jour ſuivant elle fut jointe par le Capitaine Strozzi, & fit alte dans les fauxbourgs de Tortonne. Dès que le jour commença à tomber, elle ſe remit en marche, & arriva à Saraval avant le ſoleil levé. Le vingt-neuviéme elle campa près du Château de Bezolin à quatre milles de Gènes; & le lendemain elle arriva avant midi à deux milles de cette Capitale. 1536.

Les bandes de Ceſar Fregoſe & de Viſcomti, avec les chevaux légers qui étoient ſous les ordres des Capitaines Baudin & Michel Ange, furent envoyées à Biſagno, pour aſſiéger Gènes de ce côté là. Mais le Comte Rangoné eut avis que ſon entrepriſe avoit été découverte, & que deux mille hommes de ſecours étoient entrés dans la place L'on ſçut qu'un Lucquois de la bande du Comte s'étoit dérobé la nuit précédente du camp, & étoit allé avertir les Génois qu'ils ſe tinſſent ſur leurs gardes. Entrepriſe ſur Genes manquée.

Nos Chevaux legers firent ce jour

là un prisonnier qui appartenoit à
1536. un Gentilhomme Bourguignon. Le Maître avoit aussi été pris ; mais une troupe de Paysans étant accouru à son secours, il fut assez heureux pour se sauver. Le Secrétaire du Cardinal Doria fut aussi amené au camp, mais il fut sur le champ relâché ; parce que le Cardinal étoit dans le parti de Fregose à qui ce Gentilhomme avoit été dépêché.

Cependant sur l'avis que l'on eut, que les Paysans qui avoient tiré sur nos Chevaux-Legers, & qui avoient délivré le Gentilhomme Bourguignon, s'étoient assemblés dans une Eglise à un mille de Gènes, & en quelques maisons voisines, l'on détacha une troupe d'Arquebusiers pour aller les attaquer ; mais par une fuite précipitée ils pourvurent à leur sûreté.

Rangoné, après avoir fait reposer ses troupes, s'avança jusqu'aux portes de Gènes, où il rangea son armée en bataille, malgré le feu de l'artillerie de la place qui nous tua deux Chevaux-Legers. Les troupes furent pendant plusieurs heures sous les armes, dans l'espérance que ceux

qui étoient dans les intérêts des Fregoſes feroient quelque mouvement dont nous aurions pu profiter ; mais retenus par la crainte de trois mille hommes de troupes réglées, parmi leſquelles étoit une partie des Lanſquenets qui avoient pris la route de Trente, ils n'oſerent remuer. Rangoné voyant qu'il avoit inutilement compté ſur ce ſecours, ramena ſon armée dans un camp qu'il avoit choiſi entre deux montagnes à un mille de Gènes, & là il ordonna que l'on fit à la hâte un grand nombre d'échelles. 1536.

Environ minuit l'armée décampa ; déja épuiſée par les fatigues d'une longue marche & par la faim qu'elle avoit ſouffert ; il lui en couta infiniment pour gagner le haut de la Montagne. L'on voyoit les ſoldats les plus robuſtes ſe jetter par terre avec les échelles dont ils étoient chargés, & il falloit employer les menaces & les coups pour les obliger de ſe relever. Enfin deux heures avant jour, l'avant-garde arriva aux pieds des remparts ; les échelles furent incontinent dreſſées : mais elles ſe trouverent preſque toutes

trop courtes. On ne laiſſa pas ce-
1536. pendant que de monter à l'aſſaut, & l'on commença par repouſſer à coups d'arquebuſes ceux qui ſe préſenterent pour défendre les murailles : mais le manque d'échelles rendit la bravoure des aſſaillans inutile, & le Général Italien fut obligé de faire ſonner la retraite. Les aſſiéges perdirent peu de monde, & nous eumes environ cent hommes de tués ou de bleſſés. Hector Caracioli, jeune Seigneur Napolitain, qui ſervoit en qualité de volontaire, fut du nombre des premiers & fut enterré à Gênes. Un Porte-Enſeigne de la bande de Gonzague, ſe ſignala à cette aſſaut par ſon intrépidité. Ayant gagné après bien des efforts le haut de la muraille, il ſe vit en un moment attaqué de toutes parts : les ennemis voulurent lui enlever ſon Enſeigne ; mais il la défendit ſi bien, qu'il eut la gloire d'en remporter le fer, & quelques lambeaux de tafetas qu'on ne put lui arracher.

La retraite de nos gens ſe fit en bon ordre, ſans que les aſſiégés oſaſſent marcher à leur pourſuite.

Lorſque nous fumes arrivés dans la plaine, nous vimes paroître ſur la montagne oppoſée à celle que nous venions de quitter, quatre Enſeignes des ennemis : mais ils ne ſe maintinrent pas long-tems dans ce poſte. Une troupe d'arquebuſiers que le Comte Rangoné détacha pour les attirer à l'eſcarmouche, les obligea de prendre la fuite. L'on attendit pendant le reſte du jour le détachement que nous avons dit avoir été envoyé à Biſagno : mais ce corps de troupes, à qui l'on avoit donné ordre de rejoindre le gros de l'armée, retourna vers Plaiſance par une autre chemin. La bande du Comte, qui devoit faire une attaque du côte du Palais d'André Doria, revint le même jour au camp, ſans avoir rien oſé entreprendre, parce qu'elle avoit été découverte par les Galeres. 1536.

Cette expédition du Comte ſe borna à l'incendie de quelques villages, qui ne furent réduits en cendres, que parce que les payſans avoient mis eux-mêmes le feu à leurs grains & à leurs fourages. Le Comte, obligé faute d'artillerie

pour battre la place, de se retirer
1536. de devant Gênes, décampa pendant la nuit, & marcha sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fut arrivé aux châteaux de Herma, de Taier & de Vada, situés au pied des Alpes, environ à trente mille de Gênes. Ces châteaux, & quelques villages des environs, furent pillés & brûlés : mais le butin que l'on y fit fut peu considérable, les paysans s'étant sauvés dans les Montagnes avec tout ce qu'ils purent y emporter : ils laisserent si peu de vivres, que notre armée fut obligée de se nourrir de chataignes. Le lendemain elle alla camper à douze mille de là, près du château de Visan. Tinteville, accompagné de vingt chevaux légers, prit les devans, pour aller donner avis à Annebaut du secours qu'on lui amenoit. Le troisiéme logement du Comte fut au château de Cave, & le lendemain il passa le Tanaro à gué, & vint camper à Cérisoles, à quatre mille de Carmagnole.

Levée du siége de Turin.

Les ennemis informés de l'approche de notre armée, leverent le siége de Turin, ayant auparavant fait répandre le bruit que leur dessein

étoit de venir nous livrer bataille : mais le Comte, après cinq jours de marche, arriva à Carignan, sans que les Impériaux se fussent présentés pour le combattre. Annebaut informé de leur retraite, sortit de Turin à la tête de sept à huit cens hommes, à dessein d'attaquer leur arriére-garde : en passant près de la Tour qui se trouve sur le Pô, il somma ceux qui la gardoient de se rendre à discrétion, & il fut obéi sur le champ. Le lendemain le sieur de Burie, s'étant mis en marche avec un petit détachement de troupes d'élite, se rendit maître de Groillan, où les ennemis avoient fait de grands amas de vivres, qui servirent à ravitailler Turin. 1536.

Les François se rendent maîtres de plusieurs places.

Soixante Napolitains, à qui la garde du château de Carignan avoit été confiée, ayant osé faire une décharge qui tua un de nos soldats, Rangoné leur envoya un Trompette pour les sommer de se rendre ; les menaçant de les faire tous pendre, s'ils l'obligeoient d'amener du canon. Ils consentirent à capituler : mais ils demanderent qu'il leur fût auparavant permis de dépêcher

à leur Général, pour ſçavoir ſes
1536. intentions. Le Comte ſur cette réponſe écrivit à Annebaut, pour le prier de lui envoyer quelques piéces d'artillerie. Annebaut ſe chargea lui même du ſoin de les conduire: & parce qu'il avoit à paſſer devant Mont-Callier, où le Général Schalenge Gouverneur d'Aſti s'étoit retiré, il prit pour l'eſcorter cinquante hommes d'armes, & cent chevaux légers: mais à la vuë de notre artillerie, Schalenge qui craignoit qu'Annebaut & Rangoné ne joigniſſent leurs forces pour venir aſſiéger Mont-Callier, abandonna la ville, & reprit le chemin d'Aſti, où étoit campée l'armée ennemie. Sur ces entrefaites, Annebaut apprit que le détachement qu'il avoit envoyé à Quiers, s'étoit emparé de cette place, quoiqu'elle fût défenduë par une garniſon de quatre cens hommes: mais ce qui facilita la priſe de cette ville, fut que lorſque nos troupes y arriverent, les ſoldats Impériaux étoient répandus dans les maiſons, où ils exigeoient des habitans, le payement de vingt cinq mille écus, auxquels ils avoient

été taxés ; & il faut remarquer que
c'étoit là preſque l'unique reſſource 1536.
que l'Empereur avoit pour payer ſes troupes.

Son Général fut à peine ſorti de Mont-Callier, que les Magiſtrats vinrent en préſenter les clefs à Annebaut, qui après avoir reçu d'eux le ſerment de fidélité, continua ſa route vers Carignan, où il arriva avant midi. Ceux du Château, intimidés par les menaces du Comte Rangoné, demanderent à capituler. La réponſe du Comte fut, qu'ils devoient être ſévérement punis, pour l'avoir mis dans la néceſſité de faire conduire de l'artillerie devant une place qu'ils ſcavoient ne pas être en état de défenſe. Cependant un Napolitain attaché au ſervice de Caguino de Gonzague, trouva le moyen d'épargner à ſes compatriotes le châtiment qu'ils méritoient : il fut réglé qu'ils ſe rendroient à ſon maître, ce qui fut exécuté. Gonzague envoya ſon Lieutenant prendre poſſeſſion de la place, d'où ſortirent les Napolitains dès que la nuit fut tombée ; il fut permis au Capitaine & à ſon Porte-

Enſeigne d'emmener leurs chevaux:
1536. il en demeura dix dans la place, que le Lieutenant de Caguino prétendit appartenir à ſon Capitaine, auſſi bien que l'Enſeigne que les ſoldats Napolitains avoient été obligés de laiſſer dans le Château. De là vint la diviſion qui brouilla les deux Capitaines Italiens, Gonzague & Rangoné, & qui eut de fâcheuſes ſuites pour le ſervice du Roi. On trouva dans la place, outre une grande quantité de bled, environ trois mille ſacs de farine, qui devoient être inceſſamment conduits au camp ennemi, & que Rangoné fit mener à Turin, avec un bon nombre de tonneaux de vin.

L'onziéme jour de Septembre, les Députés de pluſieurs Villes & Châteaux, tant du Piémont, que du Marquiſat de Saluces, vinrent prêter ſerment de fidélité au Roi, entre les mains de ſon Lieutenant Général en Italie : & environ le même tems, nous nous rendîmes maîtres de Quieras. Trois jours après l'on reçut à Turin, la nouvelle de la retraite de l'Empereur. Annebaut

avec les troupes qui avoient défendu cette Capitale, fut rappellé en France ; & l'on mit en leur place quatre mille hommes frais, dont une partie étoit ſous les ordres des Capitaines René & Godiniere, & l'autre étoit commandée par le Chevalier de Birague. Burie remplaça Annebaut, & on lui donna la compagnie de cinquante hommes d'armes, dont le Marquis de Saluces avoit eu le commandement avant ſa révolte. Le même jour quatorziéme Septembre, fut marqué par un combat, où les Capitaines San-Petre, Corſe, & Jean du Turin, enlevérent quatre Enſeignes aux Ennemis, & firent quelques priſonniers, du nombre deſquels furent les Capitaines Baron, Senegaille & Pacier. Tels furent les avantages que nous remportames en Piémont, pendant le cours de l'année 1536. revenons à ce qui ſe paſſa en France. 1536.

Le premier ſoin du Roi dès qu'il fut arrivé à Lion, fut de faire procéder à la condamnation du ſcélérat qui avoit empoiſonné le Dauphin. Ayant fait aſſembler tous les Prin- Condamnation du ſcélérat qui empoiſonna le Dauphin.

ces de ſon ſang, les Chevaliers de
1536. ſon Ordre, les Cardinaux & autres Prélats qui étoient à ſa Cour, les Ambaſſadeurs d'Angleterre, d'Ecoſſe, de Portugal, de Veniſe & de Ferrare, avec tous les Princes & Seigneurs étrangers (*a*) qui l'avoient accompagné à Lion, il lut en leur préſence l'interrogatoire que les Juges avoient fait ſubir au parricide Italien, ſes réponſes, les dépoſitions des témoins, & généralement toutes les piéces de cet étrange procès. Cette lecture étant faite, le Roi voulut que tous ceux qui ſelon les loix pouvoient opiner en matiere criminelle, donnaſſent leurs avis. Le coupable fut condamné de toutes les voix, à être écartelé, & fut exécuté le ſeptiéme d'Octobre. (*b*)

(*a*) Ces Seigneurs étoient le Duc de Wirtemberg, les Ducs de Somme, d'Arianne, d'Atrie, les Princes de Melphe & de Stiliane, Dom Hypolite d'Eſt, le Marquis de Vigere Milanois, Jean-Paul Cerès Romain, Ceſar Fregoſe, Hanibal de Gonzague, Comte de Laniyolareck.

(*b*) Arrêt, contenant le jugement de mort, prononcé contre le Comte Sebaſtien de Montécuculi. Extrait des Regiſtres du Grand Conſeil du Roi.

Le Roi avant que de partir de Lion, fit payer aux gens de guerre 1536.

» Veu par le Conſeil le Procès criminel » faict à l'encontre du Comte Sebaſtiano de » Montécuculi, interrogatoires, confeſ- » ſions, recolemens, confrontations, certain » Livre de l'uſance des Poyſons, eſcript de » la main dudit Sebaſtiano, viſitation, rap- » ports & advis des Medecins, Chirurgiens, » Barbiers & Apoticaires, concluſions du » Procureur Géneral du Roy, & tout conſi- » deré: Il ſera dit que ledit Comte Sebaſtiano » de Montècuculi eſt atteint & convaincu » d'avoir empoiſonné feu François, Dau- » phin de Viennois, Duc Propriétaire de » Bretaigne, Fils aîné du Roy, en poudre » d'Arſigny ſublimé, par lui miſe dans un » vaſe de terre rouge, en la Maiſon du Plat, » à Lyon: convaincu auſſi d'être venu en » France exprès, & en propos d'empoiſon- » ner le Roy, & s'eſtre mis en effort de ce » faire: pour réparation des quels cas & cri- » mes, ledit Conſeil l'a condamné & con- » damné à eſtre trayné ſur un claye, du lieu » des priſons de Rouanne, juſqu'en la place » devant l'Egliſe Saint Jean; au quel lieu » eſtant en chemiſe, tête nüe, & pieds nuds, » tenant en ſes mains une torche allumée, » il criera merci, & pardon à Dieu, au Roy » & à la Juſtice; & de-là, ſera trayné ſur » une claye, juſqu'au lieu de la Grénette, au » quel lieu en ſa préſence ſeront publique- » ment les poyſons d'Arſigni & du Viargent, » dont il a été trouvé ſaiſi, brûlez avec le vaſe » rouge ou il a mis & jetté la poyſon; & ce » fait ſera tiré & démembré à quatre che-

de donner au Roi des marques de
1536. son zèle : mais ayant appris en chemin la retraite de l'Empereur, il retarda sa marche pour attendre son train qui venoit après lui. Le Roi, à qui il avoit donné avis de son arrivée en France, le fit prier de ne pas le laisser languir dans l'impatience où il étoit de le voir & de lui donner des marques de sa reconnoissance. Le jeune Roi fut reçu avec tous les honneurs & tous les égards que méritoit l'empressement qui lui avoit fait quitter ses Etats. Cependant la demande qu'il fit au Roi, de lui donner en mariage Magdelaine de France sa derniere fille, n'embarrassa pas peu Sa Majesté, par les raisons que nous avons dites. Je dois ajoûter qu'il avoit été parlé du mariage de ce Prince, avec la fille du Duc de Vendôme : & le Roi qui aimoit tendrement cette jeune Princesse, n'auroit pas voulu s'opposer à son bonheur. D'un autre côté, Francois I sentoit que la reconnoissance parloit vivement dans son cœur pour le Roi d'Ecosse, dont les Ancêtres avoient toujours été attachés à la France: & comment auroit-

il pu oublier, que le pere de ce jeune Prince étoit mort en combattant pour les intérêts du feu Roi Louis XII ? Sa Majeſté différa cependant de donner une réponſe poſitive, & il fut réglé que cette affaire ne ſe décideroit que lorſque le Roi d'Ecoſſe auroit vu Madame de France. 1536.

Le Roi étoit encore en chemin pour retourner à Paris, qu'il reçut une Ambaſſade des Cantons. La grace qu'ils avoient à demander à Sa Majeſté, étoit qu'il ne portât point ſes armes dans le Comté de Bourgogne. François I en conſidération des ſervices que les Suiſſes lui avoient rendus, voulut bien à leurs priéres accorder une trêve d'un an pour cette Province : quoique pluſieurs lui conſeillaſſent d'y envoyer les bandes du Comte de Furſtemberg, pour y prendre des quartiers d'hyver, & s'y fortifier dans quelque place ; ce qui auroit mis cette Province dans la dépendance de la France.

Par des lettres que le Roi reçut ſur ſa route, il apprit qu'après la mort de Mgr. le Dauphin, le Pape

avoit assemblé les Cardinaux, pour
1536. les informer du funeste accident qui avoit enlevé ce jeune Prince ; qu'après leur avoir rappellé les importans services que les Rois Très-Chrétiens avoient rendus au Saint Siége, il leur avoit représenté que la reconnoissance sembloit exiger, que l'on fît au Dauphin les mêmes obséques qui se font pour un Cardinal : ce qui avoit été exécuté avec beaucoup de pompe & de magnificence, dans la Chapelle de Sa Sainteté, malgré les oppositions de quelques Cardinaux Impériaux.

Le Roi apprit aussi en chemin, que l'Empereur étoit enfin arrivé en Espagne, après avoir essuyé une tempête qui avoit fait périr deux Navires (*a*) avec six Galeres de la Flotte sur laquelle il s'étoit embarqué : que cependant toutes les disgraces que la Fortune venoit de lui faire éprouver, ne lui avoient rien fait perdre de son orgueil ; qu'il osoit encore se vanter qu'on le verroit bien-tôt retourner en France, avec des forces qui lui assureroient

(*a*) L'un portoit son Buffet, & l'autre son Ecurie.

la conquête de ce Royaume ; qu'il avoit déja ordonné que l'on fît de nombreuses levées en Allemagne, où ses Emissaires répandoient les bruits les plus fâcheux sur le compte du Roi ; qu'ils poussoient même l'imposture jusqu'à parler très-malignement de la mort de Mgr. le Dauphin. 1536.

D'autres nouvelles apprirent au Roi, que les Normans avoient de nouveau attaqué la Flotte Espagnole, qui venoit du Perou, & que le butin qu'ils avoient fait, montoit à plus de deux cent mille écus. Sa Majesté sçut enfin, par les lettres qu'elle reçut de Picardie, que les milices du Hainaut commençoient à s'assembler, & à faire des courses dans le plat-pays.

Mort du Maréchal de la Mark.

Le Roi sur ces différens avis, hâta sa marche vers Paris. Le Maréchal de la Mark l'étant venu saluer à Amboise, Sa Majesté lui fit l'accueil le plus gracieux, & lui témoigna qu'il n'y avoit rien qu'il ne dût espérer pour récompense de sa vertu : mais à peine eut-il rendu ses devoirs au Roi, qu'un Courier le vint avertir de la mort de Robert de la Mark son

pere ; ce qui l'ayant obligé à prendre la poſte pour Sédan, une fiévre maligne l'arrêta, & le fit expirer à Longjumeau. La France perdit dans ce grand homme, un des plus braves Chevaliers, & un des meilleurs hommes de guerre de ſon ſiécle.

1536.

Mariage du Roi d'Ecoſſe avec Magdelaine de France.

La Cour s'étant renduë à Blois, l'on y conclut le traité de mariage, entre le Roi d'Ecoſſe & Magdeleine de France ; mais les nôces furent renvoyées au mois de Janvier ſuivant ; & elles ſe firent à Paris, dans le Palais Epiſcopal, avec toute la pompe & la magnificence que pouvoit exiger une ſi auguſte cérémonie.

Dès que le Roi fut de retour en ſa Capitale, il écrivit aux Princes & Etats de l'Empire, pour les détromper ſur les faux bruits qui avoient été répandus par les Emiſſaires de l'Empereur, & il offroit derechef de ſe ſoumettre à leur jugement au ſujet de ſes droits ſur le Duché de Milan : il écrivit auſſi au Pape & au Sacré Collège, & envoya à ſes Ambaſſadeurs à Rome un double des lettres qu'il avoit écrites en Allemagne, afin qu'ils en rendiſſent

compte à Sa Sainteté, & que chacun fut bien persuadé, qu'il ne dépendoit pas de lui que la paix ne fût rétablie. 1537.

La guerre continua de tous côtés, même pendant l'Hiver. Burie Commandant de Turin, entreprit de surprendre Casal, par le moyen de quelques intélligences qu'il avoit dans cette place, dont les habitans refusoient de prêter serment de fidélité au Duc de Mantouë, à qui l'Empereur venoit de donner l'investiture du Mont-ferrat, au préjudice des prétentions que le Duc de Savoye (a) & le Marquis de Saluces

Entrepriſe ſur Caſal manquée.

(a) Ce fut le troisiéme de Novembre 1536 que l'Empereur rendit la Sentence qui déboutoit le Duc de Savoye des prétentions qu'il avoit sur la totalité du Montferrat, tant en vertu du contrat de mariage, qu'en vertu de la succession d'Yoland & de Blanche de Montferrat; adjugeant seulement au Duc les quatre-vingt mille ducats de la dot de Blanche de Montferrat. Et quant aux Villes & Châteaux portés par la donation faite au Duc Amé par Jean Jacques, Marquis de Monferrat, Sa Majesté Impériale ordonna que le Marquis Federic de Gonzague, & Marguerite de Montferrat son épouse, en seroient mis en possession par provision. Telle fut la premiere récompense

avoient sur ce petit Etat. Cette dis-
1537. position des habitans de Casal, parut au Commandant François une occasion favorable d'exécuter le projet qu'il méditoit. Le Comte de Biandras, Gentilhomme du Montferrat, Pierre-Antoine de Valence, Bourgeois de Casal, & un Religieux de l'Observance, gagnés par les libéralités ou par les promesses du Commandant, s'étoient engagés à le servir de tout leur pouvoir; & ce fut par leur entremise, que Burie gagna le Capitaine Curial, Napolitain, attaché au service de l'Empereur, & qui étoit en garnison à Casal. Curial promit au Commandant François de lui ouvrir une des portes de la ville, dès qu'il se présenteroit avec un corps de troupes. Burie qui craignoit d'échouer dans

que le Duc de Savoye reçut de son entier dévoüement aux intérêts de l'Empereur. Charles V lui avoit promis d'exiger pour premiere condition, lorsqu'il traiteroit de paix avec la France, qu'il fut restitué dans tous ses Etats; & la treve fût conclue pour dix ans, sans que l'Empereur songeât qu'il avoit un Allié qui depuis longtems n'étoit malheureux que pour lui avoir fait les plus généreux sacrifices.

ſon entrepriſe, s'il ne la tenoit ſecrette, ne crut pas devoir en faire part au Comte Rangoné, Lieutenant du Roi en Piémont, qui avoit établi ſon camp à Savillan (*a*). Accompagné du ſieur de Tais, qui commandoit deux cent Chevaux Légers, & du Capitaine Chriſtophe Guaſton, qui avoit ſous ſes ordres douze cent hommes de pied Italiens, il marcha vers Caſal, où il étoit attendu par le Comte de Biandras, qui s'étoit chargé d'aſſembler des outils & des pionniers, pour faire des retranchemens entre la ville & le Château, en attendant que l'armée du Comte Rangoné ſe préſentât avec de l'artillerie pour battre cette Fortereſſe. Burie entra dans la place avec ſes troupes, & s'en rendit maître ſans qu'on lui oppoſât aucune réſiſtance : mais il ne trouva ni pionniers, ni outils. Cette négligence 1537.

(*a*) Ferron dit que le Comte Rangone fut l'auteur de cette entrepriſe, & il eſt vrai qu'elle n'échoüa que parce qu'on lui en fit un miſtere, ou que du moins on lui cacha comment elle devoit être exécutée ; & l'on ne devoit avoir recours à lui, que lorſqu'il auroit été néceſſaire d'amener de l'artillerie pour battre le Château.

du Comte de Biandras, donna le
1537. tems au Marquis du Guaſt, qui étoit à Aſt, d'aſſembler ſes troupes, & de ſauver la place. Etant entré par la porte du ſecours dans le Château, & du Château dans la ville, où les retranchemens avoient à peine été commencés, il fondit ſur le détachement François avec tant d'impetuoſité qu'il le tailla en piéces. Burie & Tais furent faits priſonniers, & le Capitaine Guaſton fut laiſſé parmi les morts. Le Comte de Biandras, & le Capitaine Napolitain, avec quelques autres de leur complot, trouverent leur ſalut dans une prompte fuite.

Il eſt plus que probable que ſi Burie & Rangoné euſſent agi de concert, & que le dernier ſe fût préſenté devant Aſt avec ſon armée, le Marquis du Guaſt n'auroit point été tenté de ſortir de cette place, par la crainte qu'il auroit eu que les François ne s'en emparaſſent pendant qu'il auroit marché au ſecours de Caſal. Boutieres fut nommé pour commander à Turin en la place de Burie; & le Cardinal de Tournon que le Roi avoit établi ſon Lieutenant

nant à Lyon, eut ordre de fournir au nouveau Commandant tous les 1537.
ſecours qui lui ſeroient néceſſaires. Le Marquis du Guaſt, après avoir pourvu à la ſûreté de Caſal, retourna à Aſt pour faire tête au Comte Rangoné.

Les hoſtilités continuoient en Picardie comme en Piémont. Les Chevaux-Legers du Vidame d'Amiens, qui étoient en garniſon à Dourlens, ayant entrepris de piller Aveſnes-Lecomte, petite ville éloignée de trois lieues d'Arras, les ennemis en ayant été avertis leur dreſſerent une embuſcade dans un village où ils ne les attendirent pas longtems. Les François conduits par des guides infidéles furent ſurpris & taillés en piéces. Le Roi informé de ce déſaſtre envoya à Dourlens Martin du Bellai, & le Capitaine Capuſſement Albanois, qui commandoit chacun deux cens Chevaux-Legers. La compagnie de cinquante hommes d'armes du Comte Charles, fils aîné du Duc de Vendôme fut miſe à Vervins; & la compagnie de cent hommes d'armes du Duc eut ordre d'aller garder Saint Quentin. Toutes les

1537. garnisons des autres places frontiéres furent renforcées, ce qui n'empêcha pas que l'infanterie des ennemis ne fît de fréquentes excursions, mais qui n'occasionnerent aucune action considérable, parce que les neiges & les glaces dont la terre fut couverte pendant tout l'hyver ne permettoient pas à la cavalerie de tenir la campagne.

Procédure faite contre l'Empereur.

Sa Majesté après avoir assuré la Picardie fit commencer contre Charles V. une procédure qui dût prouver à ce Prince que l'on n'étoit gueres dans la disposition de le ménager. Le Roi accompagné des Princes de son sang, des Pairs, des Officiers de la Couronne, & de quarante à cinquante Evêques, se rendit au Parlement pour tenir son lit de Justice. Capel, Avocat Général, fit un long discours pour montrer que l'Empereur étoit feudataire du Roi, à cause des Comtés de Flandres, d'Artois & de Charolois; & que cependant il avoit souvent pris les armes contre son Seigneur suzerain, d'où il conclut, en demandant que les trois fiefs que l'on vient de nommer fussent réunis à la Couronne, en punition des for-

faitures réitérées de Charles.

La Requête fut reçûe, & les délibérations faites avec les formalités ordinaires en pareils cas, & il fut conclu que l'on envoyeroit sur les frontiéres dans des lieux où les hérauts pourroient être en sûreté citer à son de trompe *ledit Seigneur Empereur, à ce qu'il eût à envoyer, tel ou tels qu'il lui plairoit instruits des mérites de sa cause, & pour alleguer ce que bon leur sembleroit à l'encontre de ladite demande des Avocat & Procureur du Roy, & tout ce qu'ils auroient à dire; & cependant ausdits Avocat & Procureur ne seroient leurs fins & conclusions ajugées; ausquels personnages que ledit Empereur voudroit envoyer, seroit donné bon & seur sauf-conduit de venir & de s'en retourner franchement.* 1537.

Un Heraut d'Armes qui fut envoyé sur la frontiere, cita l'Empereur pour répondre en personne, ou du moins par ses Députés; & le tems qu'on lui avoit prescrit pour comparoître, s'étant écoulé sans que personne se fût présenté de sa part, la requête de l'Avocat & du Procureur du Roi fut entérinée selon sa

forme & teneur, & les Comtés
1537. d'Artois, de Flandres & de Charolais furent réunis à la Couronne (a).

Ordres donnés pour la sureté des frontieres.

Le Roi, pour se mettre en état d'exécuter cet arrêt, résolut d'assembler une armée nombreuse au commencement du printems, & de la commander en personne. Les ennemis de leur côté ne demeurerent pas dans l'inaction. Avertis que Terouanne étoit dépourvûe de vivres, & qu'il n'y avoit qu'une très-petite garnison, ils formerent le dessein de se rendre maîtres de cette importante place. Et pour cet effet, ils s'assemblerent à Aire, à Bethune & à Saint Omer.

(a) Les Auteurs Espagnols disent que cette procédure étoit contraire aux engagemens que François I avoit contractés par les Traités de Madrid & de Cambrai; mais on répond en premier lieu que le Roi n'avoit pû par aucun Traité aliéner les droits de sa Couronne, & que son Procureur Général est toujours en droit de faire casser & annuler ces sortes de Traités. On répond en second lieu que si le Roi pouvoit justement envahir les Terres de l'Empereur, après la descente que Charles venoit de faire en Provence, il étoit ridicule d'alléguer des Traités que ce Prince avoit lui-même enfraint le premier en commençant la guerre.

Peu de jours auparavant, la compagnie de cinquante hommes d'armes de Bernieules, frere du ſieur de Crequy, Gouverneur de Terouanne, étoit allé ravager le Val de Caſſel, mais à ſon retour elle avoit été taillée en piéces par un détachement des ennemis qui s'étoient mis en embuſcade près de Terouanne. Du Bellai qui étoit à Dourlens, eut ordre d'aller ſe jetter dans cette place avec ſes Chevaux-Legers; & il y entra le premier de Février, quoique les paſſages fuſſent gardés par ſept à huit cens chevaux des ennemis. La compagnie de Sanſac fut auſſi deſtinée à renforcer la garniſon de Terouanne. Tout l'hyver ſe paſſa en eſcarmouches, & chaque jour nous remportions quelque avantage. Le deſir de voir l'ennemi de près, & de rompre quelques lances, attira à Terouanne la plûpart des jeunes Seigneurs attachés à la perſonne de Monſeigneur le Dauphin. De ce nombre furent les ſieurs de Sain André, Dampierre, d'Andoyen d'Eſcars, de la Noüe & quantité d'autres. 1537.

Cependant la diſette de vivres

commençant à se faire sentir dans
1537. la place, Annebaut, Capitaine Gé-
Ravitaillement de Terouanne. néral de la Cavalerie Legere, fut chargé de la ravitailler. On lui associa pour l'exécution les sieurs de Tais, de Termes & d'Aussun, avec les Capitaines More, Vimercat, Capussement & Manés, qui avoient chacun sous leurs ordres deux cens Chevaux-Legers. On lui donna encore pour l'accompagner de Bies, Gouverneur de Boulogne, & Crequy Lieutenant pour le Roi à Montreuil, avec leurs compagnies de cinquante hommes d'armes.

Les vivres que l'on devoit porter à Terouanne, ayant été assemblés à Montreuil, Annebaut fit sçavoir à ceux de Terouanne le jour & l'heure où il se trouveroit dans la forêt de Fourquenberghe avec les munitions, afin qu'ils envoyassent à la découverte sur le chemin d'Aire & de Saint Omer, & qu'ils vinssent au devant de lui pour recevoir les vivres qu'il leur amenoit. Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Nos Chevaux-Legers rencontrerent au sortir de Terouanne quelque cavalerie des garnisons d'Aire & de Saint

Omer qu'ils mirent en fuite, après l'avoir chargée vivement, & continuerent enſuite leur chemin vers Fourquenberghe, ayant eu la précaution de laiſſer un nombre de chevaux pour obſerver les mouvemens que pourroient faire les ennemis. 1537.

Le Comte de Rœux, informé de ce qui ſe paſſoit, ſortit de Saint Omer à la tête de cinq ou ſix cens chevaux, & alla ſe mettre en embuſcade à une portée de canon de Terouanne. Un pareil nombre de troupes eut ordre de ſe préſenter devant cette place pour engager la garniſon à faire quelque ſortie. Cependant nos Chevaux-Legers, qui étoient chargés de faire le guet, furent attaqués par les coureurs du Général ennemi, & ils auroient été infailliblement défaits, s'ils n'euſſent été ſoutenus par une troupe d'hommes d'armes, commandés par le bâtard Halluin, Enſeigne du ſieur de Bernicule. Les ennemis furent repouſſés vivement, & reculerent juſques près de l'endroit où s'étoit poſté le Comte de Rœux; & c'eſt ainſi qu'il fut découvert. Quelques-uns de nos Chevaux-Legers s'étant

détachés de leur troupe, allerent
1537. promptement en donner avis à leurs Capitaines, qui étoient déja arrivés à Fouquemberghe.

Le Général ennemi avoit compté que les troupes qui avoient conduit le convoi reprendroient le même chemin par où elles étoient venues, dès que la garnison de Terouanne auroit reçu les vivres qu'on lui apportoit ; & dans ce cas il se proposoit de l'attaquer, ne doutant pas qu'il ne lui fût facile de la battre, ou de l'obliger d'abandonner les munitions qu'on venoit de lui amener. Mais les choses tournerent autrement qu'il ne l'espéroit. Annebaut & de Bies, avertis de l'embuscade dont nous avons parlé, firent prendre à leurs troupes le chemin de la Montagne ; de sorte que rien ne les auroit empêché de charger les ennemis s'il leur eut pris envie d'attaquer le convoi. Le Comte de Rœux, frustré de l'espérance dont il s'étoit flatté, prit le parti de se retirer à Saint Omer. Annebaut & de Bies allerent coucher à Terouanne, & pour épargner les vivres qui venoient d'y entrer, ils renvoyerent leurs troupes à

Montreuil, où ils retournerent eux-mêmes dès qu'ils eurent visité les places des environs. 1537.

Les opérations de la campagne commencerent en Picardie dès la fin de Mars. Le Roi s'étant mis à la tête de son armée, alla loger d'Amiens à Flisçant & de-là à Pernes. La France fit en ce tems-là une perte considérable par la mort de Charles Duc de Vendôme, qui avoit été arrêté à Amiens par une fiévre maligne.

Prise du château d'Auch & d Hedin par les François.

Le Maréchal de Montmorenci, Lieutenant Général de l'armée de Picardie, marcha avec l'avant-garde vers le Château d'Auchi, situé sur la riviere d'Auchie, à michemin de Dourlens à Hesdin. Cette place, qui donnoit aux Ennemis la facilité de couper les vivres que l'on envoyoit à Montreuil & à Dourlens n'oppoſa aucune réſiſtance. A peine le Maréchal eût-il commencé à dreſſer ſes batteries que les habitans ſe rendirent; & la ſeule grace qu'ils demanderent, fût qu'on leur laiſſât la liberté de ſe retirer. Le Roi vint loger le lendemain à Auchi, & alla de-là faire le ſiége d'Heſdin, place forte qu'il étoit pour nous d'une

conſéquence extrême d'enlever aux
1537. Ennemis pour la ſureté de nos frontieres ; les approches ſe firent avec beaucoup de bravoure. Antoine de Mailli Seigneur d'Auchi, qui étoit à la tête de mille hommes de pied, fut tué d'un coup d'Arquebuſe, & Heilly qui commandoit un pareil nombre de troupes fut bleſſé à la jambe. Dès que l'on eût commencé à battre la place, les habitans, hommes, femmes & enfans allerent ſe renfermer dans le Château. La difficulté de s'en rendre Maître étoit d'autant plus grande, qu'outre que l'art & la nature ſembloient avoir pris plaiſir à en faire une des plus fortes places des Pays-Bas, il ſe trouvoit abondamment pourvu de toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége.

Un vieux Chevalier du Comté de Namur appellé Samſon, Capitaine non-moins brave que prudent, commandoit dans la place, & il avoit ſous ſes ordres les Capitaines Boubers & Vandeville. La garniſon étoit compoſée de cinq cent hommes de pied. Le Roi vint loger ce jour-là à Filieres ſur les bords de la riviere de Canche au deſſous d'Hef-

din. On comptoit dans ſon armée vingt-cinq à vingt-ſix mille hommes de pied, tant Allemands que François. Les premiers, au nombre de huit mille, étoient les Lanſquenets du Comte de Furſtemberg, & les derniers étoient ſous les ordres des ſieurs de Sercus, de Heilly, de Saiſſeval, de Bacqueville, de la Sale, de S. Aubin, de Quinci & de Harcourt. 1537.

L'armée vint camper le lendemain au Meſnil à un quart de lieue du Château d'Heſdin, entre Heſdin & Château-le-Comte qui appartenoit au Comte de Rœux, & où il avoit mis garniſon. Une partie de l'Infanterie fut logée dans la ville, & l'autre dans le parc, afin de tenir le Château aſſiégé de toute part. Quelques Officiers qui diſoient avoir une parfaite connoiſſance de la place pour l'avoir ſouvent bien examinée, firent entendre au Maréchal, en qui le Roi avoit toute ſa confiance, que le rempart de la muraille ne pourroit, à cauſe de ſon épaiſſeur, être renverſé par l'effort de l'artillerie; & qu'ainſi l'on ne pouvoit eſpérer de réuſſir que par le ſecours des mines. Leur Conſeil fut ſuivi. On aſſembla

un grand nombre de pionniers; & le
1537. Prince de Melphe, Barbeſieux, Burie, & Villiers, qui faiſoit alors les fonctions de Grand Maître de l'artillerie furent chargés de veiller aux travaux; mais près de trois ſemaines ſe paſſerent ſans que l'on eût pu abattre que la moitié d'une tour, par où l'on entroit de la ville dans le Château; & ce qu'il y eût de malheureux, c'eſt que la partie qui tenoit au Château ne fût point endommagée par les mines.

Le Roi jugeant qu'il étoit néceſſaire d'avoir recours aux batteries, alla lui-même reconnoître l'endroit où il vouloit qu'on les dreſſât; & elles furent élevées ſi près du Château, qu'il n'y avoit que le foſſé qui les ſéparât de la place. Cette bravoure nous fit perdre pluſieurs Canonniers & deux Commiſſaires d'artillerie, Luſarches & Pontbriant, tous les deux très-eſtimés à cauſe de leur expérience. Villiers qui avoit la principale direction des batteries, fit faire un feu ſi terrible, & qui fut continué avec tant de furie, qu'il y eût au bout de deux jours une brêche de près de trente toiſes.

La préſence du Roi qui vouloit en perſonne voir donner l'aſſaut, en accélera le moment. La jeune Nobleſſe, impatiente de ſe ſignaler aux yeux de ſon Souverain, courrut à la brêche avant qu'on eût donné le ſignal, mais elle porta la peine de ſon imprudente bravoure, Charles de Beuil Comte de Sancerre, jeune homme de grande eſpérance, Dauphigni & Damiette, le premier Lieutenant, & l'autre Guidon de la compagnie d'hommes d'armes du ſieur de Sercus furent laiſſés morts ſur la place. Deux freres de la maiſon de Harcourt, de Flievres & pluſieurs autres furent dangereuſement bleſſés. Le Roi pour prévenir un pareil accident fit défendre ſur peine de la vie que nul ne marchât s'il n'étoit commandé. L'aſſaut fut renvoyé au lendemain matin : Et il fut réglé qu'un certain nombre d'hommes d'armes & cinq à ſix cent chevaux legers, qui devoient être conduits par Annebaut, combattroient à pied ; que la Gendarmerie avec les Lanſquenets & le reſte de l'Infanterie Françoiſe, qui n'auroit point été deſtinée à monter à l'aſ- 1537.

1537. faut, demeureroient en bataille sur les avenues par où l'Ennemi pouvoit marcher au secours des assiégés. Pour obvier enfin à toute surprise, il fut ordonné à Martin du Bellai de se mettre à la tête de sa bande, & d'aller à la découverte du côté d'Arras ; & le Capitaine Tais fut chargé de garder les passages qui conduisent à Bethune, à Aire & à Saint Omer. Mais ce furent là autant d'arrangemens pris inutilement. Les assiégés prévinrent l'assaut qu'ils ne se croyoient pas en état de soutenir, après avoir été témoins de l'intrépidité avec laquelle la jeune Noblesse Françoise étoit accourue à la brêche. Par la capitulation qu'ils firent avec le Maréchal, il fut convenu qu'ils laisseroient leur artillerie dans la place avec toutes les munitions de guerre & de bouche qui s'y trouvoient, & qu'on leur donneroit une escorte pour les conduire en lieu de sureté.

Le Roi fait fortifier Saint Pol.

La garde de cette importante place, où l'on fit entrer cinquante hommes d'armes & mille Fantassins, fut confiée au sieur de Sereus qui y avoit déja commandé, & s'étoit dis-

tingué par ſa bonne conduite. Après la reddition d'Heſdin l'armée alla camper à Mouchi-le-Cayeux, & le lendemain à Pernes. Depuis longtems on avoit délibéré ſi l'on fortifieroit Saint Pol à cauſe de ſa ſituation au milieu de Bethune, d'Arras, de Dourlens, d'Heſdin, de Therouanne & de Liliers. Depuis les guerres précédentes la ville de Saint Pol avec ſa banlieue étoit demeurée en la ſauvegarde du Roi; ce qui n'empêchoit pas que l'Empereur n'y eût ſes Officiers. Annebaut fut détaché avec un corps de troupes pour mettre ce pays ſous l'obéiſſance du Roi, & il en vint aiſément à bout. Liguereules & les autres Officiers de l'Empereur qui étoient à Saint Pol furent faits priſonniers, & l'on auroit pu en exiger de groſſes rançons : on étoit d'autant plus authoriſé à le faire, qu'ils s'étoient rendus coupables de pluſieurs contraventions : mais le Roi voulut que ſa ſauvegarde fût leur ſureté, & leur fit rendre la liberté. 1537.

Il fut queſtion, après la priſe de Saint Pol, de décider ſi on entreprendroit de la fortifier : la plupart des Officiers eſtimerent que l'on ne de-

voit pas y ſonger ; mais un Ingénieur
1537. Italien nommé Antoine Caſtello ſçut ſi bien perſuader au Roi qu'il rendroit Saint Pol la meilleure place de l'Europe en un mois & demi de travail, que la commiſſion lui en fut donnée ; & l'armée demeura campée à Pernes pour faire tête à l'Ennemi, en attendant que l'on eût mis la ville & le Château de Saint Pol en état de défenſe.

Lilliers eſt abandonné par les Impériaux.

Le Maréchal de Montmorenci & le Duc de Guiſe profiterent de ce tems d'inaction, pour aller viſiter les lieux circonvoiſins. S'étant approchés de Liliers, petite ville éloignée de deux lieues de Pernes, ils détacherent quelques Coureurs pour aller prendre Langue. Ce petit détachement compoſé d'hommes d'armes & de Chevaux-legers parvint juſqu'aux barrieres ſans qu'il ſe fût préſenté aucun Ennemi. Surpris de ne trouver ni corps de garde ni ſentinelle, ils oſerent monter ſur la muraille, & connurent que la ville avoit été abandonnée ; il n'y étoit reſté que quelques Religieuſes, & ce fut d'elles qu'ils apprirent que le Capitaine Lievin, qui commandoit

dans la place, n'avoit pas plutôt été informé de l'approche de notre armée, qu'il s'étoit retiré avec la garnison à Saint Venant & à Marville, où le Comte de Rœux s'étoit retranché avec une partie des troupes Impériales. Sur cet avis le Maréchal de Montmorenci vint visiter la place; & ayant jugé que nous devions la garder pour assurer notre camp de Pernes, il y fit entrer Martin du Bellai avec sa compagnie de deux cent Chevaux-legers, & lui associa le Capitaine la Lande qui avoit sous ses ordres mille hommes de pied. 1537.

Nos gens firent de fréquentes excursions dans le plat-pays, d'où ils revenoient presque toujours chargés de butin; ils ne purent cependant empêcher que notre camp de Pernes ne fût furieusement incommodé par la garnison de Saint Venant. La lys sur laquelle cette ville est bâtie forme dans cet endroit une isle qui se trouvoit défendue par de bons retranchemens; & les Ennemis, par le moyen de quelques écluses, étoient venus à bout de rendre la place en quelque façon inaccessible. Les François emportent Saint Venant d'assaut.

près de ce pont étoit un moulin bâti
1537. de pierres de taille, où l'on avoit menagé des embraſures garnies d'arquebuſes à croc, & de quelques autres petites piéces d'artillerie. Mais les Impériaux furent pourſuivis avec tant de furie, qu'ils n'eurent pas le tems de ſe reconnoître. Tout ce qui ſe trouva dans la place fut paſſé au fil de l'épée ; la fureur des Lanſquenets s'étendit juſques ſur les femmes ; on fait monter le nombre des morts de part & d'autre à douze ou quinze cent, ſans compter ceux qui périrent dans les flammes ; car le ſoldat ne ſe contenta pas de mettre la ville à ſac ; on le vit après l'avoir pillée allumer des feux en différens endroits pour la réduire en cendres. La nuit étant venue le Maréchal fit ſonner la retraite, & reconduiſit ſa petite armée chargée de butin au camp de Pernes, où il étoit attendu par le Roi, qui apprit avec joie l'heureux ſuccès d'une ſi prompte expédition. Château-Briant s'étoit mis en marche avec quelques pieces d'artillerie ; mais arrêté par les marais, il ne pût arriver juſqu'à Saint Venant.

Deux jours après l'on apprit que les Ennemis étoient rentrés dans cette place, & qu'ils travailloient à la fortifier ; ce qu'ils pouvoient faire d'autant plus aiſément que cette ville environnée d'eau preſque de tout côté n'a qu'une ſeule avenue d'un très difficile accès. Sur cet avis du Bellai, qui étoit à Liliers, eut ordre d'aller reconnoître la place & de la forcer, s'il pouvoit eſpérer d'y réuſſir avec ſa troupe ; que s'il ſe croyoit trop foible il devoit envoyer chercher du ſecours au camp, qu'on promettoit de lui envoyer ſur le champ. Accompagné de ſes chevaux legers, & de mille hommes de pied qui étoient ſous les ordres du Capitaine la Lande, il marcha à Saint Venant, & fit prendre les devants à vingt-cinq ou trente chevaux & à un petit nombre d'Arquebuſiers, tous gens de bonne volonté ; précaution que les canaux & les foſſés, dont le pays eſt coupé, rendoient néceſſaire. Le reſte de la Cavalerie & l'Infanterie ſuivoient de près, & marchoient enſemble. Ceux qui réparoient Saint Venant, & qui pouvoient être au nombre de cinq à ſix cens hommes

1537. Avantage remporté par Martin du Bellai.

eurent à peine découvert nos Cou-
1537. reurs, qu'ils abandonnerent leur travail pour fuir au travers des marais; mais ils ne se retirerent qu'après avoir rompu le pont qu'il falloit nécessairement passer pour marcher à leur poursuite. Ce fut pour nos Chevaux legers une nécessité de mettre pied à terre. Aidés des Arquebusiers qui les accompagnoient, ils couvrirent ce pont de clayes & des portes de quelques maisons qui étoient échappées à l'incendie des jours précédens, & ils firent avertir l'Infanterie de venir garder ce passage, & d'achever de refaire le pont pour qu'à leur retour ils pussent le passer à cheval. Cependant les Ennemis fuyoient avec précipitation les uns vers Marville, où le Comte de Rœux étoit campé avec quatre mille hommes de pied & quelque Cavalerie, & les autres vers la Mothe au Bois, défendue par un Château peu éloigné de-là. La diligence qu'ils firent, n'empêcha pas que quelques-uns d'entre eux ne tombassent entre les mains de nos Chevaux legers, qui revinrent chargés de butin. Il est certain que si nos

gens eussent été en assez grand nombre pour faire quelque séjour à Saint Venant, ils auroient pu ravager en peu de tems tout le pays des environs; mais comme il étoit à craindre que le Comte de Rœux ne leur coupât le chemin, ils prirent le parti de se retirer à Liliers. Ce Seigneur sortit en effet de Marville à la tête de quatre à cinq cent chevaux, mais il se contenta de suivre nos troupes de loin, & n'osa les attaquer. 1537.

Peu de jours après, les ennemis ayant eu avis qu'il étoit parti de Pernes un grand nombre de chariots, destinés à amener au camp une quantité considérable de sacs de farine, qui devoient être transportés de Liliers, dont les moulins avoient été rétablis, entreprirent d'enlever ce convoi. La garnison de Bethune, petite ville qui n'est éloignée que d'une lieue & demi de Liliers, fut chargée de l'exécution. Quinze cens hommes de pied eurent ordre d'aller se mettre en embuscade près d'un petit pont à un quart de lieue de Bethune, & trois cent chevaux qui avoient pris les devants,

se posterent un peu plus loin sur le
1537. chemin de Liliers. Le convoi qui devoit se trouver enfermé entre ces deux corps de troupes, fut totalement enlevé, & un Commissaire des vivres qui portoit sur lui quinze cens écus pour le payement de ces provisions, tomba entre les mains des ennemis. Le bruit qu'ils firent en attaquant le convoi, parvint jusqu'à Liliers; les Officiers qui commandoient dans cette place, s'imaginerent d'abord qu'ils alloient avoir sur les bras les troupes Impériales, campées à Marville; & dans cette persuasion, ils coururent tous à une brêche d'environ cent cinquante pied de long, qui se trouve près des marais, du côté que l'on vient de Marville à Liliers. L'élite de l'Infanterie eut ordre de garder ce poste; & du Bellai à la tête de cent Chevaux légers, se mit en campagne pour aller à la découverte : il n'eut pas fait une demi-lieue de chemin, qu'il apperçut la Cavalerie ennemie, qui faisoit marcher le convoi devant elle. Son courage ne lui permit pas de faire attention à la supériorité du nombre; il fondit sur

ce

le détachement, & le chargea avec tant de vigueur qu'il le mit en fuite: non-seulement il obligea les ennemis d'abandonner leur butin; mais il les poursuivit jusques près de l'endroit où s'étoient postés leurs gens de pied, qui voyant la déroute de leur cavalerie, sonnerent l'allarme, & ce fut ce qui sauva la troupe de du Bellai. Cette allarme lui ayant fait connoître le danger qui le menaçoit, il reprit le chemin de Liliers, emmenant avec lui, outre le butin, six hommes d'armes, & huit archers qu'il avoit fait prisonniers: un arquebusier à cheval des ennemis fut laissé mort sur la place, & on leur blessa bien du monde. Il est vrai cependant que la perte qu'ils firent auroit été plus considérable encore, sans une pluye qui survint, & qui rendit les chemins si glissans, que nos arquebusiers ne pouvoient se soutenir. 1537.

Le lendemain, qui fut le troisiéme jour de Mai, le Roi content d'avoir pris Hesdin, & d'avoir fait fortifier Saint-Pol, (car on lui avoit fait entendre, que peu de jours suffiroient pour mettre la derniere main

Le Roi quitte le camp de Pernes.

aux fortifications de cette derniere
1537. place,) quitta le camp de Pernes, & alla loger ce jour-là à la Conti près d'Aubigui : la principale raison qui l'engageoit à discontinuer ses conquêtes étoit, qu'il avoit dessein de faire passer de nouvelles troupes en Piémont, où l'armée ennemie se renforçoit chaque jour, & l'on sçavoit qu'elle devoit être jointe bien-tôt par un nombreux corps de Lansquenets. (a) Les troupes qui étoient à Liliers, eurent ordre de suivre Sa Majesté : mais pour ôter aux ennemis l'envie de retourner dans cette place, d'où ils auroient pu incommoder beaucoup les garnisons de Terouanne & de Saint-Pol, il fut ordonné aux Capitaines la Lande & du Bellai, de la démanteler, d'y faire mettre le feu, & de n'épargner que les Eglises & les Monastères qui étoient dans la ville.

(a) Il a plût à un Auteur Romanesque (c'est Varillas) de ne pas se contenter de cette raison, il en apporte une autre qui est sans doute de bonne invention : Il dit que l'impatience du Roi de retourner à Paris pour revoir la belle Ducheſſe d'Estampes, fut la principale raison qui lui fit discontinuer ses conquêtes.

Pendant les cinq ou six jours que le Roi demeura à la Conti, en attendant que l'on eût achevé de fortifier Saint-Pol, le Comte de Furstemberg entreprit de débaucher les Lansquenets qui étoient en garnison à Arras, au service de l'Empereur; mais qui se croyoient dégagés du serment qu'ils avoient prêté, parce que depuis plus de trois mois, ils ne recevoient point de solde. Il fut convenu que le Comte avec ses Allemans, & Annebaut avec la Cavalerie légére, iroient se présenter devant Arras, dans l'espérance que les Lansquenets Impériaux seroient ordonnés pour faire une sortie; & dans ce cas ils se seroient venus joindre à nos troupes, à qui il auroit été facile de surprendre Arras: mais Distain, fils du Comte de Bures, qui commandoit dans la place, ayant eu quelque soupçon de ce qui devoit arriver, ne voulut pas permettre qu'ils en fortifiassent; & pour les appaiser, il les assura qu'en peu de jours ils recevroient l'argent qui leur étoit dû; & que lorsqu'ils auroient été payés, il leur laisseroit la liberté d'escarmoucher autant 1537.

qu'ils le souhaiteroient : ainsi le Gé-
1537. néral Allemand & Annebaut, furent obligés de revenir sur leurs pas avec le chagrin d'avoir été trompés dans leurs espérances.

Le Roi fait fortifier Saint Pol.

Le Roi, toujours occupé des fortifications de Saint-Pol, voulut aller lui-même les visiter, & se rendit à Saint-Martin, Château qui n'est éloigné que d'un quart de lieue de cette place. Il s'en falloit bien qu'elle ne fût en état de défense : mais comme l'Empereur n'avoit pas encore d'armée sur pied, & que selon toutes les apparences plus de trois mois se passeroient, avant que ses Généraux pussent exécuter quelque grande entreprise, il fut décidé que l'on mettroit à Saint-Pol une nombreuse garnison, & qu'on pourvoiroit abondamment cette place de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche ; qu'une partie de l'armée seroit licentiée, & que l'autre seroit envoyée en Piémont avec les Lansquenets, qui s'étoient mis en marche sous les ordres du Duc Christophe de Wirtemberg.

Villebon Prévôt de Paris, & Capi-

taine de cinquante hommes d'armes, fut établi Gouverneur à Saint-Pol; sa garnison fut composée de sa compagnie & de celle de cinquante hommes d'armes de Moyencourt, de deux cent chevaux légers de Martin du Bellai, & de deux mille hommes de pied, Normans ou Picards, qui étoient sous les ordres des Capitaines la Salle, Saint-Aubin, Blerencourt & Inville : & l'on mit dans le Château le sieur de la Paletiere, avec les mille hommes de pied dont il avoit la charge. Les choses ayant été ainsi réglées, le Roi, après avoir fait remettre entre les mains des Tréforiers l'argent nécessaire pour hâter & achever les travaux, partit de Saint-Pol, pour se rendre à Sercamp, & delà à Dourlens, où il donna ordre que son Armée campée à Pernes, se séparât pour mettre la garnison de Saint-Pol à portée d'être secouruë. L'on fit entrer à Dourlens les huit mille Lansquenets du Comte de Furstemberg, avec la compagnie de cinquante hommes d'armes de la Roche-dumaine, & celle du Duc d'Etampes, commandée par d'Estrées. 1537.

1537. Sur ces entrefaites, arriva Langei, qui venoit informer le Roi de l'état préſent des affaires du Piémont. Le Roi ſur ſon rapport tint pluſieurs conſeils, fit expédier divers ordres & renvoya Langei en Italie : c'eſt là un détail où j'entrerai, lorſque j'aurai achevé de rapporter ce qui ſe paſſa à Saint-Pol.

Le premier ſoin de Villebon, après le départ du Roi, fut d'aſſembler les Officiers de la garniſon, & de viſiter avec eux les fortifications qui avoient été commencées. L'on trouva qu'indépendamment des réparations que l'on devoit faire au corps de la place, il faudroit plus de trois ſemaines pour mettre les Baſtions & les Boulevarts en état de défenſe. Comme il étoit d'une importance extrême de hâter les travaux, les Capitaines ſe partagerent les divers quartiers qu'ils devoient garder en cas d'attaque, & ſe chargerent de faire travailler chacun de leur côté avec toute la diligence poſſible.

Villebon ſe réſerva pour la défenſe du grand Boulevard qui répond au chemin de Monchi ; & il de-

voit avoir ſous ſes ordres, outre ſa compagnie d'hommes d'armes, les mille fantaſſins que commandoient les Capitaines la Salle, & Saint-Aubin. La garde du Château & du Boulevart qui le couvre, fut confiée à Moyencourt : il avoit avec lui ſa compagnie de Gendarmerie, à laquelle on avoit joint les bandes du Capitaine de la Paletiere. Martin du Bellai, avec ſes deux cent chevaux légers, & les mille hommes de pied qui étoient ſous la charge des Capitaines de Blerencourt & Inville, furent deſtinés à défendre les deux Baſtions inférieurs qui ſont du côté d'Heſdin & de Dourlens, avec les trois courtines qui étoient attenantes aux Boulevarts. Ces diſpoſitions étant faites, chacun mit la main à l'œuvre pour avancer les travaux : mais la mauvaiſe aſſiette de la place, & c'étoit là une incommodité dont il n'étoit pas poſſible de ſe garantir, les retardoit conſidérablement. 1537.

Avant la fin du mois, l'on fut averti que les ennemis raſſembloient leurs forces à Lens, & dans les autres places de l'Artois. Villebon, ſur

cet avis, fit demander au Roi qu'il
1537. plût à Sa Majesté de renforcer la garnison de Saint-Pol, qui n'étoit pas à beaucoup près aussi forte qu'on le pensoit : les bandes qui auroient dû être composées de trois mille hommes étoient réduites à quinze cent ; au lieu de cent hommes d'armes, il n'y en avoit guerre que quatre vingt ; & la Cavalerie légére ne montoit qu'à cent cinquante chevaux.

L'on promit à Villebon les secours qu'il demandoit ; & le Roi lui envoya en attendant, deux Commissaires des guerres, Picquet & Marivaux, avec de l'argent pour payer les troupes, & ils étoient chargés de dresser un état exact des vivres qui se trouvoient dans la place. Une escorte de la garnison de Dourlens, les conduisit à Sercamp, où Villebon leur envoya un détachement pour les escorter jusqu'à Saint-Pol. A peine furent-ils entrés dans la place, que des payſans vinrent donner avis que les ennemis étoient répandus dans la campagne, qu'ils emmenoient avec eux quelques prisonniers, & qu'ils étoient chargés

de butin. Sur cette nouvelle, Moyencourt à la tête de ſa compagnie d'hommes d'armes, & du Bellai accompagné de ſes chevaux légers, marcherent à la pourſuite de l'ennemi. Ils n'eurent pas fait bien du chemin, qu'ils apprirent que le Château de Saint-Martin avoit été pillé, & que quelques Chevaux-légers qui y étoient en garniſon avoient été faits priſonniers. Les deux Capitaines François, ſans s'informer du nombre des ennemis, continuerent de les aller chercher, & furent aſſez heureux pour les joindre à trois lieues de Saint-Pol, & environ à quatre d'Arras. Le combat ne fut pas long; les ennemis furent défaits, & obligés d'abandonner leur butin & leurs priſonniers, avec cinq hommes de cheval, & quelques gens de pied des leurs, qui furent amenés à Saint-Pol. 1537.

Dès le huitiéme de Juin, le Comte de Rœux qui conduiſoit l'avant-garde de l'armée Impériale, vint reconnoître la place à la tête de mille à douze cent chevaux. Villebon, pour apprendre au Général ennemi que l'on étoit diſpoſé à le bien rece-

voir, fit faire sur lui une sortie : mais il n'y eut que quelques Lances de rompuës. L'on sçut d'un homme d'armes qui fut fait prisonnier, que l'armée ennemie étoit toute raſſemblée à Aubigni, à deux lieues d'Arras. Pour avoir des nouvelles plus sûres encore, il fut décidé que du Bellai accompagné d'une partie de ses chevaux légers, se mettroit en campagne à l'entrée de la nuit; qu'il s'avanceroit jusqu'à Aubigni, où il pouvoit arriver avant le jour, & qu'il tâcheroit de faire quelques prisonniers. Du Bellai s'acquitta heureusement de la commission dont il fut chargé. Après avoir reconnu par le grand nombre de feux qui étoient allumés, que toute l'armée étoit campée à Aubigni ; suivi de de dix chevaux seulement, il marcha entre le guet & les sentinelles du camp ennemi, enleva ces derniers, & se retira avant que l'on se fût mis en devoir de le poursuivre. Ce fut par les prisonniers qu'il venoit de faire, que l'on fut informé que l'intention de l'ennemi étoit de venir assiéger Saint-Pol.

1537.

Il est vrai cependant que le Com-

te de Bures, Lieutenant Général de l'Empereur, n'avoit pas deſſein de faire ſi-tôt le ſiége de cette place : il vouloit auparavant eſſayer d'enlever les Lanſquenets du Comte de Fuſtemberg, qui étoient logés près de Dourlens, ne doutant pas qu'il ne lui fût enſuite facile de ſe rendre maître de cette place, auſſi bien que de Saint-Pol: mais une lettre interceptée le fit changer d'avis. 1537.

Le ſieur de Licques, Lieutenant du Duc d'Arscot, arrêta entre Dourlens & Saint-Pol, un homme chargé d'une dépêche pour le Maréchal de Montmorenci. Cette lettre écrite par un nommé Franciſque, qui avoit la principale direction des fortifications de Saint-Pol ſous Caſtello, ne contenoit autre choſe, ſinon que ſi les Impériaux attaquoient la place ſans aucun délai, elle ne pourroit éviter d'être priſe : mais que s'ils attendoient encore vingt jours, ils y conſumeroient inutilement leur armée. Le Comte de Bures inſtruit par cette lettre du mauvais état de la place, quitta le chemin de Dourlens, pour marcher droit à Saint-Pol. Le Dimanche neuviéme de

Juin, le Comte de Rœux, Grand-
1537. Maître de la maiſon de l'Empereur, ſe préſenta avec l'avant-garde de l'armée ennemie, devant le Baſtion qui répond au chemin de Dourlens ; il s'étoit auparavant rendu maître par compoſition du Château de Saint-Martin, où l'on n'avoit laiſſé que cinq hommes d'armes, pour la garde de cette petite place.

Siége & priſe de cette place par les Impériaux.

L'arrivée du Comte devant Saint-Pol, fut marquée par une eſcarmouche, qui dura près de huit heures, ſans que les ennemis remportaſſent aucun avantage, parce que les aſſiégés avoient eu ſoin de poſter dans des fonds, & en quelques autres endroits avantageux, un grand nombre d'Arquebuſiers, qui empêchoient que les Impériaux ne puſſent faire commodément leurs approches. Environ midi arriva le Comte de Bures, qui avec le corps de bataille ſe logea à Saint-Martin, & dans les villages circonvoiſins. Il y eut vers le ſoir une ſeconde eſcarmouche, mais qui ne fut qu'entre les gens de pied. Le lendemain l'armée Impériale paſſa le ruiſſeau, qui coule le long du village de Saint-Mar-

tin ; une partie de l'Infanterie prit poſte dans un gros village, d'où l'on pouvoit foudroyer le grand Baſtion : & le reſte avec la Gendarmerie, eut ordre de camper dans la prairie qui conduit à Mouchi. Comme les ennemis craignoient que les garniſons de Heſdin & de Dourlens, qui toutes les deux étoient nombreuſes, ne s'uniſſent enſemble pour venir donner l'allarme à leur camp, ils établirent ſur les avenuës de ces deux places un guet, qui étoit ordinairement compoſé de mille à douze cent chevaux, & de deux mille homme de pied. 1537.

Je ſupprime l'ennuyeux détail d'un grand nombre d'eſcarmouches qui n'eurent rien de fort intéreſſant : ces petits combats n'empêchoient pas que l'ennemi ne fît ſes approches avec autant de promptitude que de ſuccès ; & il étoit d'autant plus intéreſſé à ne perdre aucun moment, qu'il appréhendoit, non ſans raiſon, que le Roi, qui avoit encore un grand nombre de troupes ſur pied, ne les raſſemblât pour marcher au ſecours de la place : & c'eſt ce qui ſeroit arrivé, ſi elle eût été

en état d'oppoſer une plus longue
1537. réſiſtance. Les ennemis s'attacherent particuliérement à avancer leurs tranchées du côté de la Tour du Château, parce que les aſſiégés avoient trouvé le moyen d'élever ſur le haut de cette Tour une grande Coulevrine, qui incommodoit beaucoup les travailleurs.

Dès le Mercredi matin qui fut le douziéme de Juin, l'on s'apperçut que les aſſiégeans ſe préparoient à dreſſer leurs batteries depuis la porte qui conduit à Mouchi juſqu'à celle de Heſdin : & c'étoit-là auſſi l'endroit le plus foible de la place ; il n'y avoit ni rempart ni foſſé, & toute ſa défenſe conſiſtoit en un baſtion qui ſe trouvoit dominé par deux montagnes.

Du Bellai & Blerencourt ſe chargerent de la defenſe de ce poſte ſi difficile à garder, & le Capitaine Inville s'engagea à défendre le baſtion de la porte de Dourlens. La courtine avec le baſtion de la porte de Heſdin avoit une étendue de plus de quatre cent pas, & à peine la muraille de ce baſtion avoit-elle trois pieds d'épaiſſeur. Du Bel-

lai & Blerencourt employerent un grand nombre de pionniers, & pour les encourager au travail ils mirent eux-mêmes la main à l'œuvre : mais malgré toute leur diligence & tous leurs soins, il ne paroissoit pas que leurs travaux avancassent beaucoup, parce que dans le tems même qu'ils avoient des remparts à élever & des fossés à creuser, ils étoient encore occupés à abattre un grand nombre de maisons voisines. 1537.

Cependant les Ennemis continuoient de faire leurs approches avec succès. Couverts par un grand chemin creux que l'on n'avoit pas eu le tems d'applanir, ils s'étoient avancés dès le mardi jusqu'au pied du grand boulevard, d'où il n'avoit pas été possible de les déloger, & jusqu'au jeudi ils furent nuit & jour occupés à sapper. Ce fut par là, ainsi que nous le dirons plus bas, qu'ils donnerent l'assaut.

Le feu de l'artillerie Ennemie ne fut pas capable de rallentir l'ardeur de nos travailleurs. En moins de trois jours du Bellai & Blerencourt vinrent à bout d'élever un mur qui avoit plus de cent pas de long ;

& ils le conduisirent jusqu'à un Hô-
1537. pital qui joignoit ce mur, & qu'il falloit nécessairement abattre, travail qui demandoit bien du tems. Le même jour quinziéme de Juin, les Ennemis envoyerent un trompette, accompagné du Seigneur Tonoire, Espagnol, Gouverneur de Gravelines, pour sommer les assiégés de rendre la place, & on les menaçoit en cas de refus de les passer tous au fil de l'épée. La réponse de Villebon & des autres Officiers François fut qu'ils avoient ordre du Roi leur Maitre de se bien défendre; & qu'on les verroit, s'il le falloit, mourir courageusement sur la brêche plutôt que de se rendre; quelques soldats ajouterent qu'il falloit que les assiégeans commençassent par prendre Peronne; & qu'après cela s'ils revenoient sommer Saint Pol, l'on songeroit alors à la réponse que l'on auroit à leur faire.

Le Comte de Bures, informé de la généreuse résolution des assiégés, ordonna que la place fût battue depuis la porte de l'Horloge jusqu'à celle d'Hesdin; l'on compta que les Ennemis tirerent ce jour-là près de dix

huit cent coups de canon : la brêche qu'ils firent étoit de trois à quatre cent pas, & l'on pouvoit en pluſieurs endroits y monter à cheval ; & il faut ſçavoir qu'ils avoient dreſſé ſur une éminence qui plongeoit dans le baſtion de la porte de Dourlens une batterie de ſept à huit piéces de canon. Ainſi ce fut pour nous une néceſſité d'abandonner ce poſte, qui faiſoit la principale ou plutôt l'unique défenſe de la place. 1537.

A cinq heures du ſoir les aſſaillans au nombre de cinq à ſix cens hommes marcherent à l'aſſaut ; non qu'ils eſpéraſſent de forcer la place de ce côté-là, mais ils ne vouloient que reconnoître la brêche : ils pouvoient s'y préſenter avec d'autant moins de danger, que le baſtion, comme nous l'avons dit, avoit été abandonné ; & il falloit que ceux qui gardoient ce poſte ſe tinſſent couchés ſur le ventre pour ſe garantir du feu de l'artillerie Ennemie qui battoit tout le long de la brêche en dedans ; & déja un tiers de ceux qui la défendoient avoit été ou tué ou bleſſé.

La brêche reconnue, ſept à huit

1537. Enſeignes des Ennemis vinrent ſe jetter dans le foſſé qui ſéparoit le grand baſtion du corps de la place : & il faut obſerver que pour aller de la ville au boulevart, il falloit paſſer par le foſſé, faute de deux courtines que l'on n'avoit pas eu le tems de faire pour joindre l'un à l'autre. L'on avoit taché de ſuppléer à ce défaut par le moyen de quelques tonneaux remplis de terre qui formoient deux eſpeces de courtine par où l'on alloit du baſtion de la ville. Les Ennemis ayant mis le feu aux étançons qui ſoutenoient la pointe du baſtion, cette pointe fut renverſée, & tous ceux qui ſe trouverent deſſus tomberent dans les tranchées des aſſaillans. Rien ne les empêchant plus de monter à l'aſſaut, ils le donnerent avec furie, & furent très-bien reçus par les Capitaines la Sale & Saint Aubin. Jamais ils ne ſe ſeroient rendus maîtres du baſtion, ſi ceux qui étoient dans le foſſé n'euſſent trouvé le moyen d'arriver par des détours à l'endroit où étoient rangés les vaiſſeaux qui tenoient lieu de courtine. Vingt-cinq à trente Arquebuſiers qui défendoient ce poſte,

furent mis en fuite & ſuivis par les
aſſaillans, qui entrerent pêle mêle 1537.
avec eux. Quatre Enſeignes d'Infanterie Eſpagnole ayant donné à dos à ceux qui défendoient le baſtion, & qui ſe virent dans un moment attaqués de deux côtés, tout ce qui ſe trouva ſur la brêche fut taillé en pieces. Saint Martin Guidon de Villebon, la Salle, Saint Aubin & les Officiers qui commandoient ſous eux, furent laiſſés morts ſur la place.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, l'on continuoit de combattre avec fureur ſur la brêche qui avoit été faite entre la porte d'Heſdin & celle de l'Horloge. Déja les aſſiégés avoient ſoutenu un furieux aſſaut, lorſqu'ils eurent à ſe défendre contre ceux qui étoient entrés dans la ville par la porte du grand baſtion. Moyencourt, qui étoit accouru du Château au ſecours de du Bellai, fut tué avec Yve ſon frere, & tous ceux qui l'avoient ſuivi. Laubies, neveu & Lieutenant de Villebon, eut le même ſort. Six-vingt Chevaux-legers de la compagnie de du Bellai furent taillés en piéces; & il fut lui-même tiré de

dessous un tas de corps morts, & fut
1537. sauvé par un Capitaine Allemand nommé Bose, & fait prisonnier, aussi bien que Villebon, Blerencourt & Inville. Il arriva à la porte de Dourlens, défendue par ce dernier, quelque chose d'assez semblable à ce qui se passa à Rome, lorsque le Connétable de Bourbon en fit le siége. L'Enseigne du Capitaine Inville voyant les Ennemis monter à l'assaut, fut saisi d'une si grande frayeur, qu'au lieu de rentrer dans la ville, où il avoit sans doute dessein de se retirer, il sortit par une canonniere, & ne se reconnut que lorsqu'il se trouva en présence des Ennemis, qui le massacrerent. Un Gentilhomme qui étoit à mes côtés fut de même tellement épouvanté, lorsqu'il vit les assaillans monter à l'assaut, que la peur le fit tomber roide mort, sans qu'il eût été blessé; & pour m'en convaincre j'ordonnai qu'on le visitât sur le champ.

La Paletiere qui défendoit le château fut forcé par le boulevard, que l'on n'avoit point encore mis en état de défense, & fut fait prisonnier; mais ceux qui l'avoient pris s'étant

disputés entre eux à qui il appartiendroit, il fut la victime de leur querélle, & fut massacré inhumainement. Il en seroit autant arrivé à du Bellai, qui deux fois faillit à être tué par les Allemans; & il l'auroit été si le jeune Disthein ne lui eût sauvé la vie, en le conduisant lui-même à la tente du Comte de Bures son pere. On fait monter le nombre des morts à plus de quatre mille cinq cens hommes. La cruauté des Lansquenets s'étendit sur tout ce qui se trouva d'habitans dans la ville, sans distinction d'âge, de sexe, ou de condition. 1537.

Villebon fut envoyé prisonnier à Gravelines, & il paya depuis dix mille écus pour sa rançon. Celle de du Bellai fut taxée à trois mille, & il fut renvoyé sur sa parole; Glaion Gentilhomme ordinaire de la maison de l'Empereur, qui avoit été élevé en France, ayant bien voulu être sa caution.

Le Roi avoit commencé de rassembler ses troupes, & se préparoit à marcher à Saint Pol, ne doutant pas, ainsi que l'Ingénieur Italien le lui faisoit espérer, qu'il ne

pût arriver à tems pour ſecourir la
1537. place. Le Dauphin accompagné de la jeune Nobleſſe de la Cour, & le Maréchal de Montmorenci, avoient pris les devants pour aller faire tête à l'Ennemi; & ils devoient être ſuivis de près par la Gendarmerie qui avoit pris la route du Piémont, mais que l'on avoit contremandée; lorſqu'un trompette, qui s'étoit échappé de Saint Pol, leur apporta la nouvelle de la priſe de cette place. On la tint d'abord ſecrette, & on ne la publia quelque tems après qu'avec toutes les précautions les plus propres à raſſurer le peuple. L'avis que le Maréchal venoit de recevoir ne l'empêcha pas d'avancer du côté des Ennemis, pour être à portée de ſecourir les autres places frontieres, ſi elles étoient attaquées, & pour eſſayer auſſi de leur enlever quelque poſte avantageux (*a*).

(*a*) L'Armée, commandée par le Maréchal de Montmorenci, ſous les ordres de Monſieur le Dauphin, ne retourna pas ſur ſes pas, comme le rapporte l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire d'Eſpagne. Le Maréchal ayant eut avis de la priſe de Saint-Pol, hâta ſa marche vers Terouanne, qu'il prévoyoit devoir être attaquée par les Ennemis.

Trois jours après la prise de Saint Pol le Comte de Bures ayant assemblé son Conseil, il y fut décidé que l'on mettroit le feu à la ville, & que le château avec la grosse tour seroit rasé, parce que l'on ne jugea pas que la place pût être mise en état de soutenir un long siége. Le Général Ennemi, avant que de se remettre en marche, fit faire la montre à son armée, qui se trouvoit composée de vingt-deux à vingt-trois mille Lansquenets, de cinq à six mille Fantassins Wallons, & de huit mille chevaux. L'avant-garde alla camper à Auchi-les-Moines au bout du Parc de Hesdin, & le corps de bataille à Blangy en Ternois. La différente position de ces deux corps de troupes empêchoit que l'on ne pût soupçonner quel étoit le véritable dessein de l'Ennemi, s'il marcheroit à Hesdin, ou s'il iroit assiéger Montreuil. 1537.

Il y avoit dans la premiere de ces deux places une garnison de mille hommes de pied, & de deux Compagnies de cinquante hommes d'armes chacune. L'une étoit celle du Comte de Piennes, & l'autre étoit

sous les ordres du sieur de Sercus qui
1537. avoit pour Lieutenant Philipe de Mailli. Cette place étoit d'ailleurs abondamment pourvue de toutes sortes de munitions ; & l'on avoit eu soin de réparer la brêche qui y avoit été faite lorsque le Roi s'en étoit rendu maître.

Il s'en falloit bien que Montreuil ne fût en un si bon état de défense. Canaples qui en avoit été nommé Gouverneur, venoit de s'y renfermer avec mille hommes de pied de nouvelle levée, & environ deux cent chevaux de l'arriere ban de Normandie. Cette place étoit très-mal fortifiée ; & à peine six mille Fantassins & trois cens hommes d'armes auroient-ils suffi pour la défendre.

Ils se rendent maîtres de Montreuil.

Le Comte de Bures instruit de toutes ces choses n'osa attaquer Hesdin qui pouvoit faire une vigoureuse résistance, & se décida pour le siége de Montreuil. Arrivé devant cette place il fit faire les logemens, ayant partagé son armée en trois corps. Le premier campa vis-à-vis la porte d'Hesdin, le second près des Celestins sur le chemin qui conduit

à

à Terouanne, & le dernier du côté de la porte d'Abbeville. Le Général Ennemi choisit deux éminences pour y dresser ſes batteries, & fit faire un feu ſi terrible, que ſes troupes ſe virent bientôt en état de monter à l'aſſaut ; il reſtoit cependant aux Ennemis une difficulté à ſurmonter avant que de marcher à la brêche : le ſoin qu'ils avoient pris de deſſécher les foſſés avoit été inutile à cauſe des marais dont ils recevoient les eaux. Mais cette difficulté ne pouvoit gueres raſſurer les aſſiégés, qui de leur côté ne pouvoient aller défendre la brêche ſans s'expoſer à être foudroyés par le feu de l'artillerie ennemie. Cette conſidération jointe au mauvais état de la place détermina le Commandant à capituler. Il fut réglé que les gens de guerre ſortiroient avec leurs armes, & les habitans avec ce qu'ils pourroient emporter. Il eſt certain que le Comte de Bures n'auroit pas accordé aux aſſiégés des conditions ſi honorables, s'il eut ſçu que la place étoit entierement dépourvue de munitions. Mais une autre raiſon encore l'engageoit à traiter favora- 1537.

blement les assiéges : son dessein
1536. étoit de hâter sa marche vers Terouanne, qu'il sçavoit manquer de poudres & d'Infanterie ; & il n'est pas douteux qu'il ne s'en fût rendu Maître, s'il en eût fait le siége immédiatement après la prise de Saint Pol.

François de Montmorenci Seigneur de la Rochepot, qui commandoit en Picardie, pourvut autant qu'il put à la sureté de Terouanne, où il n'y avoit pour toute garnison que cinquante à soixante hommes d'armes des compagnies de Bernieules & de Créqui, & environ cent hommes de pied, avec autant de mortes payes. Il y fit entrer vingt hommes d'armes de sa compagnie, conduits par Foudras son Lieutenant ; quarante de celle du jeune Duc de Vendôme, commandés par Cani ; & vingt de celle du Dauphin, sous les ordres de Dampierre, Guidon de cette même compagnie. Saint Brice, l'un des Lieutenans du Capitaine la Lande, eut aussi ordre de se jetter dans le place avec quatre cens hommes de pied. Montreuil venoit de capituler, & déja l'armée

ennemie n'étoit plus éloignée que de deux lieues de Terouanne, lorſque ces ſecours y entrerent. Une faute que fit le Général ennemi, fut de n'avoir pas fait prendre les devans à ſa Cavalerie legere pour venir inveſtir cette place avant que la garniſon en eût été renforcée. L'armée qu'amenoit Monſieur le Dauphin n'auroit pu arriver à tems pour la ſecourir. 1537.

Ce Prince, accompagné du Maréchal de Montmorenci qui avoit ſous lui le principal commandement, arriva à Amiens le vingt-deuxiéme du mois de Juin. Le Comte de Furſtemberg qui étoit à Corbie avec ſes Lanſquenets, & le Capitaine le Boſſu nouvellement arrivé d'Allemagne avec quatre mille Fantaſſins qui s'étoient diſtingués par leur bravoure dans les guerres de Weſtphalie, & dans celles de Dannemarc, eut ordre de ſe rendre le même jour à Abbeville, où l'armée devoit s'aſſembler. Les Lanſquenets de Furſtemberg & ceux du Capitaine le Boſſu furent logés dans les fauxbourgs, & le Dauphin vint peu de jours après à Abbeville, où il s'ar-

rêta juſqu'à ce qu'il eût été joint par
1537. les différens corps de troupes qui devoient compoſer ſon armée.

Cependant une morte-paye de la garniſon de Terouanne nommé Pierre Loiſeau, ayant été aſſez heureux pour tromper la vigilance des gardes avancées de l'armée ennemie, vint donner avis au Maréchal, qu'il n'y avoit que très-peu de poudres dans la place, & qu'il étoit auſſi néceſſaire d'y envoyer un bon nombre d'Arquebuſiers. Sur le champ il fut réſolu de ſécourir les aſſiégés. Annebaut, Général de la Cavalerie legere, fut chargé de cette commiſſion; & pour ſe mettre à portée de l'exécuter avec plus de promptitude, il ſe retira incontinent à Hedin.

Siége de Terouanne.

Immédiatement après la reddition de Montreuil, l'avant garde de l'armée Impériale étoit venue loger à Renti, & le corps de bataille à Verdure; & le lendemain toute l'armée s'étoit préſentée devant Terouanne. Les approches faites, les Ennemis dreſſerent leurs batteries depuis la tour des marais juſqu'au deſſous de celle du Château, en paſſant devant un endroit appellé la

Patrouille. L'on ſçait qu'en 1513 Henri Roi d'Angleterre ſe rendit Maître de Terouanne, & qu'il fit raſer le Château. Il ne reſtoit plus que deux tours qui en moins de douze jours furent totalement ruinées par le feu de l'artillerie Ennemie. Mais les aſſiégés éleverent un rempart, derriere lequel ils ſe retrancherent. Les aſſaillans ayant continué leurs batteries juſqu'à la Patrouille, firent en peu de tems une brêche de plus de deux cent pas; il ne leur auroit pas cependant été facile de forcer la place. Maîtres des remparts, ils auroient trouvé un foſſé bien flanqué qui les eût arrêtés. Tel étoit l'état de Terouanne lorſqu'Annebaut entreprit d'y jetter le ſecours dont nous avons parlé. 1537.

Cette place eſt ravitaillée.

Étant parti d'Hedin à l'entrée de la nuit, il prit le chemin de Guinegate, accompagné de cent hommes d'armes & de ſeize cent chevaux legers (*a*), deſtinés à eſcorter quatre

(*a*) Les deux compagnies d'hommes d'armes, étoient celles d'Annebaut & du Comte de Piennes: les Capitaines Tais, de Termes d'Oſſun, Sanſac, Vimercatmore de Novate, Capuſſement & Manes étoient à la tête de la Cavalerie-Légere.

lorſque les Impériaux y arriverent;
1537. courut à Hedin changer de cheval, & retournant avec ceux qui le voulurent ſuivre ſur le lieu du combat, trouva les Ennemis en déſordre, en tua un grand nombre, fit pluſieurs priſonniers & délivra quelques uns de ceux qui avoient été pris dans la premiere action (*a*).

Si les Ennemis eurent la gloire de demeurer maîtres du champ de bataille, ce fut là un avantage qui leur fut vendu bien cher; outre qu'ils ne furent pas longtems ſans éprouver tout ce qu'ils avoient à craindre du ſecours qui venoit d'entrer dans la place. Ils oſoient auparavant braver les aſſiégés, en ſe préſentant juſques ſur les bords du foſſé: mais nos Arquebuſiers les reçurent ſi bien, qu'ils

(*a*) Selon Paul Jove, ce furent les Italiens & les Albanois qui eurent toute la gloire de cette derniere action; mais il nous permettra de croire avec tous les autres Hiſtoriens, que cette eſpece de victoire fut principalement dûe à la valeur de la Cavalerie Françoiſe. Il ſe trompe pareillement, lorſqu'il dit que le Pont ſur lequel il falloit paſſer pour aller à Hedin ſe rompit: ſi cet accident fut arrivé, comment d'Oſſun auroit-il pû revenir ſur ſes pas?

leur firent perdre l'envie de se montrer à découvert. Une sortie que l'on fit sur eux les obligea de se tenir encore plus sur leurs gardes. 1536.

Le sieur de Cani, Lieutenant du Duc de Vendôme, ayant observé que quelques-uns des principaux Officiers de l'armée Ennemie se promenoient assez souvent autour des tranchées, résolut de les surprendre: & s'étant mis pour cet effet à la tête de sa troupe, il sortit de la place & fondit sur les Ennemis, qui n'étoient pas sur leur garde, avec tant d'impétuosité qu'il y en eût plus de soixante de passés au fil de l'épée. De ce nombre fut le Guidon du Duc d'Arscot. Le Sénéchal du Hainaut, qui étoit d'une des plus illustres maisons des Pays-Bas, auroit eu le même sort, si Cani, qui le fit son prisonnier, ne lui eût sauvé la vie. Il fut depuis échangé avec le Comte de Piennes.

Cependant Monsieur le Dauphin & le Maréchal de Montmorenci marchoient au secours de Terouanne, étant résolus d'en faire lever le siége ou de livrer bataille à l'Ennemi. Leur armée étoit composée de quin-

ze à seize cens hommes d'armes, de
1537. deux mille chevaux legers, de plus de dix mille Lansquenets & de douze à quatorze mille Fantassins François. D'Abbeville, elle alla camper à Am, petit village entre Auchi & Dourlens, de-là à Auchi-le-Château sur la riviere d'Authie, puis à Fervers. Le dessein du Maréchal étoit de marcher de la à Pernes, & de venir ensuite se poster au dessus de Terouanne, d'où il auroit pu foudroyer une partie du camp Ennemi : & ainsi il seroit arrivé, ou qu'il auroit obligé les Impériaux de se retirer, ou qu'il les auroit mis dans la nécessité de venir l'attaquer dans le poste avantageux où il se seroit retranché.

Treve conclue à l'égard de la Picardie & des Pays-Bas.

Ce fut alors que la Reine douairiere de Hongrie sœur de l'Empereur & Gouvernante des Pays-Bas, fit proposer par le Duc d'Arscot une suspension d'armes pendant laquelle on pourroit convenir des principaux articles d'un traité de paix. La proposition du Duc fut acceptée, & il fut réglé que l'on s'assembleroit à Bomi village d'Artois qui n'est éloigné que de deux lieues de Terouanne. Jean d'Albon de Saint André Chevalier

de l'Ordre, Guillaume Poyet (*a*) troisiéme Préſident du Parlement de Paris, Nicolas Bertereau Sécrétaire d'Etat y furent envoyés au nom de Monſieur le Dauphin, pour conférer avec les Députés de l'Empereur. Les choſes ne traînerent pas en longueur: après quelques conférences, il fut arrêté qu'il y auroit une trêve de trois mois (*b*) à l'égard des fron- 1537.

(*a*) L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire d'Eſpagne dit, que la Trêve fut négociée & conclue par le Duc d'Arſcot, au nom de l'Empereur, & par le Préſident de Paris, au nom du Roi de France; n'y avoit-il point d'autres Plénipotentiaires? Mais ce Préſident de Paris, il auroit fallu le mieux faire connoître, & dire que c'étoit Poyet, premier Préſident de Bretagne, & troiſiéme Préſident du Parlement de Paris. Les députés Impériaux, furent Philipe de Lanoi, Seigneur de Molembais, Jean Howard, Seigneur de Leidekerke, & Mathieu Sirie, Sécrétaire de l'Empereur.

(*b*) Belleforet, Dupleix, Ferron, Beaucaire, Paradin, Guichenon, Mezerai & pluſieurs autres Hiſtoriens, diſent que cette Trêve ne fut conclue que pour trois mois; le P. Daniel dit qu'elle en devoit durer dix; & le fait eſt certain, ainſi qu'on peut s'en convaincre en liſant ce Traité, qui ſe trouve tout au long dans le recueil de Leonard, Tom. 2. pag. 399. Il y eſt dit expreſſément

tieres de Picardie & des Pays-Bas,
1537. & que l'on travailleroit pendant ce tems-là à établir une paix durable entre les deux Puiſſances. J'ai cru devoir rapporter de ſuite ce qui ſe paſſa en Picardie, avant que de reprendre le fil des affaires de Piémont, où la guerre étoit plus allumée que jamais.

Suite des Affaires de Piémont.

J'ai dit qu'après la priſe d'Hedin le Roi, informé des diviſions qui regnoient entre les chefs de ſon armée, avoit envoyé d'Humieres en Italie, pour y commander en ſon nom; & qu'il y avoit depuis fait paſſer Guillaume de Langei, qui étant venu trouver Sa Majeſté à Conti, lorſque notre armée campée

» qu'en attendant la paix finale, qui, avec le » plaiſir de Dieu, ſera faite entre leſdits » Sieurs Princes, traité convenu, accordé » une vraie ſincere & entiere Trève, abſti- » nence de guerre, & ceſſation d'armes en- » tre le Royaume de France, & les Pays » d'embas dudit Seigneur Empereur, vaſ- » ſaux, ſujets & habitans en iceux, tant par » terre, que par mer & eaux douces, pour » le tems & terme de dix mois, à commen- » cer ce jourd'hui date de ces préſentes » (trentiéme jour de Juillet, l'an 1537) pen- » dant laquelle ceſſeront d'une part & d'au- » tre toutes hoſtilités & exploits de guerre.

à Pernes se sépara, lui rendit un compte exact de l'état des choses, & de tout ce qu'il avoit fait pour rétablir l'union & la concorde entre les deux Généraux Italiens le Comte Rangoné & Caguino de Gonzague. 1537.

Brouilleries entre les Seigneurs Frego-se & Gonzague.

Le premier disoit, que quoiqu'il eût plu à Sa Majesté de l'établir son Lieutenant Général en Piémont, il s'étoit toujours fait une espéce de devoir, d'avoir de très-grandes déférences pour le Seigneur Gonzague, tant à cause de son ancienneté dans le service, que pour les égards dus à l'éclat de sa naissance; qu'il avoit même poussé la complaisance jusqu'à aller tenir conseil chez lui; que rien de tout cela cependant n'avoit été capable de lui concilier son amitié, & n'avoit pu l'empêcher de tenir sur son compte des discours très-injurieux; qu'il disoit publiquement que l'on n'avoit pas à lui reprocher d'avoir, comme le Comte, changé de parti; qu'il s'étoit toujours fait honneur de porter en Public la croix de l'Ordre de sa Majesté, & que jamais il ne lui étoit arrivé comme à Rangoné de la tenir

cachée. Le Comte ajoûtoit, qu'au
1537. mépris de l'autorité dont il étoit revêtu, Gonzague avoit ſans ſon conſentement réglé les articles de la reddition du Château de Carignan: que ſon mécontentement avoit particuliérement éclaté, lorſqu'il avoit appris que l'on avoit licentié une partie de ſes gens de pied; & qu'il n'avoit pu cacher ſa jalouſie, dès qu'il ſçut l'accueil gracieux que Sa Majeſté avoit fait à Céſar Frégoſe, qu'il avoit plû au Roi d'établir ſon Lieutenant Général en l'abſence du Comte: que Gonzague empruntant alors le nom de l'Aretin, publia des lettres diffamantes contre Fregoſe; ce qui avoit engagé ce dernier à lui envoyer un cartel.

Langei repréſenta au Comte & à Fregoſe, que ces brouilleries ne pouvoient manquer de nuire beaucoup au ſervice du Roi: que d'ailleurs ils devoient ſçavoir que par les ſtatuts de l'Ordre, il avoit été réglé que les Chevaliers ne pourroient ni envoyer ni accepter de cartel ſans le conſentement exprès de Sa Majeſté, Fregoſe répondit, qu'il n'a

voit aucune connoiſſance de ſes ſtatuts : mais que ſon honneur outragé demandoit qu'il ſe fît raiſon ; que cependant il vouloit bien ſacrifier ſon reſſentiment au bien du ſervice ; qu'il conſentoit de ne point paſſer outre, pourvû que Gonzague s'engageât de ſon côté à demeurer tranquille. 1537.

Les plaintes de Caguino rouloient ſur quelques marques de mépris qu'il diſoit avoir reçues du Comte Rangoné, qui en mille occaſions avoit tâché de procurer à ſon préjudice l'avancement de Céſar Fregoſe ſon beau-frere. Il alléguoit les anciens ſervices de ſa maiſon, & les ſiens propres, ſon inviolable attachement aux intérêts de la France, malgré les offres les plus flatteuſes qui lui avoient été faites pour l'en détâcher : il repréſentoit, qu'outre les grandes terres qu'il poſſédoit tant de ſon côté que de celui de ſa femme, il avoit encore en ſa diſpoſition, celles de ſes neveux, dont il étoit Tuteur : ce qui le mettoit en état de faire pour le Roi de nombreuſes levées : qu'il avoit attiré au ſervice de la Fran-

ce, le Comte de la Mirandole ; &
1537. qu'enfin quelques unes de ſes places avoient été démolies, & qu'il avoit perdu une partie de ſon bien pour être demeuré inviolablement attaché au parti qu'il avoit embraſſé.

Il ajoûtoit, que lorſque le Roi voulut dans les commencemens faire en Italie des levées de troupes, ſon affection, le deſir de la gloire, & non la vuë de quelque intérêt particulier, l'avoit attaché au ſervice de la France, malgré les remontrances de ſes parens & de ſes amis, qui ne ceſſoient de lui repréſenter qu'il méritoit un tout autre emploi que celui qu'on lui offroit ; qu'un Duc de Mantouë ou quelque autre grand Prince auroit pu ſe laiſſer gagner par les offres ſéduiſantes qui avoient été faites à Fregoſe, ſi, comme il le promettoit, il pouvoit remettre Gênes ſous l'obéiſſance du Roi : que non-ſeulement il n'avoit pas effectué ſa promeſſe, mais qu'il n'y avoit perſonne qui eût agi moins vivement que lui pour la réduction de Gênes ; que cependant il avoit été recompenſé

comme s'il eût rendu les plus importans ſervices, qu'il avoit été préféré aux pluſieurs anciens ſerviteurs du Roi, & que pour ne parler que de ce qui le concernoit perſonnellement, on n'avoit licentié une partie des ſoldats qu'il avoit levés, que pour augmenter le nombre des troupes qui étoient ſous les ordres de Fregoſe : qu'il ne lui ſeroit échappé aucun murmure, ſi ce licentiement eût été fait dans une autre vuë : mais que ſes ennemis ayant pris de là occaſion de le mépriſer, il s'étoit cru en droit d'écrire, qu'il n'avoit été maltraité que parce qu'on avoit voulu favoriſer un homme qui ne méritoit aſſurement pas de lui être préféré : que ſes lettres ayant été répanduës dans le Public, Fregoſe s'étant cru inſulté lui avoit envoyé un cartel qu'il s'étoit fait un plaiſir d'accepter : que cependant, pour que le ſervice du Roi ne ſouffrît pas de leur querelle, il conſentoit à ne la vuider par un combat ſingulier, que lorſque la paix auroit été rétablie : que cependant s'il apprenoit que Fregoſe dit, ou qu'il lui arri- 1537.

monde. Aſſal fier de ce ſuccès, dont
1537. il s'attribuoit toute la gloire, écrivit au Comte Rangoné une lettre impertinente, où il ſe donnoit les plus grandes louanges. Le Comte pour rabattre ſon orgueil, lui répondit que la ſeule juſtice qu'on pût lui rendre, étoit d'avouer qu'il avoit bien fait ſon devoir ; ce qui lui étoit commun avec tous ceux qui avoient défendu la place : mais que la conquête en étoit duë à la ſeule valeur & au zèle du Tholoſan, qui plus que perſonne avoit encore contribué à la levée du ſiége.

J'ai oublié de dire, que Langei ne retourna en France qu'après avoir pourvû à la ſureté du Marquiſat de Saluces, ainſi qu'il lui avoit été ordonné ; mais nos affaires ne laiſſoient pas avec tout cela que d'être dans un fort mauvais état en Piémont. L'armée ennemie s'y renforçoit tous les jours, tandis que la nôtre s'affoibliſſoit. Langei repréſenta à Sa Majeſté, que ſi Monſieur d'Humieres ne conduiſoit avec lui au moins quatre ou cinq mille Suiſſes ou Lanſquenets, & quelque renfort de Gendarmerie, il ne paroiſſoit

pas qu'il pût tenir la campagne ; & dans ce cas il étoit à craindre que 1537.
nous ne nous vissions obligés d'abandonner le peu de places que nous possédions encore au de-là des Alpes, & qui se trouvoient très mal pourvûes de munitions de guerre & de bouche.

Ce fut sur ce rapport que le Roi après la prise d'Hedin & de S. Pol, donna ordre à sa cavalerie legere de marcher en Piémont, où elle devoit être suivie de dix mille Lansquenets qui avoient été levés par le Duc Christophe de Wirtemberg. Mais Sa Majesté ayant été avertie que le Comte de Bures s'étoit mis en marche avec une nombreuse armée pour venir faire le siége de saint Pol, les chevaux Legers qui s'étoient déja avancés jusqu'à Lyon, furent contremandés aussi-bien que les quatre mille Allemans qui étoient sous les ordres du Capitaine le Bossu; il n'y eut que les Lansquenets du Duc de Wirtemberg qui ne furent point rappellés. La Roche, Matignon & Borran, Commissaires ordinaires des guerres, eurent ordre d'aller les recevoir & de faire leurs montres.

1537. L'armée de Piémont fut encore renforcée de trois à quatre cens hommes d'armes : ſçavoir, des compagnies du Baron de Curton, de la Fayette, du Prince de Melphe, & d'une partie de celle de Monſieur le Dauphin, commandée par d'Humieres. Briſſac, Capitaine de deux cent Chevaux-Legers, Laſſigni & d'Alegre qui commandoient chacun mille hommes de pied, furent auſſi envoyés en Piémont.

Priſe du château de Carmagnolle par le Marquis du Guaſt.

Peu de tems auparavant que ce ſecours y arrivât, le Comte de Rangoné avoit fait fortifier Pignerol à deſſein de s'y retirer, en attendant qu'il eût reçu les renforts qu'on lui faiſoit eſpérer. Les François trop foibles pour réſiſter à l'ennemi, avoient été chaſſés du Marquiſat de Saluces, où ils conſervoient cependant encore le Château de Verculo, & celui de Carmagnole Le Marquis du Guaſt pour achever la conquête de ce petit Etat, alla mettre le ſiége devant cette derniere place, où il n'y avoit pour toute garniſon que deux cent fantaſſins Italiens : leur petit nombre n'empêcha pas qu'ils ne rejettaſſent courageu-

la propoſition qu'on leur fit
ndre, & il fallut que le Gé- 1537.
:nnemi ordonnât, que l'on
de l'artillerie pour battre la
ans toutes les formes.
çois Marquis de Saluces, qui Mort du Marquis de Saluces.
noiſſoit mieux que perſonne
s endroits foibles, ſe chargea
1 de dreſſer les batteries, & ne
;na pas de faire lui-même l'of-
: canonnier. Ayant fait abba-
ux maiſons pour ſe couvrir, il
eux volées de canon : mais il
1é ſur la place d'un coup de
quet qu'il reçut au travers du
s.
: Marquis du Guaſt qui crai-
t que cet accident ne décou-
:ât le ſoldat, fit couvrir le Mar-
; d'un manteau, & envoya de
veau ſommer les aſſiégés de ren-
la place, leur promettant qu'on
r conſerveroit la vie, & qu'ils
:oient la liberté de ſe retirer où
voudroient. Ses offres furent ac-
ptées: le Marquis après avoir beau-
up loué les Italiens ſur ce qu'ils
:toient défendus en gens d'hon-
:ur, parut deſireux de ſçavoir qui
oit celui d'entre eux qui avoit tiré

d'une fenêtre du Château. Un soldat qui étoit bien éloigné de soupçonner qu'elle étoit l'intention du Général ennemi, & qui d'ailleurs ne sçavoit pas qu'il eût tué le Marquis de Saluces, ne craignit pas d'avancer qu'il avoit toujours été à cette fenêtre, & qu'il avoit tiré bien des coups de mousquet. Cet aveu imprudent lui coûta la vie ; le Marquis contre sa promesse le fit arrêter, & ordonna qu'il fût pendu à cette même fenêtre (*a*. Le Roi ayant depuis remis ce Marquisat sous son obéissance, en donna l'investiture à Gabriel, Evêque d'Aire, de la maison de Saluces, qui n'étoit point encore dans les ordres, lorsqu'il fut nommé à cet Evêché. Il épousa dans la suite la fille de l'Amiral

1537.

(*a*) Il est dit dans la Chronique de Savoye, Livre III. chap. cv. page 327, que *les Espagnols entrerent par force d'armes dans la Place, & prindrent le Capitaine Stephe de la Balia, lequel par le commandement du Marquis du Guast, fut soudainemen pendu & estranglé, & le reste de ses gens tous mis en galere par force.* Sardoval, Mezerai, Ferron, rapportent le même fait: mais ils ne disent que ce qu'ils ont lû ou entendu, & du Bellai rapporte ce qu'il a vû : je m'en tiens à son témoignage.

Annebaut

Annebaut, & mourut ſans laiſſer de poſterité : ainſi cet Etat fut pour la ſeconde fois réuni à la couronne. 1537.

Ce fut environ le huitiéme de Juin, que Monſieur d'Humieres arriva à Pignerol. Le Marquis du Guaſt en ayant eu avis, décampa de Poirin, & prit le chemin d'Aſt; ayant été peu de jours après informé de l'arrivée des Lanſquenets du Duc de Wirtemberg, il laiſſa dans cette place Dom Antoine d'Arragon ſon beau-frere, & avec le reſte de l'armée, il marcha du côté de Verceil. Les Impériaux ayant abandonné Chivas, le Chevalier de Birague eut ordre d'y mettre une garniſon de deux mille hommes de pied.

Environ le même tems, qui fut le vingt-deuxiéme de Juin, nos Lanſquenets étant arrivés à Mont-callier, Monſieur d'Humieres réſolut de les aller joindre : mais les bandes Italiennes déclarerent, que ſi on vouloit qu'elles ſe miſſent en marche, il falloit commencer par leur donner l'argent qui leur étoit dû. Le refus qu'elles firent de mar-

cher, joint à l'impoſſibilité où l'on
1537. étoit de faire la montre des Lanſquenets, fut cauſe que notre armée demeura dix à douze jours dans l'inaction ; & le Marquis du Guaſt profita de ce délai pour hâter la levée d'un nouveau corps d'Allemans, qui prirent leur route par le Trentin, & qui furent conduits en Piémont, par le frere aîné du Comte Guillaume de Furſtemberg.

Quelque argent que l'on donna aux Italiens, les ayant appaiſés notre armée décampa de Pignerol, le premier de Juillet, & s'avança vers Mont-callier. On délibéra ſi l'on marcheroit à Uſpiano, ou ſi l'on iroit ſe préſenter devant Aſt, que l'on eſpéroit de ſurprendre, parce que il n'y avoit que deux mille hommes de pied avec deux cent chevaux ; garniſon trop peu nombreuſe, eu égard à la grandeur de la place. L'on ſe décida pour ce dernier parti ; & le troiſiéme jour de Juillet, notre armée alla loger à Rive, où les Lanſquenets demanderent qu'on leur confiât la garde de l'artillerie, ce qui leur fut accordé. On alla de-là camper à Be-

lot, & deux jours après à un mille d'Aſt. La place fut reconnuë le même jour, & il fut décidé que l'on feroit les approches pendant la nuit. Les Lanſquenets prétendirent que c'étoit là un honneur qui leur appartenoit, & ils l'emporterent ſur les Italiens : mais la nuit ſe paſſa ſans qu'ils euſſent ſeulement commencé les tranchées ; ainſi les approches ne purent ſe faire que le lendemain. Les Lanſquenets animés par les ſéditieux diſcours de Ludovic de Landeberg, ſe mutinerent ; & étant venus trouver le Général François, ils lui déclarerent que leur réſolution étoit de ſe retirer, s'ils n'étoient ſur le champ payés de ce qui leur étoit dû de leur ſolde. Tout ce que put faire Monſieur d'Humieres dans une ſi fâcheuſe conjoncture, fut d'emprunter de toute main ; & les Lanſquenets voulurent bien ſe contenter de cinq cens écus que l'on donna pour chaque Enſeigne. 1537.

Vers les trois heures après midi, les aſſiégés firent une ſortie & profiterent de l'allarme qu'ils donnerent au camp, pour faire entrer dans la place un renfort de ſept En- Les François ſe rendent maîtres d'Albe & de Quiers.

seignes de gens de pied, & trois
1537. cent chevaux. Ce secours qui ôtoit au Général François toute espérance d'emporter la ville d'assaut, ou de l'affamer, le mit dans la nécessité de lever le siége. Informé, qu'il lui seroit facile de surprendre Albe, qui se trouvoit dégarnie de troupes, il marcha vers cette place avec son armée. La Cavalerie ennemie qui étoit à Ast, se mit en campagne pour attaquer notre arriére-garde : mais Brissac qui étoit à la tête de deux cent chevaux légers & de quelque Gendarmerie, la repoussa vivement. Et environ le même tems Paul Cères tailla en piéces sept à huit cent Espagnols qui venoient d'Alexandrie, & qui étoient destinés à renforcer la garnison d'Ast, où les ennemis n'avoient laissé que vingt cinq hommes de pied, qui à l'approche de notre armée se retirerent dans le Château : les habitans hors d'état de se défendre, ouvrirent les portes de leur ville, & Quieras se rendit pareillement sans opposer aucune résistance.

Pendant que l'on étoit occupé à réparer ces deux places, César de

Naples, Gouverneur d'Ulpiano pour l'Empereur, homme hardi & entreprenant, mais presque toujours malheureux dans les entrepriſes qu'il formoit, eſſaya de profiter de l'éloignement de notre armée, pour ſurprendre Turin, qui n'étoit défendu que par deux compagnies de gens de pied, commandées par les Capitaines Vartis & Augart. Un Bas-Officier Gaſçon promit de lui livrer le Boulevard qui ſe trouve proche l'Egliſe de Sainte-Marie. Le traître à qui la garde de ce poſte fut confiée, eut l'attention de ne prendre avec lui que deux ou trois ſoldats, dont la lâcheté lui étoit trop connuë, pour qu'il ne fût pas aſſuré qu'ils n'oppoſeroient aucun obſtacle à ſes deſſeins. Céſar de Naples accompagné de dix Enſeignes de gens de pied, & de deux à trois cent chevaux, ſe préſenta devant le Boulevard à l'heure marquée; les ſoldats qui étoient de garde, rentrerent précipitamment dans la ville, par la porte du Boulevart qu'ils laiſſerent ouverte; & le perfide qui les commandoit, ne ſe retira qu'après avoir indiqué l'endroit par où

1537. Les Impériaux eſſayent de ſurprendre Turin.

1537. les ennemis pouvoient ſans danger monter à l'eſcalade. Cinq Enſeignes de gens de pied entrerent dans le boulevard, avant que l'allarme eût été donnée à la place. Boutieres (a) Gouverneur de Turin, qui avoit paſſé la nuit au jeu, étant heureuſement ſorti au bruit que firent les ennemis, ſuivi ſeulement de ſa Garde Suiſſe, & de quelques Gentilshommes, marcha droit au Baſtion, & ferma avec ſa halebarde la porte que les ennemis, qui montoient par des échelles, n'avoient point apperçuë à cauſe de l'obſcurité de la nuit. Un Gentilhomme de ſes parens qui marchoit le premier, ſe trouva malheureuſement enfermé avec les Impériaux. Maîtres de l'artillerie qui étoit ſur le Boulevard, ils braquerent une coulevrine contre la porte du foſſé qu'ils fauſſerent, & le boulet tua un Gentilhomme qui marchoit à côté du Gouverneur. Cependant quelques Bourgeois, qui avoient gagné le haut de l'Egliſe de Sainte-Marie,

(a) Varillas & l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire d'Allemagne ont fait une faute, en confondant Boniver avec Boutiéres.

remplirent de tuiles un rue très-étroite, qui se trouve entre cette Eglise & le boulevard; & ce fut là une espèce de rempart qui défendoit la porte, que Boutieres venoit de fermer. Le Capitaine Vartis accompagné de deux cent Arquebusiers, renversa les échelles qui étoient plantées contre la muraille, & obligea les Impériaux de se retirer, après leur avoir tué cent quarante hommes. Le traître qui avoit voulu leur livrer la place, fut arrêté & pendu sur le champ, quoiqu'il soutînt que le Gouverneur eût été informé de son projet; mais que malheureusement il ne s'étoit point souvenu du jour marqué pour l'exécution. C'étoit là sans doute une excuse, que ce scélérat avoit imaginée pour prolonger sa vie; car quelle apparence y a-t'il que Boutieres eut pu oublier une chose d'une si grande conséquence? 1537.

Cependant l'embarras où se trouvoit le Général François, augmentoit chaque jour. Les Lansquenets demandoient de l'argent, & il n'en avoit point à leur donner: il voyoit d'ailleurs avec un chagrin extrême,

les principaux Officiers de ſon armée
1537. brouillés irréconciliablement enſemble. Céſar Frégoſe qui commandoit l'avant-garde, & Jean-Paul Cérès Colonel de l'Infanterie Italienne, ſembloient n'être occupés que de leurs querelles particulieres; & la même inimitié regnoit entre Briſſac & Annibal de Gonzague, Comte de Lanivolare.

La nouvelle du danger où Turin avoit été expoſé, venoit d'être portée à Albe, lorſqu'on y apprit preſque en même-tems que ſix mille Eſpagnols & douze cent chevaux, détachés de l'armée ennemie, s'étoient jettés dans Mont-callier. Monſieur d'Humieres ſur cet avis, commença par pourvoir à la ſûreté de Turin, d'Albe & de Quieras. Les Capitaines Artigue & Strozzi, qui commandoient chacun cinq cent hommes de pied, furent envoyés à Turin: Jules Urſin fut laiſſé à Albe avec mille Fantaſſins; & Céſar Frégoſe ſe chargea de défendre Quieras. Le reſte de l'armée marcha à Mont-callier, dans l'eſpérance d'y ſurprendre le détachement Ennemi: mais la vigilance du Mar-

quis du Guaſt fit échouer ce projet : informé de la marche de nos troupes, il raſſembla toutes ſes forces, & s'avança juſqu'à Mont-callier. Comme l'on ne doutoit pas qu'il n'eût deſſein de ſe rendre maître de Pignerol, ce qui nous auroit mis hors d'état de garder le pas de Suſe, par où nous pouvions recevoir du ſecours, le Comte de Pontrême eut ordre de s'aller jetter dans cette place avec cent chevaux légers, & deux cens Arquebuſiers à cheval ; & la bande du Colonel Galenier eut la même deſtination. D'Alegre & Laſſigni qui avoient chacun ſous leurs ordres mille Fantaſſins François, furent envoyés à Turin. La garniſon de Quiers, compoſée de huit cens hommes, commandés par le Chevalier Aſſal, fut auſſi renforcée de mille hommes de pied, qui avoient à leur tête le Capitaine Aramon ; & Jean de Turin qui commandoit mille Fantaſſins Italiens, fut chargé de défendre Savillan. Monſieur d'Humieres, après avoir pourvû à la ſûreté de ces différentes places, marcha avec le reſte de l'armée vers le Marquiſat de 1537.

Saluces, où il se proposoit d'attendre les secours qu'on devoit lui envoyer.

1537. Etant arrivé devant Busque, petite ville qui se trouvoit sur son passage, & qu'il ne vouloit pas laisser derriere lui, il fit sommer la garnison de se rendre : mais ce fut inutilement ; il fut obligé de battre la place. Annibalide Gonzague n'eut pas la patience d'attendre que la brêche fût assez grande pour monter à l'assaut : s'étant mis à la tête des Italiens, il marcha avec intrépidité à la brêche ; mais sa témerité lui coûta la vie, ayant été tué d'un coup d'arquebuse.

La proximité de l'armée ennemie qui étoit assemblée à Poiring, & qui venoit d'être renforcée d'un corps de Lansquenets, ne permit pas à Monsieur d'Humieres de continuer le siége de Busque. Nous avons dit que son intention étoit de s'arrêter à Saluces : mais les Lansquenets l'obligerent de les conduire à Pignerol, où ils vouloient aller attendre le payement de leur solde. En vain il leur représenta que ce seroit affamer une place qu'il étoit im-

portant de garder, qu'il y avoit peu de pain, & encore moins de vin ; ils répondirent que s'il le falloit, ils se contenteroient de boire de l'eau, & que pour du pain ils sçauroient bien trouver le moyen de s'en procurer ; qu'au reste l'on ne devoit pas attendre qu'ils se désaisissent de l'artillerie. Ce fut pour le Général François une nécessité d'obéir à ces mutins, qui lui firent bientôt après une autre querelle ; quoique leur nombre fût diminué de plus de la moitié, & qu'ils ne fussent plus que quatre ou cinq mille hommes, animés par le séditieux Hans Ludovic, dont la bande étoit la plus nombreuse, ils exigerent qu'on les payât sur le pied de dix mille ; & on ne put les retenir qu'en se prêtant à toutes leurs demandes. 1537.

Environ ce tems-là César de Naples entreprit de surprendre Cazelles, petite ville qui se trouve à michemin de Turin & d'Ulpiano. S'étant présenté devant cette place avec huit à dix Enseignes, il l'attaqua par trois endroits différens, & ordonna trois assauts consécutifs ; mais ce fut

sans aucun succès ; on lui tua cent
1537. quarante hommes, & sa fuite fut si précipitée, qu'il laissa dans les fossés une partie de ses échelles.

Les Impériaux se dédommagerent de cette perte par la prise de Siria, de Rivoli, & de Villanne : & comme ils étoient déja maîtres de Montcallier, de Carignan & de Carmagnole, ils ôterent à la garnison de Turin toute communication avec Pignerol, & avec le val de Suse, qui étoient les seuls endroits par où les Couriers qui venoient de France pouvoient aller à Turin.

Langei fut de nouveau prié par Monsieur d'Humieres de repasser en France, pour représenter à Sa Majesté l'extrême nécessité où se trouvoit réduite la garnison de Turin ; qu'il étoit déja dû deux montres aux troupes, que les vivres commençoient à manquer dans la place (*a*) ;

(*a*) Il étoit tems que le Roi marchât au secours de cette Place. » Ceux de Turin, dit » *Jean de Tournes*, *l'Auteur de la Chronique de* » *Savoye*, *qui nous a donné la continuation de* » *Paradin*, furent en telle nécessité, qu'ils » furent contraints de manger plusieurs or- » dures & villenies ; comme chevaux, rats & » autres bêtes immondes, pour n'avoir puis-

& que ſi elle n'étoit promptement ſecourue, l'on ne pourroit guéres s'y maintenir que juſqu'au commencement de Novembre. 1537.

C'étoit bien le deſſein du Roi de marcher au ſecours du Piémont, dont la conquête lui avoit trop coûté pour qu'il pût ſe réſoudre à l'abandonner. Il fut réglé que Monſieur le Dauphin & le Maréchal de Montmorenci prendroient les devants pour hâter la marche des troupes qui devoient s'aſſembler à Lion, & où la Gendarmerie avec la Cavalerie legere devoit ſe trouver le vingt-cinquiéme de Septembre. Les bandes Allemandes du Comte de Furſtemberg & celles du Capitaine le Boſſu s'étoient déja miſes en marche, & elles devoient être jointes par quatorze ou quinze mille Suiſſes.

Le Roi renvoya Langei ſur le

» ſance ni moyen d'en avoir d'ailleurs, ainſi » demeurerent pluſieurs jours comme déſeſ- » perés de leurs vies; toutesfois ne ſe vou- » lurent jamais rendre, aimant mieux là » mourir de male rage de faim, comme » chiens attachés, que de perdre une demie » heure d'honneur, & de ne faire le devoir » que requeroit leur fidélité.

champ avec vingt-cinq mille écus;
1537. pour payer la garniſon de Turin, compoſée de la compagnie d'hommes d'Armes de Monſieur de Boutieres, de quelque Cavalerie legere & de quatre mille hommes de pied. Nous avons déja dit que Monſieur d'Humieres avoit taché de pourvoir par de bonnes garniſons à la ſureté d'Albe, de Quieras, de Savillan & de Pignerol. Il s'étoit retiré à Sezanne, lorſque Langei repaſſa en Piémont. Il étoit d'autant plus difficile à ce dernier de s'acquitter de la commiſſion dont il étoit chargé, que les Ennemis avoient mis des garniſons à Bozolin, à Veillane, à Saint Ambroiſe, à Rivoli, & dans toutes les autres petites places qui ſe trouvent au pied des Alpes. Tant d'obſtacles ne furent point capables de décourager le brave Langei. Le Duc Chriſtophle de Wirtemberg lui devoit en partie ſon rétabliſſement dans ſes Etats: il compta ſur la reconnoiſſance de ce jeune Prince, & ne fut pas trompé dans ſes eſpérances. Ses Lanſquenets qui étoient campés à Oulx s'engagerent à accompagner Langei juſqu'à Suſe, dont

le Chateau étoit encore ſous l'obéiſ-
ſance du Roi. A leur approche les 1537.
Impériaux qui gardoient le paſſage des Alpes ne doutant pas que toute l'armée Françoiſe ne revînt ſur ſes pas pour les attaquer, pendant que le Marquis du Guaſt marchoit vers Quieras avec les troupes Impériales, abandonnerent Bozolin, Veillane & Rivoli. Langei, accompagné de bons guides, ne prit pour l'eſcorter juſqu'à Turin que vingt-cinq chevaux legers. Mais il ne ſe remit en marche qu'après que les Lanſquenets lui eurent promis qu'ils l'attendroient à Suſe. L'argent qu'il apporta, & l'eſpérance d'un prompt ſecours, rammerent le courage des ſoldats. Les Payſans qui ſembloient avoir oublié le chemin de la ville, y revinrent en foule avec toutes ſortes de rafraîchiſſemens dès qu'ils furent aſſurés d'en recevoir le payement. Langei après avoir fait la montre des gens de pied, & après avoir dreſſé un état exact du peu de vivres qui étoient dans la place, reprit le même chemin par où il étoit venu. Mais les Impériaux, informés que nos Lanſquenets s'étoient arrêtés à

Suſe, vinrent l'attendre ſur le paſſage. Il eut cependant le bonheur de ne pas tomber entre leurs mains, & ne perdit que trois hommes de ſon eſcorte, dont deux furent faits priſonniers & l'autre tué.

1537.

Les ennemis ſe rendent maîtres de Quiers.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, le Marquis du Guaſt, qui s'étoit mis en campagne à la tête de vingt-cinq mille hommes de pied, de trois mille chevaux, & conduiſant avec lui vingt-quatre pieces d'artillerie, vint ſe préſenter devant Quiers. Son artillerie fut ſi bien ſervie, qu'en moins de quatre jours elle fit deux brêches conſidérables, & la place fut emportée d'aſſaut, autant à cauſe de la foibleſſe de la garniſon que par la lâcheté du Gouverneur le Chevalier Aſſal. Je fus chargé de lui faire ſon procès, & il fut condamné à perdre la vie; mais le Roi lui fit grace, & il plut depuis à Sa Majeſté de lui donner quelque emploi dans ſes troupes.

d'Albe.

La priſe de Quiers fut ſuivie de près de celle d'Albe, où commandoit Jules Urſin. Cette place que l'on n'avoit point encore achevé de réparer, ne put oppoſer une longue

réſiſtance : une batterie de quatre pieces de canon que les Ennemis avoient dreſſée ſur une colline de l'autre côté de la riviere, ne permettant pas aux aſſiégés de marcher à la brêche pour la défendre, ils capitulerent; & il leur fut accordé qu'ils ſortiroient avec armes & bagages, & qu'ils ſeroient conduits à Pignerol. 1537.

Deux jours après, le Général Ennemi alla mettre le ſiége devant Quieras. Cette ville ſituée ſur le Tanaro, & éloignée de cinq milles d'Albe, eſt batie ſur une montagne qui n'a qu'une ſeule avenue du côté de Montdovi, longue environ de quatre-vingt toiſes. Ce fut-là que le Marquis du Guaſt fit dreſſer ſes batteries qui eurent bientôt fait une très-grande brêche. Ceſar Frégoſe, Gouverneur de la place, ſoutint l'aſſaut avec beaucoup de valeur; les aſſaillans revinrent à la charge, & deux fois ils furent précipités du haut de la brêche dans les foſſés. Le Marquis du Guaſt jugeant qu'il continueroit de perdre bien du monde, s'il ne faiſoit ſes attaques d'un autre côté, ſe contenta de laiſſer quelques Et de Quieras.

pieces de canon pour battre la brê-
1537. che, & empêcher que les assiégés ne pussent la réparer ; & il fit dresser une autre batterie destinée à foudroyer l'encoignure qui se trouve du côté de Montdovi, & où il n'y avoit point de Cavalier : de sorte que les assiégés ne pouvoient plus, sans un extrême danger, se présenter sur les remparts, ni par conséquent défendre la brêche. Ainsi ils furent obligés de capituler. Cesar Frégose obtint qu'on le conduiroit avec sa garnison jusqu'à Sézane, où Monsieur d'Humieres s'étoit retiré avec les débris de son armée.

Les Impériaux marcherent de Quieras à Pignerol, étant bien persuadés, que s'ils se rendoient maîtres de cette place, & qu'ils pussent fortifier le pas de Suse, Turin ne pourroit se défendre long-tems. Le Marquis du Guast, avant que de se présenter devant Pignerol, vouloit soumettre Savillan, petite ville qui se trouvoit sur son chemin : mais Jean de Turin qui y commandoit, fut inutilement sommé de rendre la place ; il répondit qu'il avoit promis au Roi de la bien garder & qu'il tiendroit

parole ; que cependant il conseilloit au Marquis d'achever la conquête du Piémont, & qu'en attendant il se préparoit à le bien recevoir. Le Marquis, qui ne doutoit pas que Savillan ne se rendît dès qu'il auroit pris Pignerol, continua de marcher vers cette place, où il y avoit une garnison de cinq mille Fantassins Italiens, commandés par le Comte de Pontreme. Cette ville est grande, mais sa situation entre des montagnes & des vallées avoit empêché pendant long-tems que l'on n'eût entrepris de la fortifier. Quelques Ingénieurs cependant, & entre autres un Bolonois nommé Jerome Marin, ayant jugé qu'on pouvoit la mettre en un bon état de défense, le Comte Rangoné suivit leur avis, & fit travailler aux fortifications de cette place avec tant de diligence & d'assiduité, que le Marquis du Guast, après les avoir reconnues, ne crut pas que la ville pût être emportée d'assaut : ce qui lui fit prendre le parti de se saisir de toutes les avenues pour l'affamer, ayant établi son quartier dans l'Abbaye qui est sur le chemin de la Perouze. Les sorties furent fré- 1537.

quentes pendant tout le tems que
1537. dura le blocus, & elles furent preſque toujours funeſtes aux lès Ennemis.

J'ai parlé des ſuites fâcheuſes qu'eurent pour notre armée les mutineries des Lanſquenets. Le ſéditieux Hans Ludovic, l'un des principaux Colonels du Duc de Wirtemberg, avoit cruellement inſulté le ſieur de Borran, Commiſſaire ordinaire des guerres, & il avoit même pouſſé l'audace juſqu'à tirer l'épée contre Monſieur d'Humieres; inſolence dont il n'avoit point été puni parce qu'il étoit trop bien accompagné : mais dans le même tems que les Ennemis ſe préſenterent devant Pignerol, Ludovic fut arrêté à Lion, & fut peu de jours après condamné à perdre la tête ſur un échaffaut.

Le Roi marche en Piémont.

Cependant le Roi, réſolu de marcher en perſonne, s'étoit rendu à Lyon dès le ſixiéme d'Octobre : pour pourvoir à la ſureté de ſon Royaume pendant ſon abſence, il avoit déclaré Charles Duc d'Orleans ſon ſecond fils ſon Lieutenant Général en Picardie, en Normandie, dans l'Iſle de France & à Paris; & lui

avoit donné pour ſon Conſeil le Cardinal du Bellai : le Duc de Guiſe devoit commander en Bourgogne & en Champagne ; Henri Roi de Navarre en Guienne & en Languedoc ; & Château Briant en Bretagne. 1537.

Sur le premier avis qu'eut le Marquis du Guaſt de la marche de notre armée, il fit faire le dégât dans le plat-pays, ordonna que tous les vivres & tous les fourages fuſſent tranſportés dans les places fortes, & détacha Ceſar de Naples avec dix mille hommes pour aller garder le pas de Suſe. Le Roi, informé de tous les arrangemens pris par le Général Ennemi, pourvut à la ſubſiſtance de ſes troupes, en ordonnant de grands amas de vivres ; & pour les tranſporter au camp, on aſſembla un grand nombre de bêtes de ſomme que l'on tira de l'Auvergne, du forêt, du Baujolois & de quelques autres provinces voiſines.

Mais la plus grande difficulté étoit de s'ouvrir un paſſage, & c'étoit par-là qu'il falloit commencer. Monſieur le Dauphin & le Maréchal de Montmorenci furent chargés de cette expédition. De Burie

eut la conduite de l'artillerie, & on
1537. lui donna le commandement de quatre Enseignes de gens de pied. Montéjan fut mis à la tête de mille Fantassins François, & Cesar Frégose fut destiné à conduire la Cavalerie légere, en l'absence d'Annebaut qui en étoit Général, & qui avoit été fait prisonnier à la déroute de Terouanne. Quatorze cens hommes d'armes étoient en marche pour venir se joindre à l'armée; & l'on attendoit encore quatorze mille Suisses qui devoient prendre leur route par Genève & par Chamberi, pour se rendre de-là à Grenoble.

Le Pas de Suze est forcé par Monsieur le Dauphin.

Pendant que la Gendarmerie qui venoit de Picardie, de Normandie, de Bretagne, & des autres Provinces les plus éloignées, arrivoit à la file, Monsieur le Dauphin & le Maréchal de Montmorenci prirent le chemin de Grenoble à Embrun. Maugiron qui commandoit dans le Dauphiné en l'absence du Comte de Saint Pol, étoit à Briançon avec deux à trois mille Légionaires; & d'Humieres s'étoit aussi retiré dans cette place où il avoit été joint par les troupes qui avoient défendu Albe & Quieras. Ces troupes & les hom-

mes de pied de Maugiron eurent ordre de ſe joindre aux Lanſquenets du Comte de Furſtemberg : & ce fut avec ce petit corps d'armée que le Dauphin arriva à Oulx entre Briançon & Suſe, à quatre lieues de ces deux places. La Gendarmerie & le reſte de l'Infanterie ſuivoit pour ſe rendre au même lieu avec le Roi. 1537.

Le Maréchal, ſuivi d'une nombreuſe eſcorte, s'avança juſqu'à Exiles, pour aller de-là reconnoître s'il ne ſeroit pas poſſible de forcer les retranchemens que les Ennemis avoient faits dans un défilé de la montagne à une lieue en deçà de Suſe, ſur le chemin de Chaumont, dernier village de France, qui ſépare le Dauphiné du Marquiſat de Suſe ; ce défilé ſe trouvoit entre deux collines, mais qui étoient commandées par deux autres hauteurs ; & l'on pouvoit de-là faire un ſi grand feu ſur les Ennemis qu'on les auroit infailliblement obligés d'abandonner leurs retranchemens.

Montmorenci, après avoir fait toutes ces obſervations, retourna à Exiles & envoya avertir Monſieur le Dauphin de venir le joindre, afin de le ſoutenir, parce qu'il étoit ré-

ſolu de partir avant le jour pour attaquer les Impériaux.

1537. Quatre mille Fantaſſins François, huit mille Allemans, quatre-vingt ou cent Chevaux-Legers commandés par Briſſac, & quelques Gentilshommes, qui ayant laiſſé leurs bagages derriere, avoient pris les devans pour être de l'action, marcherent avec le Maréchal juſqu'à Chaumont, où l'on régla de quelle maniere ſe feroit l'attaque des retranchemens. Le Comte de Furſtemberg eut ordre d'aller avec mille à douze cens Arquebuſiers Allemans ſe ſaiſir de la hauteur qui étoit à ſa main droite & à la gauche des Ennemis: & le Capitaine Arligue-Dieu & le Capitaine Rat furent deſtinés à marcher vers l'autre hauteur à la tête d'une partie de l'Infanterie Gaſconne & Françoiſe. Le Maréchal devoit aller entre deux avec la Cavalerie Legere & le reſte de l'Infanterie tant Françoiſe qu'Allemande. Les François grimperent ſur la hauteur de la hauche avec une promptitude incroyable, & commencerent à tirer ſur le retranchement de la colline, qui étoit à portée de l'arquebuſe;

ſuſe ; les décharges qu'ils firent furent continuées avec tant de furie, 1537.
que les Ennemis qui ne pouvoient tenir contre un feu ſi terrible, abandonnerent le retranchement : & dès que l'Artigue vit commencer la déroute, il fit deſcendre Gavaret ſon Lieutenant, qui tailla en pieces tout ce qui ſe trouva d'ennemis qui n'avoient pas pris la fuite, & ce retranchement fut emporté avant que les Lanſquenets euſſent gagné l'autre hauteur. Le Comte de Furſtemberg s'étant enfin rendu maître du ſecond retranchement, les Impériaux furent mis par tout en déroute. Le Maréchal, ſoutenu par Monſieur le Dauphin qui marchoit après lui, ſuivit les ennemis de ſi près, qu'il ne leur permit pas de s'arrêter à Suſe, où ils avoient leurs bagages & leurs magaſins ; & il eſt probable que s'il eût eu quatre ou cinq cent chevaux-legers pour les harceler en attendant qu'il eût été joint par nos Lanſquenets, il ne ſeroit échappé qu'un très-petit nombre des dix mille hommes qui gardoient le paſſage (a).

(a) Combien d'erreurs, au ſujet de ce fa-

1537. Il fut décidé que nos troupes extrêmement fatiguées, coucheroient

meux paſſage des Alpes, j'ai à relever! Je commence par Ferron: Il dit que les ennemis craignant l'approche de notre Armée, abandonnerent Suſe, où Ceſar de Naples s'étoit enfermé; que le Marquis du Guaſt ſe retira à Montcalier, à deſſein d'y attendre le Roi; & que ce Prince alla à Turin, ou il fut magnifiquement reçû; ce pas de Suſe n'étoit donc pas gardé par les Ennemis, & rien ne nous arrêta juſqu'à Suſe, que nous trouvames abandonnée. Le Roi n'étoit pas encore arrivé à Briançon, lorſque les retranchemens des ennemis furent forcés: ce n'étoit donc pas le Roi, mais le Dauphin que le Marquis vouloit attendre. Le Roi n'alla pas à Turin, ainſi la réception qu'on lui fit eſt imaginaire.

Selon Paul Jove, le Roi marchoit à la tête des ſept mille Lanſquenets de Furſtemberg; ce qui eſt faux, puiſqu'il leur avoit fait prendre les devans. Il ne dit pas un mot des retranchemens des ennemis; il ne parle que de chemins couverts de neige & de glace, & ce fut-là toute la difficulté que nous eumes à ſurmonter.

Fereras dérobe aux François la gloire d'avoir forcé ce fameux paſſage. Il dit que Ceſar de Naples ſe reconnoiſſant inférieur en forces au Dauphin, ne crut pas devoir s'expoſer témérairement; qu'il ſe retira, & laiſſa le paſſage libre aux François qui ravitaillerent Turin.

» Si la prévoyance du Maréchal de Montmorenci ſe fut étendue juſqu'à faire monter

cette nuit-là en un lieu qui eſt à mi-chemin de Suſe & de Boſolin, & qu'on leur donneroit un jour de repos, parce qu'il falloit attendre l'artillerie pour battre le château de Suſe, défendu par deux cens Eſpagnols; & il étoit pour nous très-important, à cauſe du tranſport des vivres, de nous rendre maîtres de ce poſte avant que de marcher en avant. 1537.

Les François prennent le Château de Suſe.

Cependant le Général Ennemi n'eût pas plutôt été informé de l'entiere défaite de Ceſar de Naples, qu'il leva avec précipitation le blo-

» à cheval deux cens hommes d'armes, ou » cinq cent chevaux-légers, au lieu de ſix » vingt de Briſſac, toutes les troupes enne- » mies, qui n'étoient point dans Suſe, euſſent » été facilement coupées en ſe retirant à » Veillane, & les François euſſent ainſi dé- » fait dix mille hommes ſans rien hazarder. » L'on remarquera en paſſant que l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire d'Allemagne copie ici mot à mot Varillas; ſa réflexion eſt juſte, il auroit fallu détacher beaucoup de cavalerie à la pourſuite de l'ennemi; mais peut-on ſe ſervir de ce que l'on n'a pas? & du Bellai, ſans doute un peu mieux inſtruit que Varillas, nous apprend que le Maréchal n'avoit malheureuſement avec lui qu'environ cent chevaux-legers.

cus de Pignerol, quoique la place
1537. fût sur le point de se rendre faute de vivres. Dès que Burie fut arrivé à Suse avec l'artillerie, on se prépara à attaquer le château ; mais à peine eût-on tiré deux volées de canon, que ceux qui défendoient la place se rendirent à discrétion. Après cette expédition, notre armée qui n'avoit pas encore été jointe par les Suisses que conduisoit le Comte de Tende leur Maréchal, marcha à Saint Antoine & de-là à Veillane.

Et celui de Veillane. Le dessein de Monsieur le Dauphin étoit d'aller présenter bataille au Marquis du Guast, qui étoit venu camper à Rivoli : mais sur l'avis qu'il eut de la marche de notre armée, il se retira vers Montcalier, & se retrancha à la tête du pont. L'avis du Maréchal de Montmorenci fut que l'on devoit commencer par attaquer le château de Veillane avant que de marcher à la poursuite de l'Ennemi. Deux cens Espagnols qui défendoient la place, rassurés par sa situation sur le haut d'une montagne, furent en vain sommés de se rendre. Mais le Maréchal ayant heureusement découvert

une autre hauteur qui se trouve du côté de Saint Michel, & d'où l'on pouvoit battre la place résolut, quoiqu'il en dût coûter, d'y faire conduire de l'artillerie ; & ce fut là un travail dont les Suisses & les Lansquenets furent chargés. Étant venus à bout après bien des efforts de guinder sur cette hauteur deux pieces de canon, l'on s'en servit avec tant de succès, qu'il y eut bientôt une brêche assez grande pour monter à l'assaut. Les assiégés demanderent alors à capituler ; mais ils ne furent pas écoutés. Nos Fantassins François grimperent sur le rocher, & ayant dressé leurs échelles contre les murailles du château, ils entrerent dans la place, & taillerent en piéces tout ce qui s'y trouva d'ennemis, à l'exception du Capitaine & de l'Enseigne, qui furent pendus, pour avoir osé tenir contre une armée Royale dans une si méchante place (*a*). 1537.

L'armée marcha de-là à Rivoli où

(*a*) Voici une autre faute de Paul Jove : Il dit que tous les Soldats qui composoient la Garnison de Veillane, furent pendus par ordre du Maréchal ; ils moururent plus honorablement.

elle arriva la veille de la Touſſaints,
1537. & elle y ſéjourna deux jours. La fuite des ennemis avoit été ſi précipitée, que l'on trouva dans le camp qu'ils venoient d'abandonner d'abondantes proviſions, & un grand nombre de Soldats malades. Ce fut à Rivoli que l'armée acheva de s'aſſembler, & nous n'attendions plus que quatre à cinq mille Suiſſes qui étoient en marche.

Monſieur le Dauphin marche aux ennemis.

Après la priſe de Rivoli, l'on tint conſeil pour délibérer ſi on marcheroit à l'ennemi ; ou ſi l'on prendroit le chemin d'Ulpiano, de Chivas & & de Verceil, places qui étoient dégarnies de troupes, & qui ne pouvoient gueres eſpérer d'être ſecourues. Après bien des délibérations, il fut réſolu que l'armée marcheroit à Grouillan, petite ville qui eſt à trois milles de Turin, & à une pareil le diſtance de Montcalier où les ennemis s'étoient retirés. Maîtres de Grouillan, nous pouvions nous emparer de quantité de petits Forts aux environs de Turin, & profiter des magaſins de bled que les Impériaux avoient faits.

Cependant le Maréchal de Mont-

morenici ayant eu avis que le Marquis du Guaſt étoit venu camper en deçà du Pô, vis-à-vis de Montcalier, & qu'il s'étoit poſté près du pont, pour avoir la facilité de ſe retirer, s'il le jugeoit néceſſaire, réſolut de marcher en avant, ſe propoſant, ou de livrer bataille à l'ennemi, ou de le mettre dans la néceſſité de paſſer honteuſement le Pô. Du Bellai, qui avoit été laiſſé à Rivoli avec ſa Compagnie de Chevaux-legers, & deux Enſeignes d'Infanterie Françoiſes, pour recevoir les Suiſſes qui n'avoient point encore joint l'armée, eut ordre de ſe mettre à leur tête, & de s'approcher de Montcalier avec ſa Cavalerie légere; & l'on ſe contenta de laiſſer à Rivoli quelqu'Infanterie pour garder le paſſage. 1537.

Notre armée étoit déja rangée en bataille, lorſque du Bellai arriva dans la plaine. Nos Chevaux-légers qui avoient commencé l'eſcarmouche firent quelques priſonniers, & tuerent bien du monde aux ennemis. Nous n'eumes qu'un ſeul Officier de marque de bleſſé, qui fut d'Oſſun, Capitaine de deux cent chevaux.

1537. Ils évitent le combat.

Cependant le Général ennemi, ne se sentant pas assez fort pour nous faire tête, prit le parti de repasser le Pô ; & pour couvrir sa retraite, il laissa à la tête du pont mille à douze cent Arquebusiers, avec quelque piquiers. Un fossé plein d'eau que les Impériaux avoient creusé, & qui étoit défendu par de bons retranchemens, empêcha que l'on ne pût les enfoncer. Dès que l'armée ennemie fut en lieu de sûreté, ceux qui gardoient le pont le rompirent pour échapper à la poursuite de notre Cavalerie légére : mais leur promptitude ne les sauva pas tous ; les moins diligens furent raillés en piéces, ou faits prisonniers.

J'ai dit que l'on comptoit jusqu'à quatorze cens hommes d'armes dans notre armée. C'étoient les compagnies du Dauphin & du Maréchal de Montmorenci, l'une commandée par d'Humieres, & l'autre par le Comte de la Guiche ; celles du Maréchal d'Aubigni, de Montejan, de Brissac, de Bonneval, du Duc de Montpensier, de Jean-Paul Cerès, du Baron de Curton, du

Duc de Nevers, de la Fayette, & de la Ferté aux Oignons, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de nommer. Le jeune Duc de Vendôme avoit été nommé pour accompagner Monsieur le Dauphin : mais sa compagnie de cent hommes d'armes, fut laissée en Picardie. 1537.

Le Maréchal, après la retraite du Général ennemi, marcha à Carignan, à dessein de passer le Pô, ou sur le pont de cette ville, s'il n'étoit pas rompu, ou à un gué qui se trouve au dessous ; & pour ôter aux Impériaux la facilité de repasser cette riviere, il laissa à la tête du pont de Mont-callier un détachement nombreux. L'armée alla loger ce jour-là à la Loge & à Carpenai, & le lendemain à Carignan, dont on fut obligé de refaire le pont. Quelques habitans de Montcallier affectionnés à la France, vinrent pendant la nuit trouver Langei, pour l'avertir que le Marquis du Guast s'étoit retiré à Quiers avec toutes ses forces, & qu'il avoit laissé vingt-cinq à trente mille sacs de bled dans la place qu'il venoit d'abandonner. Langei sur cet

avis, répara le mieux qu'il put le
1537. pont que les Impériaux avoient rompu & ſe rendit à Mont-callier, n'ayant pris avec lui qu'un ſeul homme de ſa compagnie. Les habitans lui vinrent au devant, & travaillerent avec tant d'ardeur à remettre leur pont en état, que tous nos gens de pied & de cheval, qui gardoient le paſſage du Pô, entrerent avant le jour dans Montcallier. Monſieur le Dauphin ayant eu avis de la retraite de l'ennemi, paſſa le Pô à Carignan, & alla camper à Villedaſtellon, dans l'eſpérance que le Marquis du Guaſt ſeroit encore à Quiers: mais à peine fut-il arrivé, qu'il en ſortit pour aller ſe retrancher ſous le Canon d'Aſt, s'étant contenté de jetter quatre mille hommes dans la place, ſous les ordres de Dom Antoine d'Arragon ſon beau-frere. Poirin, Rives de Quiers, Villeneuve d'Aſt, Monta, Antignan, & tous les autres petits forts des environs ſe rendirent ſans coup férir. On y trouva de même qu'à Mont-Callier (*a*), de prodigieux

(*a*) Encore un menſonge de Paul Jove: Il dit que Ciçogna, Milanois, Commiſſaire

amas de bled, qui ſervirent à la ſubſiſtance de l'armée; & il y en eut encore aſſez de reſte pour la proviſion de Turin pendant un an. 1537.

Campés à Villedeſtellon, nous nous trouvions trop près de Quiers, où les ennemis avoient une garniſon nombreuſe, pour qu'il n'y eût pas de fréquentes eſcarmouches entre les deux partis. Nous aurions pu faire le ſiége de cette place:

des vivres pour l'Empereur, avoit aſſemblé; contre l'avis du Marquis du Guaſt, une prodigieuſe quantité de munitions de bouche à Montcalier: que le Marquis, pour punir Cicogna, qui n'avoit conſulté que ſon intérêt particulier, coupa lui-même les jarrets à tous les bœufs qui avoient été employés au tranſport de ces munitions: ſur quoi Langei, qui étoit entré à Montcalier, que le Général ennemi venoit d'abandonner, écrivit au Roi qu'il pouvoit venir ſouper dans cette Place, l'aſſûrant qu'il y ſeroit très-bien régalé; puiſque pour le bien recevoir, le Marquis du Guaſt avoit fait l'office de Boucher, & Cicogna celui de Boulanger & de Cabaretier: *Quod Vaſtius & Ciconius piſtoris & cauponis quin etiam lanii operam præſtitiſſent.* Mais ce ſont-là des contes de Paul Jove: le Roi étoit alors à Briançon, où il attendoit les eſcortes qui devoient le conduire à Carignan; ainſi il eſt faux que Langei l'ait invité à venir ſouper à Montcalier.

1537. mais dès que nous eumes passé le Pô, le Roi fit sçavoir au Maréchal de Montmorenci, que son intention étoit, que l'on ne marchât en avant que lorsque Sa Majesté seroit à la tête de son armée.

Le Roi arrive au camp. Martin du Bellai qui étoit retourné à Rivoli, eut ordre de s'avancer avec sa compagnie jusqu'à Bozolin, pour escorter le Roi qui avoit pris sa route par Briançon, accompagné du Cardinal de Lorraine, du Comte de Saint-Pol, & de quelques autres Seigneurs du premier rang. Il fut aussi réglé que l'on envoyeroit quelque Cavalerie le long de la Doire, pour assurer les chemins contre les incursions de la garnison d'Ulpiano. De Bozolin le Roi vint dîner à Saint-Antonin près de Saint-Ambroise, & coucher à Januan, où la Ferté avoit été envoyé avec sa compagnie d'hommes d'armes: celles du Duc de Montpensier & du Maréchal d'Aubigni accompagnerent le Roi jusqu'à Carignan, où Monsieur le Dauphin & le Maréchal de Montmorenci vinrent trouver Sa Majesté.

Presque dans le même tems, l'on

apprit que la garniſon d'Ulpiano couroit tout le val de Suſe ; ce qu'elle faiſoit avec d'autant moins de danger, que nous n'avions point de Cavalerie à Rivoli ni à Veillane. Sur cet avis, du Bellai fut détaché avec ſes chevaux légers, pour aller donner la chaſſe aux ennemis: il ſçut en arrivant à Rivoli, où l'allarme avoit été donnée, que les Impériaux venoient d'enlever cinq ou ſix mulets chargés de l'argent pour l'armée. Cette nouvelle lui fit hâter ſa marche, & il fut aſſez heureux pour joindre les ennemis à une lieue d'Ulpiano ; il les chargea ſi vivement, qu'il les obligea de ſe retirer en déſordre. Les mulets furent repris, avant que les Impériaux euſſent eu le loiſir d'en piller la charge.

1537. Avantage remporté par le Roi.

Dans un conſeil qui ſe tint dès que le Roi fut arrivé à Carignan, il fut décidé que l'on commenceroit par le ſiége de Quiers ; & que Monſieur le Dauphin, accompagné du Maréchal de Montmorenci, retourneroit le lendemain au camp pour aller reconnoître la place : mais elle ne fut point attaquée ; la nou-

velle du ſuccès de la négociation qui ſe faiſoit actuellement en Eſpagne, empêcha l'exécution de ce deſſein. 1537.

Treve conclue pour le Piémont.

La Reine Douairiere de Hongrie, Gouvernante des Pays-Bas, avoit obtenu des ſaufs-conduits pour les Députés qu'elle envoyoit en Eſpagne, & qui devoient paſſer par la France. Et l'Empereur en avoit fait délivrer à l'Ambaſſadeur de France, pour venir à Monçon en Arragon, où l'on devoit traiter d'une ſuſpenſion d'armes. Les Députés des deux Puiſſances s'y étant aſſemblés, convinrent que la trêve qui avoit été concluë pour la Picardie & les Pays-Bas, auroit auſſi lieu pour le Piémont (a) : que

(a) L'intérêt de François I ſembloit demander qu'il profitât un peu mieux qu'il ne fit de la ſupériorité de ſes forces : mais il avoit proteſté qu'il ne déſiroit rien plus ardemment que la paix. Velli, ſon Ambaſſadeur, avoit été envoyé à Monçon pour en traiter ; & il ne crut pas que ſon honneur lui permît de ſe refuſer à une ſuſpenſion d'armes. » L'Empereur, dit Dupleix, procédoit en » ceci cauteleuſement, comme en toutes au» tres affaires, tant par ce qu'il ſe trouvoit » épuiſé de finances, & n'avoit pas des forces » ſuffiſantes pour les oppoſer au Roi, qu'à

chaque parti jouiroit ſans trouble de la banlieue & des autres dépendances des places, dont il étoit actuellement en poſſeſſion; y mettroit telles garniſons, avec telles munitions de guerre & de bouche qu'il lui plairoit; qu'il ſeroit permis à chacune des deux Puiſſances de relever les fortifications des places qu'elles occupoient, & d'en faire de nouvelles; que les difficultés qui ſurviendroient, ſeroient déci- 1537.

» cauſe que Ferdinand, Roi des Romains & » de Hongrie, ayant perdu n'aguéres une » groſſe bataille contre le Turc, il étoit obli- » gé de le ſecourir, & de défendre l'Autri- » che, où il craignoit que le Turc victorieux » dût aller fondre. Mais François, Roi des » François, & Prince vrayment franc, ai- » mant mieux faire voir ſa franchiſe que ſa » puiſſance, relâchoit en cela avec trop de » facilité, & même ſimplicité, ſans prendre » aucun avantage de celui, lequel à toutes » occaſions avantageuſes l'avoit genné tira- » niquement, juſqu'au dernier point de la » rigueur. Que ſervoit au Roi d'avoir invo- » qué & les Cieux & la Terre; d'avoir, dis-je, » imploré le ſecours, & des Princes Chrétiens » ſes Alliés, & des Turcs mêmes, d'être allé » en perſonne en Italie, d'être aſſûré de re- » conquérir le Duché de Milan en peu de » jours (qui étoit le principal but de ſes ar- » mes) & après, en laiſſer perdre une occaſion » ſi favorable?

dées par le Maréchal de Montmorenci, & par le Marquis du Guaſt,
1537. & en leur abſence par ceux qui commanderoient en Piémont : que les deux armées ſeroient licentiées dès le lendemain de la publication de la trêve ; & qu'elle dureroit depuis le vingt-huitiéme de Novembre jour de la publication, juſqu'au vingt-deuxiéme Fevrier de l'année ſuivante ; & l'on convint que dans cet intervalle, l'Empereur & le Roi de France envoyeroient leurs Plénipotentiaires à Leucate, pour travailler à la paix.

La trêve fut publiée le même jour à Carmagnole où étoit le Roi, & à Aſt où le Marquis du Guaſt avoit raſſemblé toutes ſes forces. Trois jours après le Marquis vint préſenter ſes reſpects à Sa Majeſté, qui le reçut avec beaucoup de bonté.

Le Roi avant que de retourner en France, établit Montejan pour ſon Lieutenant Général au delà des Monts : il mit Langei Gouverneur à Turin ; à Pignerol, le Comte Franciſque de Pontrême, à Savillan le baron de Caſtelpers, Ludovic de Birague à Vorling, & Charle de Dros Piémon-

tois, à Montdovi. C'étoit-là un honneur que ce dernier méritoit plus que personne, puisqu'il s'étoit rendu maître de cette place, & qu'il avoit eu la gloire de s'y maintenir dans le tems même que les Impériaux tenoient la campagne avec des forces bien supérieures aux nôtres. 1537.

Les choses ayant été ainsi réglées, le Roi partit de Carmagnole où il laissa les Lansquenets du Capitaine le Bossu, & ramena en France ceux du Comte de Furstemberg, ayant auparavant licentié les Suisses. Dès que Sa Majesté fût arrivée à Lion, elle fit partir le Cardinal de Lorraine & le Maréchal de Montmorenci pour Leucate (*a*), où devoient se rendre in- Prolongation de cette même Trêve.

(*a*) Les Plénipotentiaires pour l'Empereur, furent le Cardinal de Granvelle, son Chancelier & le Commandeur de Leon. Les Comtes de Chalant & de Mazin assistèrent aux conférences, de la part du Duc de Savoye, la partie la plus intéressée, puisqu'il s'agissoit de tous ses biens. Les Plénipotentiaires Impériaux réduisirent les prétentions de leur Maître aux articles suivans: Que le Duc d'Orléans épouseroit la niéce de l'Empereur, fille puînée du Roi des Romains; qu'on donneroit à cette Princesse le Duché de Milan pour sa dot, à condition que le Roi confirmeroit les Traités de Madrid & de

ceſſamment les Députés de l'Empe-
1537. reur pour traiter de la paix : mais

Cambrai, ſans aucune reſtriction ; que le Roi de France rendroit tout ce qu'il avoit pris au Duc de Savoye, tant en deçâ qu'au de-là des Monts ; & qu'il dédommageroit ce Prince des pertes que la guerre lui avoit cauſées ; qu'il rendroit Hedin avec l'artillerie & les munitions qui s'y trouvoient alors ; qu'il promettroit de ſeconder l'Empereur pour la convocation d'un Concile général, & de faire obſerver à ſes ſujets ce qui y ſeroit ordonné ; qu'il s'engageroit à contribuer à la guerre contre les Turcs, autant qu'il ſeroit jugé convenable ; qu'il renonceroit à toutes les Ligues qu'il auroit faites avec les Princes d'Allemagne, au préjudice de la Maiſon d'Autriche ; qu'afin qu'on pût être aſſûré qu'il obſerveroit tous ces articles, il conſentiroit que le Duc d'Orléans demeurât à la Cour de l'Empereur, pendant trois ans entiers, à compter du jour de ſon mariage ; ou bien que durant cet eſpace de tems, il laiſſât l'Empereur maître des Forteresſes de l'état de Milan.

La réponſe du Roi à ces articles, fut qu'il acceptoit volontiers le Duché de Milan pour la dot de la Princeſſe que l'on deſtinoit à ſon fils, quoiqu'il eût des droits très-légitimes ſur ce grand Fief, indépendamment du mariage que l'Empereur propoſoit ; qu'il confirmeroit les Traités de Madrid & de Cambrai dans les points auſquels il croiroit être obligé de les obſerver ; qu'à l'égard des articles qui ſouffroient difficulté, il s'en remettroit au jugement du Pape ; qu'il étoit diſpoſé à rendre

les Plénipotentiaires ne purent convenir que d'une prolongation de trêve pour ſix mois, à commencer du vingt-deuxiéme Février. Il fut cependant décidé qu'ils ſe raſſembleroient, & qu'on travailleroit ſur un nouveau plan. Les Plénipotentiaires de France vinrent trouver Sa Majeſté à Moulins, pour lui rendre compte du ſuccès de leurs négociations. 1537.

La préſente année 1537 fut marquée par la fameuſe victoire que

au Duc de Savoye ſes Etats, pourvû que l'Empereur fît ſortir ſes Troupes du Duché de Milan; mais que tandis qu'il en tenoit les Forteresſes, il n'étoit pas juſte que les Garniſons Françoiſes évacuaſſent Hedin & les Places du Duc de Savoye; qu'étant du devoir d'un Prince Chrétien de procurer la convocation d'un Concile Général, quand le bien de l'Egliſe le demande, il ne convenoit pas d'inférer cette condition dans un Traité; qu'à l'égard de la Ligue qu'on lui propoſoit contre le Turc, il réſoudroit cet article avec le Pape & les Vénitiens; que pour les liaiſons qu'il pourroit avoir avec les Princes d'Allemagne, elles ceſſeroient dès que l'Empereur auroit fait la paix avec lui. *Recueil des Traités, par Leonard, Tom. 2. pag.* 403. Du Bellai dit que la Trêve fut prolongée pour ſix mois; il ſe trompe, elle ne le fut que juſqu'au premier de Juin, à commencer du onze Janvier.

Soliman remporta sur Ferdinand
1537. Roi de Hongrie (*a*).

(*a*) Les Turcs n'eurent que douze à treize cens hommes de tués; & on fait monter la perte des Impériaux à plus de vingt-quatre mille hommes, qui furent laissés morts sur la place; & les Infidelles firent plus de cinq mille prisonniers. Par la Ligue conclue entre la France & la Porte Ottomane, il avoit été reglé qu'à l'ouverture de la campagne, le Roi attaqueroit le Duché de Milan avec une puissante Armée, tandis que Soliman, avec une nombreuse Flotte, fondroit dans le Royaume de Naples, & qu'il redoubleroit ses efforts en Hongrie contre le Roi des Romains. Le Roi, obligé de se défendre en Picardie, ne put passer en Piémont que sur la fin de l'Automne; ainsi il ne put remplir les engagemens qu'il avoit contractés avec le Turc. Cette Ligue fit beaucoup murmurer contre François I. Il ne faisoit cependant que suivre les exemples que lui avoient donnés le Pape Alexandre VI. Ludovic Sforce, Jean-Vaivode de Transilvanie, & quantité d'autres Princes Chrétiens. Je suis cependant bien éloigné de penser que ces exemples pussent le justifier: mais il s'agissoit pour lui de sauver ses Etats, prêts à être envahis de toute part; la Provence, le Languedoc, la Picardie, la Champagne, devoient être attaquées en même-tems par quatre Armées différentes; tel étoit du moins le projet de l'Empereur, qui à la force ouverte joignoit tout ce que l'imposture & l'artifice ont de plus affreux pour décrier son Adversaire. Encore une fois, j'avoüe que ces considérations ne peuvent ex-

Sa Majeſté avant que de partir de Moulins, diſpoſa de la charge de Connêtable, vacante depuis la révolte du Duc de Bourbon, en faveur du Maréchal de Montmorenci: dignité qui fut la récompenſe des grands ſervices que ce Seigneur rendoit depuis plus de trente ans l'Etat. La Provence lui devoit ſon ſalut; il venoit de forcer le pas de Suſe, il s'étoit ſignalé à la priſe d'Hedin, & avoit empêché celle de Terouanne par les ſecours qu'il y avoit jettés, dans le tems même que cette place, dépourvuë de munitions de guerre, étoit ſur le point de capituler. (*a*) Le Bâton de Maréchal 1538.

cuſer François I: mais Charles V n'étoit-il pas peut-être encore plus coupable que lui? La noirceur, la trahiſon, la perfidie furent-elles jamais pouſſées plus loin?

(*a*) Dans cent endroits de ces Mémoires, du Bellai parle avec les plus grands éloges du mérite du Connétable; & qui pouvoit mieux connoître que lui tout ce que valoit ce grand homme? Voici cependant comment Varillas oſe en parler: » Montmorenci ne laiſſa pas, » dit-il, d'être récompenſé de l'épée de Con- » nétable, quoiqu'il eût fait ſi peu de choſe; » mais Aubigni, Biès & Bonneval, par le » conſeil & la ſage réſolution deſquels il avoit » préſervé la Provence de l'invaſion de l'Em-

qu'avoit eu Montmorenci, fut donné à Montéjan, Lieutenant Général pour le Roi en Piémont; & Annebaut, obtint celui du Maréchal de Fleuranges, qui avoit eu la gloire de sauver Peronne.

1537.

Combat en champ clos.

Ce fut à Moulins que le Roi termina une fâcheuse querelle, qui depuis longtems avoit irréconciliablement brouillé quatre Gentilshommes du Berri; la Tour-Landri, Sarzai, Veniers & Gaucourt. Sarzai, qui étoit regardé comme l'auteur de la querelle, eut ordre de comparoître le premier devant les Juges nommés par Sa Majesté. On lui demanda, s'il étoit vrai qu'il eût dit que la Tour-Landri eût pris

» pereur, ne remporterent que la gloire d'a-» voir bien servi, tant il y a d'irrégularité » dans les biens que la Cour distribue, lorsque la faveur entre en concurrence avec » la vertu. « Mon étonnement n'est pas que cet Auteur romanesque ait outragé la mémoire d'un Seigneur digne des plus grandes louanges; mais ce qui me surprend, est qu'il serve encore aujourd'hui de modelle à des Ecrivains, qui comme lui, veulent que leur imagination leur tienne lieu des connoissances qu'il leur coûteroit trop d'acquérir; qui ne disent que des mots, parce qu'ils n'ont pas assez lû pour dire des choses.

honteuſement la fuite à la bataille de Pavie : il l'avoua, ajoûtant qu'il n'avoit dit que ce qu'il avoit appris de Gaucourt. Celui-ci ayant été appellé, Sarzai lui demanda s'il ne lui avoit pas dit, que la Tour-Landri s'étoit deshonoré par une honteuſe fuite. „ C'eſt un fait, répon„ dit Gaucourt, que vous m'avez „ dit que vous teniez de Veniers : „ ainſi, Meſſieurs, ajouta-t'il, puiſ„ que Veniers eſt ſon auteur, c'eſt „ à lui & non à moi à répondre. “ Et là-deſſus, on manda à Veniers, qui ſoutint à Sarzai, que jamais il ne lui avoit parlé mal de Landri. Le Roi, qui ſçavoit que les trois accuſateurs étoient demeurés tranquilles dans leurs terres, & qu'ils ne pouvoient par conſéquent avoir aucune connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé à la bataille de Pavie, ordonna que Veniers & Sarzai combattiſſent en champ clos ; *le premier porta les armes, qui etoient un corſelet à longues taſſettes, avec des manches de maille & des gantelets, le morion en tête, & une épée bien tranchante à la main droite, & une autre à la main gauche.* 1537.

1537. Les deux Champions ainſi armés, entrerent dans le champ conduits par leurs parreins, accompagnés de leurs ſeconds. Après les publications, les ſermens & les autres cérémonies obſervées en pareil cas, le combat commença. Ils ſe ſervirent d'abord aſſez bien de leurs épées, mais peu accoutumés à manier ces ſortes d'armes, ils les abandonnerent, & ſe ſaiſirent au corps. Déja Veniers avoit pris ſa dague, & Sarzei alloit tirer la ſienne, lorſque le Roi qui ne vouloit pas qu'ils paſſaſſent outre, jetta le bâton, & au même moment les deux combattans furent ſéparés par les Gardes du camp, qui étoient le Connétable de Montmorenci, le Comte de Saint P[illegible], Louis Duc de Nevers & Annebaut. Sa Majeſté, après avoir déliberé avec ſon Conſeil & prononcé la Sentence qui réconcilia les deux Champions, retablit l'honneur de la Tour Landri, en déclarant publiquement qu'Elle avoit elle-même vû ce Seigneur à la bataille de Pavie, & qu'il y avoit parfaitement bien fait ſon devoir.

On convient à Nice d'une ſuſpenſion

Cependant le Pape touché des maux qui déſoloient la Chrétienté, ſongeoit

songeoit efficacement à les faire finir : il osa espérer que dans une entrevûe qu'il ménageroit entre l'Empereur & le Roi de France, ces deux Princes pourroient régler à l'amiable leurs différens, & convenir d'une paix durable. Il proposa Nice pour le lieu de l'entrevûe ; & quoiqu'âgé de plus de soixante & quinze ans, il voulut bien s'exposer aux fatigues d'un si long voyage. Les deux Princes accepterent l'offre de Sa Sainteté : l'Empereur se rendit à Villefranche au commencement de Juin, & le Roi de France arriva peu de jours après à un quart de lieue de Nice (*a*) où on lui avoit préparé

1538. d armes pour dix ans.

(*a*) Le Duc de Savoye, dit Guichenon, à qui il ne restoit plus que cette place qui pût lui servir d'azile, envoya Rubat, un de ses Maîtres des Comptes, en Espagne, auprès de l'Empereur, pour le prier de le dispenser de livrer son Château au Pape ; & il dit au Camerier de Sa Sainteté qu'il ne se décideroit que lorsqu'il auroit reçû la réponse de Sa Majesté Impériale. Sur le bruit de cette entrevue, le Vicomte de Martigues, l'Evêque de Lausanne & le Baron de Menthon vinrent trouver le Duc pour le dissuader de remettre le Château de Nice au Pape ; & lui proposerent, de la part du Connêtable, que s'il vouloit se marier en France, & y marier aussi

un logis. Le Pape porta la parole
1538. des deux côtés, & travailla avec beaucoup de zele à la réconciliation des deux Puiſſances ; mais voyant que trop d'obſtacles s'oppoſoient à la concluſion de la paix, il ſe borna

le Prince de Piémont, on lui promettoit toute ſorte de ſatisfaction de la part de Sa Majeſté : mais le Duc, qui venoit de perdre ſon épouſe, répondit *qu'il n'avoit point encore penſé à ſe marier ; & que pour ſon fils, il n'étoit pas en âge ; que s'il plaiſoit au Roi de lui rendre ſes Etats, il en demeureroit toute ſa vie obligé à Sa Majeſté.* La réponſe de l'Empereur, fut que le Duc devoit contenter Sa Sainteté ; & peu de jours après, arriva le Fourrier du Pape, pour marquer les logis dans le Château ; & ſur ces entrefaites, le Maréchal des Logis de la Maiſon du Roi vint déclarer au Duc, que Sa Majeſté ſouhaitoit qu'il ne ſe déſaiſit point de cette place. Ce Prince, intimidé par les menaces de l'Empereur, qui s'étoit rendu à Ville Franche, conſentit enfin à tout ce qu'on voulut. Le Pape, qui étoit à Monaco, ſe rendit à Nice, & ſe logea hors la Ville, au Monaſtere de Saint François : mais les Soldats de la garniſon du Château, ſur quelques bruits qui coururent que l'Empereur ſe vouloit ſaiſir de la Place & du Prince de Piemont, s'opiniâtrerent à n'en pas ſortir ; & la Ville même déclara qu'il étoit contre ſes Privileges de recevoir d'autres Troupes que celles du Duc, & ferma ſes portes. L'Empereur ſe fâcha beaucoup contre le Duc, & il ne s'adoucit que lorſqu'il ſçût que la France faiſoit à ce Prince des propoſitions très-avantageuſes.

à négocier une longue Trève, qui laiſſât aux deux Princes le tems de ſe dépouiller de leurs inimitiés; elle fut conclue pour dix ans (*a*), & il fut reglé que le commerce ſeroit partout rétabli entre les ſujets des deux Couronnes (*b*). 1538.

(*a*) Paul Jove dit qu'elle ne fut conclue que pour neuf ans, en quoi il ſe trompe évidemment: mais un menſonge que Beaucaire ne peut lui pardonner, c'eſt qu'il ait oſé dire que le Marquis du Guaſt, qui étoit malade, le chargea de préſenter au Roi quelques Seigneurs Milanois, comme s'il ne ſe fût pas trouvé à la Cour de l'Empereur des Perſonnes d'une toute autre conſidération qu'un pauvre Evêque Italien, & Medecin de profeſſion, qui n'étoit pas même connu de vûe de Sa Majeſté. *Quaſi verò is Regi tam familiaris aut ea authoritate eſſet, ut omiſſis multis Principibus Cæſarem comitantibus, id munus Jovio egenti Pontifici ut fere omnes Itali ſunt, & profeſſione medico, nec de facie Regi noto, id munus Vaſtius delegaret.*

(*b*) Je dois parler de deux accidens qui cauſerent d'abord bien de la frayeur, mais dont l'on ne fit que rire, lorſque le péril fut paſſé. La Reine de France, ſœur de l'Empereur, étant allé par Mer lui rendre viſite à Ville-Franche, Charles V s'avança pour la recevoir juſqu'au bout d'un Pont de bois que l'on avoit conſtruit, & qui s'étendoit juſqu'au Port; & dans ce moment, le Pont s'étant rompu, tous deux tomberent dans l'eau avec pluſieurs perſonnes de leur ſuite; mais on

1538. Après la conclusion de ce Traité, l'Empereur (*a*) s'embarqua pour

Entrevue de l'Empereur & du Roi à Aigues-Mortes.

leur donna un prompt secours, & ils en furent quittes pour la peur. Il arriva un autre jour que l'on découvrit de loin en pleine Mer des especes de petits nuages, que l'on crut être les voiles de l'Armée Navale de Barberousse; l'on ne douta pas que le dessein de ce Corsaire ne fut de venir enlever l'Empereur qui logeoit sur sa Galere, & on vint jusqu'à soupçonner François I d'être l'auteur de cette prétendue trahison. La frayeur fut si grande parmi les Capitaines de l'Empereur, que les uns se préparoient à combattre les armes à la main, les autres coupoient les cables des ancres, afin de pouvoir s'avancer pour soûtenir le combat, ou s'enfuir avec les Galeres. L'on conseilla à l'Empereur de se retirer dans les montagnes, mais il rejetta ce lâche conseil; *Non, non*, répondit-il, *on n'aura pas à me reprocher une pareille poltronerie; je veux combattre & mourir, ou rire avec les autres*; & en effet, l'on sçut bientôt après que ce que l'on avoit pris pour des voiles, n'étoient autre chose que des tourbillons de poussiere qui s'élevoient en l'air: des Payſans qui vannoient des féves, causerent cette allarme.

(*a*) Il est dit dans une Lettre de l'Evêque de Rhodès, citée par le P. Daniel, que le Pape avoit formé ce projet de Trève, avant que de partir de Rome; qu'il l'avoit communiqué aux Ambassadeurs de France, ou bien qu'ils l'avoient sçû d'ailleurs: ils n'étoient nullement d'avis que le Roi l'acceptât; leur sentiment étoit qu'il falloit ou la paix ou la guerre; &

faire voile vers Barcelone, le Pape reprit le chemin de Rome, & le Roi celui de sa capitale (*a*). Il venoit 1538.

l'Evêque de Rhodès écrivit fort au long ses pensées au Connêtable sur ce sujet. Il lui représenta que cette Trève acheveroit la rupture du Roi avec Soliman, qui étoit déja fort irrité de ce qu'on lui avoit manqué de parole l'année précédente ; qu'il n'en falloit pas davantage pour l'obliger à faire la paix avec l'Empereur, & avec la République de Venise ; que si cela arrivoit, l'Empereur seroit moins traitable que jamais ; que s'il réussissoit dans la guerre contre le Turc, ce seroit encore pis, & qu'on lui verroit reprendre ses airs ordinaires de fierté & de hauteur ; que quand le Roi ne voudroit pas pousser ses conquêtes en Italie, pour épargner les frais d'une grande Armée, il obligeroit toujours son ennemi à y faire de grandes dépenses, & à y entretenir de grosses Troupes ; qu'on avoit actuellement des intelligences pour faire livrer au Roi les Citadelles de Lodi & de Pavie dans le Milanès, & pour enlever au Roi des Romains Gradisca & Goritia dans le Frioul ; que si ces entreprises réussissoient, comme il avoit lieu de l'espérer, les ennemis se trouveroient fort embarrassés, & peut-être contraints d'accepter la paix aux conditions que la France leur offriroit.

(*a*) Le Roi obtint du Pape une Bulle, qui confirmoit les Indults accordés autrefois par Eugene IV au Roi Charles VII. En vertu de cet Indult, le Chancelier, les Présidens & les Conseillers du Parlement de Paris, ont droit de nommer qui il leur plaît à un bé-

1538. d'arriver à Avignon, lorſque l'Empereur lui fit ſçavoir qu'il ſeroit charmé qu'ils puſſent ſe voir à Aigues-mortes, (a) où il prendroit

néfice vaquant, dans la dépendance de l'Egliſe ou de l'Abbaye dont ils ont fait choix, afin d'y appliquer leur Privilége. Le Roi de ſon côté promit au Pape de faire réuſſir le mariage d'Antoine de Bourbon avec Victoire Farneſe, Fille du Duc de Parme; mais le contrat n'en fut pas ſigné, & ce mariage ne ſe fit pas. Ce fut auſſi dans les conférences de Nice que l'on convint du mariage de Marguerite d'Autriche, Doüairiere de Florence, & Fille naturelle de Charles V, avec Octave Farneſe, Fils aîné du Duc de Parme. Varillas dit qu'une des principales raiſons qui engagea Charles V à deſirer cette alliance, fut, que pour conſerver le Milanès, il crut devoir s'attacher le Pape qu'il prévoyoit devoir vivre longtems; & l'on remarquera que Paul III étoit alors plus que ſeptuagenaire; peut-on à cet âge ſe promettre bien des années de vie?

(a) Paul Jove avance une fauſſeté, lorſqu'il dit que Charles V préſenta André Doria au Roi: ç'eût été trop préſumer de la bonté de François I, que d'eſpérer qu'il pût voir de bon œil un homme qui lui avoit fait perdre Genes & le Royaume de Naples.

Antoine de Figueroa, dans la vie de Charles V. renverſe l'ordre des viſites que les deux Princes ſe rendirent; ce fut l'Empereur, qui dès qu'il fut à terre, commença par aller voir le Roi.

terre. François I. répondit à cette civilité avec beaucoup d'empreſſement, & ſe rendit au lieu marqué. Dès que l'Empereur l'y ſçut arrivé, il vint le trouver, & les deux Princes dînerent enſemble. Le lendemain Sa Majeſté alla viſiter l'Empereur dans ſa Galere, & eut avec 1538.

L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire d'Eſpagne s'eſt trompé auſſi bien que Sandoval & Figueroa; il a beau apporter pour preuve ce qui eſt dit à la page 50 de l'Hiſtoire générale de Languedoc, cette autorité ne vaut pas celle de Langei qui étoit ſur les lieux.

Ce qui me ſurprend, c'eſt que Beaucaire ait fait la même faute, lui qui ordinairement ne fait gueres que traduire du Bellai. Mais voici en quoi il ne ſe trompe pas: Charles V voyoit, dit-il, que ceux de Milan & les Gantois étoient prêts à ſe révolter; & comme il craignoit qu'ils ne fuſſent ſoûtenus par François I. il réſolut d'amuſer ce Prince crédule, & qu'il avoit ſi ſouvent trompé, en lui faiſant eſpérer le Duché de Milan. *Itaque hominem credulum, & ſæpius à ſe deceptum, vanâ recipiendi Mediolanenſis principatûs ſpe alendum putabat.*

L'Empereur ne voulut pas, dit Dupleix, parler de cette affaire au Roi à Nice, de peur qu'il ne la communiquât au Pape, & que Sa Sainteté ne fît voir à François qu'on ne lui donnoit que du vent d'Eſpagne, & que jamais l'Empereur ne donneroit le Duché de Milan à Prince de France.

lui un long entretien ; je n'ai pû ſça-
1538. voir quel en fut le ſujet, mais il ne parut pas dans la ſuite que cette conférence dût être fort utile.

Une maladie dangereuſe dont le Roi fut attaqué à Compiegne répandit la conſternation dans tout le Royaume. Pendant plus d'un mois on déſeſpéra de la vie du Monarque ; mais enfin le péril ceſſa, & l'on vit la joie renaître dans tous les cœurs.

Environ le même tems l'on apprit que Montejan qui commandoit en Piémont touchoit de près à ſon dernier moment. Annebaut fut nommé pour le remplacer, & on lui aſſocia Langei pour commander en ſon abſence. Martin du Bellai qui, quelque tems auparavant, s'étoit demis du gouvernement du Turin, eut ordre d'y retourner, pour veiller à la ſureté de cette capitale. Annebaut ayant eu avis ſur ſa route de la mort de Montejan, prit la poſte pour arriver plutôt en Piémont dont il fit réparer les principales places, & bientôt après le Roi donna ordre d'en augmenter conſidérablement les fortifications. Les boulevards de

Turin furent revêtus de murailles, & l'on creusa autour de la place de profonds fossés. L'on bâtit une nouvelle citadelle à Pignerol, & l'on fit la même chose à Moncalier. Les fortifications de Savillan furent augmentées de trois bastions, & l'on mit Cental & Bielle en un si bon état de défense que les ennemis n'oserent depuis les attaquer. 1539.

La révolte de Gand (a), le passage de l'Empereur par la France, furent les deux événemens les plus remarquables de l'année 1539. Les Révolte de Gand.

(a) Cette révolte des Gantois commença dès l'année 1537. Marie d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, avoit obtenu des Etats de Flandre un don gratuit de douze cent mille florins, & il avoit été réglé que les Gantois en payeroient quatre cent mille; ils eurent beau produire leurs privileges, en vertu desquels on ne pouvoit les contraindre à payer de telles taxes. Ils porterent de même inutilement leurs plaintes à l'Empereur; toute la réponse qu'on leur fit, fut qu'ils devoient obéir à la Gouvernante; ils se révolterent alors ouvertement, & tâcherent d'engager dans leur rébellion les bourgeois d'Ypres, de Bruges & des autres Villes de Flandre; ils se saisirent de quelques Châteaux fortifiés aux environs de Gand, après avoir chassé de leur Ville les Officiers de l'Empereur.

1539. Gantois jaloux de leurs priviléges ; dont le plus conſidérable étoit de ne pouvoir être chargés d'aucun impôt ſans leur conſentement, ne purent ſouffrir qu'on exigeât d'eux de nouvelles contributions, & conçurent dès-lors le deſſein de ſe révolter ; ce qu'ils eſpéroient de faire avec d'autant plus d'impunité, que l'éloignement de l'Empereur ſembloit les mettre à couvert du reſſentiment de ce Prince. Après avoir chaſſé ſes Officiers, ils députerent au Roi, comme à leur Seigneur Suzerain, pour ſe mettre ſous ſa protection ; & lui promirent, s'il vouloit les ſoutenir, de le rendre maître de tous les Pays-Bas ; mais François I. qui ſe ſeroit fait un ſcrupule de donner la moindre atteinte au traité de Trève qu'il venoit de conclure, non-ſeulement refuſa leurs offres, mais il fit encore ſçavoir à Charles V. leurs mauvaiſes diſpoſitions.

Paſſage de l'Empereur par la France.

L'embarras où ſe trouvoit ce Prince étoit extrême ; ſa préſence étoit néceſſaire pour faire rentrer les rebelles dans leur devoir, & il ne pouvoit uſer de trop de diligence. Mais à combien de dangers ne ſe

ſeroit-il pas vû expoſé avant que d'arriver en Flandres, s'il ſe fût déterminé à prendre la route d'Allemagne ? Il auroit eu beſoin d'être bien accompagné pour paſſer en ſureté ſur les terres des Princes Proteſtans ; que s'il prenoit la voie de l'Océan, n'avoit-il pas à craindre que quelque tempête ne le jettât ſur les côtes de Flandres ou ſur celles de l'Angleterre ? & dans ce cas il ſeroit tombé ou entre les mains des rebelles qui s'étoient ſaiſis de tous les ports des Pays-Bas, ou entre celles de Henri VIII, avec qui il étoit irréconciliablement brouillé depuis le divorce de ce Prince avec Catherine d'Arragon. Toutes ces conſidérations déciderent Charles V pour la route de France. Ses Ambaſſadeurs vinrent trouver François I à Compiegne, dont les forces n'étoient pas encore bien rétablies, & lui firent au nom de leur Maître les plus ſéduiſantes promeſſes ; & entr'autres ils l'aſſurerent que l'intention de Sa Majeſté Impériale étoit de lui accorder à lui-même, ou à quelqu'autre de ſes fils, l'inveſtiture du Duché de Milan. 1539.

1539. François I, malheureuſement accoutumé à juger de la ſincérité de ceux avec qui il traitoit par la ſienne propre, accorda à l'Empereur toutes les ſuretés qu'il lui plût de demander. Sa Majeſté fit plus; elle voulut que les deux Princes ſes fils & le Connétable allaſſent recevoir l'Empereur à Bayonne, & ſe diſpoſa à aller au-devant de lui, quoiqu'Elle ne fût pas encore bien rétablie de ſa maladie. Une précaution que prit Charles V, pour ne pas être obligé d'effectuer des promeſſes qu'il étoit bien réſolu de ne pas tenir, fut de demander que l'on n'exigeât pas de lui qu'il s'engageât par quelque écrit; ce qui donneroit ſujet de penſer que la violence ſeule auroit pû lui arracher la ceſſion qu'il avoit promis & qu'il promettoit encore de faire, dès qu'il ſeroit arrivé dans la premiere ville de ſon obéiſſance.

Une autre perfidie de ce Prince, l'homme de ſon ſiécle le plus fécond en ruſes & en artifices, fut d'abuſer de la généroſité du Roi pour lui débaucher ſes Alliés; & voici comment il s'y prit pour tromper ce Prince malheureuſement trop franc & trop

ſincere pour s'armer de défiance.

Les Vénitiens ligués avec l'Empereur contre le Turc, commençoient à ſouffrir impatiemment les incommodités d'une guerre qui ruinoit leur commerce ſans leur procurer aucun avantage réel. Leur intérêt ſembloit demander qu'ils traitaſſent de leur paix particuliere, ou qu'ils convinſſent du moins d'une longue treve ; & l'on ſçavoit qu'ils étoient actuellement en négociation avec la Porte Ottomane. L'Empereur intéreſſé à éloigner une paix qui l'auroit expoſé à avoir bientôt ſur les bras toutes les forces des Infidéles, repréſenta à François I. de quelle importance il étoit d'engager les Vénitiens à continuer la guerre ; & il ſçut ſi bien le perſuader, que Sa Majeſté donna ordre au Maréchal d'Annebaut qui commandoit en Piémont d'aller de compagnie avec le Marquis du Guaſt à Veniſe, pour empêcher la Seigneurie de s'accommoder avec l'ennemi du nom Chrétien (*a*). Les deux Ambaſſadeurs 1539.

(*a*) Les deux Ambaſſadeurs furent reçûs avec la plus grande magnificence. Les Senateurs s'étant aſſemblés, le Marquis du Guaſt

étoient chargés de représenter que
1539. leurs Maîtres étant parfaitement unis & n'ayant plus qu'un même intérêt, porta la parole, & exposa bien au long sa commission ; mais il ne persuada personne. Les Vénitiens connoissoient trop bien l'Empereur, pour ne pas voir que cette Ambassade étoit un nouvel artifice de la part de ce Prince, qui ne cessoit de tendre à son ennemi de nouveaux piéges. Leur réponse fut qu'avant que de se décider sur la Ligue qu'on leur proposoit, il étoit important qu'ils sçussent, sur quel fondement étoit appuyée la réconciliation des deux Princes, & si l'Empereur s'étoit obligé dans les formes à donner l'investiture du Milanès au Duc d'Orleans. Le Marquis, un peu embarrassé de cette question, se contenta de répondre qu'il suffisoit à la République d'être assûrée, que l'Empereur avoit recherché l'amitié de François I. & que comme la dispute touchant la possession du Duché de Milan avoit toujours traversé la réconciliation des deux Puissances, il ne falloit pas douter que l'Empereur n'eût enfin sacrifié cet Etat à la tranquilité publique. Annebaut, moins dissimulé que le Marquis, avoüa de bonne foi qu'il ne sçavoit rien de l'accord que les deux Princes avoient fait ensemble. La conclusion fut que les Ambassadeurs furent renvoyés sans avoir pû obtenir ce qu'ils demandoient ; & peut-être leur Ambassade ne servit-elle qu'à hâter la résolution des Vénitiens. Le fait est, qu'après avoir fait une Trève de quelques mois avec Soliman, ils conclurent la paix au mois de Mai de cette année 1540.

ils pourroient déſormais employer toutes leurs forces contre le Turc, & ſe liguer avec la République pour l'accabler & l'aller attaquer juſques dans Conſtantinople. 1539.

Le but que ſe propoſoit Charles V, étoit de ſuſpendre la réſolution des Vénitiens, d'indiſpoſer Soliman contre François I, & de donner ſujet de penſer à Henri VIII Roi d'Angleterre qu'il ne pouvoit plus compter ſur l'alliance de la France.

Grands honneurs qu'on lui rend.

Dès le commencement de Décembre, Monſieur le Dauphin & le Duc d'Orléans (*a*) s'étoient rendus

(*a*) L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire d'Eſpagne fait faire aux deux Princes plus de chemin qu'ils n'en firent. Il dit que Charles V prit la poſte, & paſſa avec peu de monde à Saint Sebaſtien, où le Duc d'Orleans vint le recevoir; que de-là il ſe rendit à Saint Jean de Luz, où il fut reçû du Dauphin avec de grandes marques de conſidération, & que les deux freres l'accompagnerent à Bayonne.

Le Connêtable de Montmorenci, chargé de la conduite des deux Princes, pria l'Empereur de les accepter en ôtages: mais Charles répondit: *j'accepte l'offre que le Roi mon frere me fait des deux Princes mes Couſins, non pas pour les envoyer en ôtage en Eſpagne, mais afin de les retenir auprès de ma Perſonne, pour être mes compagnons de voyage.* Charles étoit trop habile pour ne pas voir, que s'il eût

à Bayonne, où l'Empereur arriva
1539. peu de jours après eux: il fut reçu avec la plus grande magnificence, & on lui fit tous les honneurs imaginables. Les prisons furent ouvertes, & il fit grâce à tous les prisonniers qu'il lui plut de délivrer, agissant avec autant d'autorité que s'il eût été dans ses propres Etats. Le Roi alla au-devant de lui jusqu'à Chatelraut, & ce fut-là que François I fit éclater le goût particulier que ce Prince avoit pour les Fêtes les plus superbes. Celle qu'il donna à Amboise fut troublée par un accident qui causa bien de la frayeur. On avoit magnifiquement orné une des tours du Château par où l'Empereur devoit passer. Il ne faisoit que d'y entrer, lorsque le feu prit, on ne sçait comment, à quelque ta-

accepté l'offre qu'on lui faisoit, cette marque de défiance de sa part auroit bien pû être cause, ou qu'on l'eût arrêté, ou du moins qu'on l'eût obligé de donner par écrit la promesse qu'il avoit faite d'accorder l'investiture du Milanès au Duc d'Orleans: & c'étoit-là le sentiment du Cardinal de Tournon, & des plus sages du Conseil du Roi, mais le Connêtable fut d'un avis contraire; & cet avis qui s'accordoit avec la maniere généreuse de penser de François I, fut suivi.

pisserie de soye ; & dans le moment la sale se trouva remplie d'une fumée si épaisse que l'on craignit que ce Prince n'en fut étouffé : comme il ne fut pas possible de connoître l'auteur de l'embrasement, le Roi fit arrêter ceux qui en furent soupçonnés ; mais l'Empereur les fit mettre en liberté (*a*). 1539.

La Cour alla d'Amboise à Blois, de-là à Orleans, puis à Fontainebleau où les Fêtes recommencerent ; mais rien n'égale la pompe avec laquelle Sa Majesté Impériale fit son entrée dans la Capitale (*b*). Les Princes du

(*a*) Ferron, pag. 149, raconte la chose autrement. Il dit que l'Empereur faillit à être étouffé par les vapeurs qu'exhaloient les parfums que l'on faisoit brûler dans une chambre qui communiquoit à la sienne. Il arriva, dit Dupleix, un autre fâcheux accident à ce Prince, par l'inadvertance du Chancelier Poyet, lequel en le saluant à son dîner, accrocha la queüe de sa longue robe à une longue bûche, qui tomba sur la tête de l'Empereur, & l'étourdit de son poids ; néanmoins il dissimula constamment sa douleur, & après dîner se fit penser à son Chirurgien.

(*a*) On trouve dans Belleforrêt une description curieuse de cette superbe entrée. Je ne changerai rien au stile de cet Auteur, dont la naïveté me paroît charmante. » Le

Sang, les Cardinaux François, le
1539. Parlement, la Chambre des Comp-

» Seigneur Impérial vint un ſoir coucher au
» Bois de Vincennes ; & le lendemain, qui
» fut le premier jour de Janvier, mille cinq
» cent trente-neuf (*ſelon l'ancienne façon de*
» *compter*) partit après dîner, environ une
» heure ou deux, & entra par la Baſtille en
» grand magnificence, & alla à Notre-Dame
» de Paris, ſelon la coûtume des Rois, fai-
» ſant leur entrée, afin de venir remercier
» Dieu, & lui rendre les graces accoûtumées.
» Il paſſa par deſſus le Pont Notre-Dame,
» où étoient deux arcs triomphaux, érigez à
» l'antique, èſquels étoient les armoiries du-
» dit Seigneur, celles du Roi, de la Reine,
» & de Monſeigneur le Dauphin de France,
» qu'il faiſoit beau voir. Je laiſſe les Etats &
» grand Ordre de ceux qui furent au devant
» de lui, comme les quatre Mendians, en
» très-belle Proceſſion, Monſeigneur le Rec-
» teur de l'Univerſité de Paris, avec toute ſa
» ſuite, comme Docteurs, Licentiers, Ba-
» cheliers & autres, tous en général. Item,
» allerent au-devant de lui, ſelon l'ancienne
» coûtume, Meſſieurs de la Cour de Parle-
» ment, Conſeillers & Avocats, Procureurs,
» Tréſoriers, Financiers & autres. Les Lieu-
» tenant Civil & Criminel, avec tout leur
» train, ne défaillirent pas à cette Nobleſſe.
» Ne Procureurs & Avocats du Châtelet,
» Sergens à pied & à cheval, le Guet & Ar-
» quebuſiers de la Ville, au plus bel ordre
» qu'on les pouvoit ranger : Et Meſſieurs de
» l'Hôtel de la Ville de Paris y firent bien
» paroître leur gravité, étant richement ha-

ter., le Magiſtrat, allerent le recevoir, & lui rendirent les plus grands honneurs; il délivra, comme il avoit fait à Bayonne les priſonniers qui 1539.

« billés & parés ſelon leurs états & offices, » & lui firent préſent d'un beau Hercules » tout d'argent, & revêtu de ſa peau de Lion » (ainſi que les Poëtes le décrivent) laquelle » étoit d'or; & étoit cette ſtatue proportionnée à la juſte hauteur d'un grand » homme, pour faire voir à l'Empereur, & le » ſervice affectionné de cette cité envers ſon » Roi, qui feſtoyoit l'Empereur, & les richeſſes de la Ville ſuffiſantes de lui tenir » tête, & fournir au Roi ce qui lui ſeroit néceſſaire pour les frais de la guerre. Aſſez » tard arriva l'Empereur à Notre-Dame, » étant accompagné de Meſſeigneurs les Enfans, Monſeigneur le Dauphin à côté dextre, & à l'autre côté ſeneſtre Monſeigneur » le Duc d'Orleans, & marchoit bien en bel » ordre. Monſeigneur le Connêtable, portant » l'épée nüe, ſelon la dignité, comme ſi le » Roi eût été là préſent. Ledit Seigneur Empereur deſcendit à pied, & alla juſqu'au » grand & Maître Autel, pour rendre graces » à Dieu, & fut dévotement chanté *Te Deum* » *laudamus*, ſelon la très-bonne coûtume; & » après les graces à Dieu rendues, il remonta » ſur ſa mulle, & alla ſouper & loger au Palais, ou il fut très-bien feſtoyé du Roi, & » des plus grands Seigneurs ſervi. Le lendemain, il s'en alla dîner au Louvre, où il » ne fut pas moins ſervi, & reçû à grand » joie. Il fut huit jours ou environ à Paris.

étoient détenus dans les différentes
1539. prisons de la Ville (*a*).

(*a*) Tant d'honneurs rendus à l'Empereur ne rassûroient pas ce Prince, & il mouroit d'impatience de se tirer des mains du Roi. Sa crainte fut augmentée par une petite avanture qu'il crut avoir été concertée. Le Duc d'Orleans, qui étoit fort jeune, sauta un jour, par je ne sçais quel caprice, sur la croupe du cheval de l'Empereur, & l'ayant embrassé, lui dit, *Votre Majesté Impériale est présentement mon prisonnier.* La hardiesse du jeune Prince ne plut point à Charles, mais il dissimula. Ses craintes au reste n'étoient pas sans fondement: il sçavoit, à n'en pouvoir douter, que bien des gens de la Cour ne cessoient de répéter au Roi qu'il devoit se ressouvenir qu'il avoit été prisonnier à Madrid, & profiter de la belle occasion qu'il avoit de se vanger de la tirannie dont on avoit usé à son égard. De ce nombre, étoit la Duchesse d'Etampes; & ce fut de la bouche même du Roi que l'Empereur l'apprit. *Voyez-vous, mon frere*, lui dit-il, en lui montrant la Duchesse, *cette belle Dame, elle est d'avis que je ne vous laisse point sortir de Paris, que vous n'ayez revoqué le Traité de Madrid.* L'Empereur, un peu étonné, répondit froidement: *si l'avis est bon, il faut le suivre.* Mais ses inquiétudes ne laisserent pas que d'augmenter; & dès le lendemain, il eut recours à une galanterie, pour mettre la Duchesse dans ses intérêts. Comme il alloit se laver les mains pour se mettre à table, il tira de son doigt un Anneau, où il y avoit un Diamant d'un très-grand prix, & le laissa tomber exprès à

Ce Prince, accompagné de Meſſieurs les Enfans de France, fut magnifiquement traité à Chantilly par le Connétable, qui eut l'honneur de le conduire juſqu'à Valenciennes. Il avoit promis que dès qu'il ſeroit arrivé dans la premiere ville de ſon Comté de Flandres, il donneroit au Duc d'Orléans l'inveſtiture du Duché de Milan. Mais ce fut inutilement que les Ambaſſadeurs de Sa Majeſté le ſommerent de tenir ſa parole. Il répondit qu'il délibéreroit ſur cette affaire avec ſon Conſeil; & que dès qu'il auroit ſoumis ſes ſujets rebelles, il ſongeroit à contenter le Roi ſon beau-frere. Mon 1539.

Honteuſe infidélité de ce Prince.

terre; la Ducheſſe, qui préſentoit la ſerviette, le releva, & voulut le rendre : *Non Madame*, lui dit-il, *il eſt en trop belle main, pour le reprendre, je vous prie de le garder pour l'amour de moi.* Chacun ſçait l'ingénieuſe repartie que Triboulet, Bouffon de la Cour, fit au Roi; ce Triboulet avoit des tablettes, qu'il appelloit le Calendrier des Fous, & il avoit écrit ſur ces tablettes le nom de l'Empereur, qui n'avoit pas craint de traverſer un Royaume où il devoit être ſouverainement haï. *Mais*, lui dit François I, *ſi je le laiſſe paſſer ſans lui rien faire, que penſeras-tu? Sire*, reprit Triboulet, *j'effacerai ſon nom, & je mettrai le vôtre.*

ſentiment eſt que ſi ſes forces n'euſ-
1539. ſent pû ſuffire pour mettre les Gantois à la raiſon, il auroit eu recours à la France, & dans ce cas il n'auroit pû ſe diſpenſer d'effectuer ſes promeſſes ; mais les mécontens n'ayant aucune eſpérance d'être ſecourus, députerent vers l'Empereur & ſe ſoumirent à ſa diſcrétion. Charles V entra à Gand, déſarma les habitans, leur ôta tous leurs priviléges, fit mourir ſept à huit des plus ſéditieux, & pardonna aux autres, à condition qu'ils bâtiroient à leurs dépens une Citadelle, & qu'ils en entretiendroient la garniſon. Jacques de Medicis, Marquis de Marignan, fut laiſſé dans la place pour veiller à la conſtruction de la Citadelle.

George de Selve, Evêque de Lavaur, Ambaſſadeur de France auprès de l'Empereur, fit à ce Prince de nouvelles inſtances pour l'engager à remplir les engagemens qu'il avoit contractés ; mais comme il n'avoit plus de ménagement à garder, il leva le maſque, & nia qu'il eût jamais rien promis. Une infidélité ſi monſtrueuſe outra le Roi à l'excès,

& il ne put pardonner au Connétable de l'avoir trompé après s'être laiſſé tromper le premier. 1540.

Le Duc de Cleves épouſe Jeanne d'Albret.

Vers le commencement de l'année 1540, l'on traita du mariage entre Guillaume Duc de Cleves & de Juillers, & Jeanne d'Albret fille du Roi de Navarre, & de la Reine Margueritte ſœur du Roi. Les négociations furent continuées avec ſuccès, & le traité fut conclu l'année ſuivante à Chatelraut où les nôces ſe firent & furent célébrées par de ſuperbes Fêtes & de magnifiques Tournois, où parurent quantité de Chevaliers Errans qui ſe piquoient d'obſerver avec la plus ſcrupuleuſe exactitude toutes les cérémonies qui étoient en uſage parmi les anciens Chevaliers de la Table Ronde. Après la célébration des nôces, le Duc de Cleves retourna à Aix-la-Chapelle, où devoit être conduite ſa jeune épouſe dès qu'elle auroit atteint l'âge nubile. Le Roi reprit en même tems le chemin de ſa Capitale, & rappella auprès de ſa perſonne le Maréchal d'Annebaut qu'il ſe propoſoit de mettre à la tête de ſes affaires, & Langei fut

laiſſé en Piémont pour y faire les
1540. fonctions de Lieutenant-Général.

Je finirai ce Livre par un trait trop glorieux à la mémoire de ce grand homme pour ne pas le rapporter ici. Nous avons dit que la Trève n'avoit été conclue que pour trois mois, & qu'en attendant quel ſeroit le ſuccès des négociations du Cardinal de Lorraine & du Connétable qui avoient été envoyés à Leucaſte où l'on convint d'une prolongation de ſix mois, le Roi s'étoit contenté de licentier une partie de ſon armée : mais comme elle n'étoit point payée, Montejan qui commandoit en Piémont fut obligé de ſouffrir que le ſoldat vécût à diſcrétion. Le Marquis du Guaſt, ainſi que nous l'avons rapporté, avoit fait faire le dégât dans le plat pays, & la famine ſe fit bientôt ſentir dans la Capitale. Un ſac de bled dont le prix ne montoit communément qu'à un écu, étoit vendu dix à douze ; il arriva de-là que les terres demeurerent ſans être enſemencées.

Sage prévoyance de Langei.

Langei conſidérant que ſi les ennemis venoient à rompre la Trève, l'on ſeroit obligé faute de vivres de leur

leur abandonner la plus grande partie des places dont nous étions en 1538.
poſſeſſion, ſe donna tant de mouvemens, & prit ſi bien ſes meſures, qu'il fut aſſez heureux pour que le Piémont lui dût ſon ſalut. Ami d'André Doria, il en obtint la permiſſion de faire amener par mer à Savonne, & de-là par terre en Piémont, tout le bled qu'il lui plairoit d'y faire conduire. L'unique choſe que Doria exigea, fut qu'on lui en remettroit une certaine quantité, qu'il promettoit de payer. La récolte avoit été abondante en Bourgogne, & ce fut de cette Province que Langei tira ſes proviſions. Elles furent chargées ſur la Saone, & on les fit deſcendre par le Rhône qui ſe jette en la Mer de Provence, de ſorte qu'elles arriverent en très-peu de tems à Savonne. Pour en faciliter le tranſport par terre, Langei fit faire un chemin qui traverſoit une petite montagne appellée la Douillane : ainſi le bled arrivoit par des voitures à Quieras, & en moins de trois jours il étoit rendu à Ranconi où ſe faiſoit la diſtribution de tous les grains qui avoient été amenés.

Le ſac n'étoit vendu que trois écus ;
1537. & l'on ne payoit que la moitié comptant, & l'autre moitié ne devoit être payée qu'après la recolte. Les habitans de tous les villages qui étoient ſous l'obéiſſance du Roi, apportoient l'état des grains dont ils avoient beſoin pour leur nourriture, & on leur en fourniſſoit autant qu'il leur en falloit pour ſemer leurs terres. Cette ſage prévoyance de Langei fut d'autant plus utile, que la guerre ne fut pas longtems ſans ſe rallumer avec plus de fureur que jamais dans le Piémont ; & ce qui rend cet homme illuſtre, digne des plus grands éloges, c'eſt que ce fut à ſes dépens qu'il ſe procura des ſecours ſi néceſſaires ; *de ſorte que moi qui ſuis ſon frere en ai payé depuis ſa mort cent mille livres à un homme ſeul, en quoi il étoit en arriere, mais il ne lui challoit de la deſpence, moyennant qu'il fiſt ſervice à ſon Prince.*

Fin du Livre huitiéme.